

La Création

PHI

Sommaire

Introduction	I
Qui	3
Quoi	37
Comment	75
Pourquoi	115
Index des Auteurs	159

Avant-Propos

Domage, que, étymologiquement, *créer* s'apparente à *croître* et non pas à *croire*, remontant à *cœur*. La vraie création est dans l'élan initial, dont l'âme ou le cœur dotent l'esprit ; l'accroissement, les pas intermédiaires, sont affaire de l'artisanat, de l'imitation. La création est ce devenir, auquel les bons philosophes veulent *imprimer le caractère de l'être*, le temporel fugitif et personnel devenant spatial, universel, à l'effigie de l'auteur.

La création artistique peut se décrire exactement dans les mêmes termes que la démarche de serrurier, de forgeron ou de gestionnaire : dans tous ces cas, c'est du workflow : il y a des acteurs (qui), des matières (quoi), de l'outillage (comment), des produits ou finalités (pourquoi) – l'artiste, ses sujets, son style, le sens de son œuvre.

Contrairement au monde économique, la création se voue aux valeurs d'étrange et non pas aux valeurs d'échange. Sa valeur se réduit à la profondeur de ses commencements et à la hauteur de ses contraintes, portant sur les objets à éviter ou à mettre en valeur. Non pas au développement de l'acquis de l'avoir, mais à l'enveloppement par le conquis de l'être. Non pas au zèle des renforts, mais aux ailes des métaphores.

Ceux qui, depuis la Révolution française, dominaient la culture européenne se définissent en fonction de leurs manques : faute de moyens – les progressistes, vide des fins – les absurdistes, béance des commencements – les présentistes. Les premiers visaient les horizons collectifs, les deuxièmes – les profondeurs personnelles, les troisièmes – la platitude sous leurs pieds. Tous – aigris, respirant l'air du temps et s'en inspirant, et, tout compte fait, - enfants de la nature. L'homme de culture se tourne

vers les grands hommes, tous morts, tous au passé, tous familiers des mêmes firmaments détachés du temps. Son talent le dote de moyens, son intelligence lui souffle les buts, sa noblesse lui dicte les commencements. Et c'est la noblesse qui fait le plus défaut, aujourd'hui.

Les auteurs, aujourd'hui, sont interchangeableables, les matières – jetables, les styles – pitoyables, le sens – calculable. Le souci du jour, le présentisme grisâtre, l'horizontalité des regards, des idées, des tempéraments. Et la profondeur incompréhensible du Bien et la hauteur bouleversante du Beau sont réduites à la platitude du Vrai commun, consensuel, utile et banal. L'extinction des âmes, l'insensibilité à la musique des émotions et des images, l'incapacité de vivre la solitude, le discours visant son voisin et non pas Dieu ou un visage amoureux – tels sont les symptômes d'une création robotique, héritière de la création moutonnaire. Celle-ci fuyait jadis l'agora et se réfugiait dans des taudis ; celle-là occupe, aujourd'hui, le forum surpeuplé, devenu la seule scène publique audible. J'ignore où se cacheraient les héritiers de Pascal, de Voltaire, de Chateaubriand, de [Valéry](#) ; en tout cas, aucun écho de leurs voix ne me parvient. Brouillées, étouffées, résignées, mutées, adaptées ? Je ne peux pas croire qu'on ait moins de talents qu'autrefois. Au siècle des diffusions diluviennes de *données*, il faut peut-être avoir d'autres capteurs que nos oreilles, il faut sacrifier notre arbre verdoyant d'attente contre les réseaux anonymes et végétaux d'écoute.

La création humaine, c'est à dire le Qui et le Comment artistiques, complète admirablement la Création divine, qui se ramène au Quoi et au Pourquoi vitaux.

Dans l'écriture, le Quoi découle des contraintes, le Comment – du talent, le Pourquoi – de la noblesse. Et la facette fondamentale, le Qui, est peut-être, l'harmonie en puissance ou en étendue, de ces trois dimensions. Mais l'absence d'un seul de ces dons condamne à la platitude.

L'art, qui ne dit que la vérité, ne peut être que plat, par la forme, et horrible, par le fond.

La pensée philosophique, généralement, est très éloignée et de la magie lyrique et du savoir scientifique, ce qui la condamne à n'être que du galimatias. Hélas, en affrontant des sujets philosophiques, pour pallier à cette carence fatale, les scientifiques manquent de hauteur et les poètes – de profondeur.

Réconciliation du oui [nietzschéen](#) avec le non hégélien : le non sévissant surtout dans les contraintes, le oui animant surtout les commencements. Le pourquoi éthique en définira le fond des finalités, et le comment esthétique sacrera la forme du parcours.

Qu'y a-t-il de commun dans la quintessence des créateurs d'antan ? - le destinataire inexistant de leurs messages et non pas une messagerie pré-formatée. C'est à la même oreille de l'Inexistant majestueux que je m'adresse, en pliant humblement mon genou.

*PHI,
Provence,
janvier 2017*

Qui

La source, l'action, le sens - telle semble être le sens *dynamique* de la Trinité : *Il y a un seul Dieu le Père, de qui tout procède, un Seigneur Jésus-Christ, par lequel tout se fait, et un Esprit-Saint, dans lequel tout s'accomplit* - St Grégoire de Nazianze - un admirable équilibre syntaxique (balayant au passage le *Filioque*) - appréciez l'enchaînement de *de, par, dans* - mais une sémantique des plus lâches : le Père-source, le Fils-outil, l'Esprit-réceptacle ? Je placerais le récipient - dans le Père, l'instrument - dans l'Esprit et l'origine du premier pas - dans le Fils. Mais que ne pardonnerait-on pas au patron des poètes !

La féerie du monde se brouille par ma bougeotte ; c'est dans mon immobilité que cette féerie se dévoile, car les couleurs, comme les sons, naissent en nous ; de moi dépend si le monde est tableau symphonique ou bien grisaille silencieuse. *Donateur de sens, le regard humain valorise le monde* - Wittgenstein - *Der menschliche Blick hat es an sich, daß er der Welt einen Wert zuerkennen kann*. Mais tant que nos bras et pieds sont en action, nos meilleures palettes et cordes sont hors d'usage. L'immobilité tonifiante est le seul problème. L'homme de foi et, en particulier, l'artiste, agit en moi, dès que je m'immobilise.

Les étapes de mon mûrissement, face au désir : le maîtriser, le calculer, le rêver, le peindre – héroïque, intelligent, poétique, créateur.

Que l'interprète calcule la valeur de l'action, le poète fixe le vecteur du rêve. *Le philosophe fait défaut, l'interprète de l'action, et non pas seulement celui qui la transforme en poésie* - Nietzsche - *Es fehlt der Philosoph, der Ausdeuter der Tat, nicht nur der Umdichter*. Le poète-philosophe élabore une telle représentation des acteurs et des pièces à

jouer, que l'interprétation ramène l'action à la fonction de décor. Ne pas attacher à l'action de rôles déterminants – tel devrait être le meilleur résultat de l'interprétation. L'inaction, ce privilège des nobles, découle des contraintes que je me donne.

Trois hypostases, à hiérarchie variable, nous résumant : celui qui crée, celui qui connaît et celui qui aime. Leur fusion (l'ambition des sots) n'a aucun sens, bien que même Nietzsche succombe à l'illusion : *Toute création est l'envoi de messages : tout y est un - ce qui connaît, ce qui crée, ce qui aime - Alles Schaffen ist Mitteilen. Der Erkennende, der Schaffende, der Liebende sind Eins*. L'illusion vient de la fausse association du philosophe avec la connaissance et du saint - avec l'amour (*Le philosophe, l'artiste, le saint - c'est tout un - Heidegger - Der Philosoph, der Künstler, der Heilige - Eins*), tandis qu'ils n'en sont que chantres, sans être ni savants ni amoureux ; réunis, ils forment un poète. Les connaissances – contraintes négatives, l'amour – positives. La création – chemin.

Le bien est paralytique, et l'amour est aveugle ; ils s'entraident, pour ne pas dépeupler notre facette sacrée, qu'ils sont les seuls à animer. L'homme se manifeste, vers l'extérieur, par la science et l'économie, mais sa trinité intérieure complète est faite du philosophe, de l'artiste et du saint, et puisque Dieu seul est saint, le bien et l'amour sont les seuls témoins de notre origine divine. Si le soi connu se charge de notre intelligence et de notre création, le soi inconnu représente le sacré ou, au moins, le noble.

Qu'attends-tu de l'autre ? - une excitation ou un amour ? Ce qui excite, c'est notre génie, ces dons divins, qui constituent notre soi inconnu. Ce qu'on aime en nous, c'est notre caractère, notre activisme, ce qui résume notre soi connu. Inventer un amour est une tâche à portée de notre imagination ou de notre intelligence, tandis que créer une excitation est

hors de portée de l'art. Le choix d'artiste est choix d'amant, puisque son réel est son imaginaire.

Le triomphe de l'*homo faber* sur l'*homo loquax*, de la *praxis* sur la *poïesis*, de la fabrication sur la création, est dû, hélas, à l'adoption volontaire par le poète de la mesure et du regard des ingénieurs. Les vainqueurs, avec un sérieux, qui fait froid dans le dos, proclament, doctes, qu'il faut *prendre acte de la fin d'un âge des poètes, convoquer les mathèmes, penser l'amour dans sa fonction de vérité* – A.Badiou - on dirait un robot crachant des conclusions d'un syllogisme ; aucune envie d'enterrer le poète, d'énigmatiser les mathèmes, de chercher du vrai, dans la folie amoureuse.

La création, c'est la rencontre de la pesanteur et de la grâce, d'où la grâce sorte vainqueur. Triomphe du pneumatique sur le grammatic. *L'art est le regard sur le monde dans l'état de grâce* - H.Hesse - *Kunst ist Betrachtung der Welt im Zustand der Gnade*. On peut même s'y passer de monde. Le regard est un tableau ou une musique, naissant dans mon âme, et la création en est un écho, tourné vers l'âme elle-même. Et il est sans importance si l'âme a, face à elle, le monde, le néant ou mon propre visage.

Nous avons deux types de cordes : pour produire notre propre harmonie ou pour réagir, en écho, aux mélodies des autres. Les premières se logent plus près des yeux, les secondes - de l'oreille. On ne peut devenir artiste que si l'on sait s'ausculter. Si l'on sait transformer un regard en un son. Si l'on est *auteur* : *Tout fourmille de commentaires ; d'auteurs, il en est grand'cherté* - Montaigne.

Dans l'écriture il y a deux actions indispensables : dessiner des voûtes et faire entendre sa voix, qui s'y répercute. Être à la fois architecte et - chanteur, tribun, oracle, théurge, momie. Dans le vide – créer un

auditoire.

Les moyens de l'art - l'abduction ; le but de l'art - la séduction ; les contraintes de l'art - la traduction. L'artiste est un phénomène de la conductivité. *Au préfixe près, il n'y a de philosophie que de la Duction : la déduction, dans l'aire logico-mathématique ; l'induction, dans le champ expérimental ; la production, dans les domaines de pratique ; la traduction, dans l'espace des textes* - M.Serres.

L'heure de la création doit être matinale, au regard de mon propre astre, inspirateur ou projecteur de mes ombres. L'étoile matinale de l'éternel retour de Zarathoustra s'élevait au grand midi - *am großen Mittag* - du Soleil commun !

Jadis, pour comprendre un artiste d'une civilisation lointaine, il fallait remonter aux sources mystérieuses de toute création et revivre l'extase de la découverte. Aujourd'hui, dans ce monde devenu village, les sources *courantes* sont communes, superficielles, bien canalisées, à pression constante et au débit pré-calculé.

Quand, dans le devenir créatif, dominant l'art et l'intensité, le temps disparaît des attributs de la création, et le regard de créateur remplace les yeux d'homme ; c'est un retour éternel, retour sur soi, retour du même soi, après une brève traversée du temps.

Le soi inconnu *est*, tandis que la meilleure facette du soi connu, la créatrice, *devient*. La musique, cette traduction de l'indicible voix du soi inconnu, est un processus et non pas un état. Ce serait le sens de l'appel [nietzschéen](#) de *devenir* ce que tu es.

Une voix complice n'apporte rien à la voix créatrice. Il faut dédaigner l'oreille et se faire regard.

Sur la division en naturalistes et en artificialistes : il faut séparer le regard de la vue. Le regard, cet outil de l'intelligence, doit être artificier, tandis que la valeur de la vue ne dépend que du talent et de la créativité. Les couleurs et les notes de la panoplie d'artiste n'existent pas dans la nature ; tout naturalisme de la vue n'est qu'un artificialisme (re)connu, prévisible, sans étonnement.

Tout bon Narcisse n'est qu'un Pygmalion agenouillé devant sa Galathée, dont les mots font reconnaître l'image de son créateur.

On ne peut bien écrire qu'en comprenant, que l'écrivain, en nous, ne doit rien à l'homme que nous sommes.

Dans l'art, il n'existe pas d'imitateurs de la nature, opposés aux soi-disant créateurs. L'art est l'enrichissement langagier d'un modèle et non d'une réalité à «modéliser». Seuls les non-artistes prennent le modèle courant le plus en vue pour la nature elle-même. On n'imité que des théories (ce qui nous apprend quelque chose de nouveau sur la nature) ou des modèles (ce qui crée un semblant de nature dans un langage artificiel).

Le poète devrait penser en vers et non pas versifier ses pensées. Le poète dans l'âme dit "*Je fleuris*" comme les autres disent "*J'imagine*", "*Je crée*", "*Je produis*".

Les passions vécues par Shakespeare lui-même, si l'on en juge d'après ses sonnets, furent médiocres ; une raison de plus d'admirer celles, bellement inventées, que vivent ses personnages, aussi loufoques que ceux de [Dostoïevsky](#).

Dans un métier, où compte surtout l'*invention*, ils poursuivent cette chimère impossible, l'*authenticité*.

Dans le jugement d'un mot ambitieux, au *quoi* aléatoire (*vous ne l'auriez pas trouvé*), au *pourquoi* servile (*vous ne remonteriez pas si loin*) et au *comment* banal (*vous n'avez pas de bonne panoplie*) on devrait privilégier le *qui* souverain (*essayez de faire mieux !*).

Chez un créateur cohabitent deux personnages – l'homme et l'artiste. Ce qu'il faudrait retenir de l'homme, ce ne sont pas ses expériences – le savoir et les preuves, mais ses dogmes - le goût et le tempérament. Et l'art, c'est la sophistication de l'artiste au service des dogmes de l'homme.

L'artiste d'antan voulait s'adresser à Dieu ; celui de nos jours se produit devant son spectateur ou son lecteur ; l'homme se pavane devant la femme ; la femme s'exhibe devant l'homme. Dans le lac, l'artiste Narcisse n'avait pas trouvé un miroir, mais une frontière, qui l'isolait des autres (comme la fontaine de Villon ou la mer de Valéry) ; le visage qu'il aimait était peint par son imagination, en tête-à-tête avec le dieu de la beauté. Et le visage est peut-être ce que nous avons de plus intérieur, Socrate, dans sa seule prière : *Cher Pan, donnez-moi la beauté intérieure, et que l'extérieur soit en harmonie avec l'intérieur !* - l'avait bien compris.

Nos sens et l'art : l'un crée, parce qu'il *voit* des choses, l'autre - parce qu'il *entend* des voix, le troisième - parce qu'un *attouchement* le conduit à sculpter son regard, où le *flair* et le *goût* se disputent la palme.

L'intelligence, c'est surtout savoir écouter les autres ; seul un génie peut t'en dispenser, pour que la qualité de ta propre création n'en pâtisse.

La hauteur indicible du *qui* devient intelligible par la profondeur du *quoi* et lisible - par l'étendue du *comment*. Les dimensions à ne pas confondre ! *Cette osmose, dans laquelle on n'arrive plus à reconnaître la frontière entre le quoi et le comment* - K.Kraus - *Jenes Ineinander, bei dem die*

Grenze von Was und Wie nicht mehr feststellbar ist. Cette *intersection* - le point zéro de la création ! Quand le *quoi* et le *comment* s'attachent, avec un poids égal, aux buts et aux contraintes.

Une œuvre est grande, si l'auteur y est invisible (Flaubert), ou si derrière le dramaturge visible transparait un démiurge anonyme (S.Weil). Un anonymat partiel étant inévitable, je chercherais à le réduire à la seule langue visible et à l'exclure du message invisible. Plus l'auteur s'émancipe de son œuvre, plus l'œuvre fuit devant son créateur. *Les plus ardentes ambitions sont celles qui ont eu l'orgueil de l'Anonymat* – A.Modigliani.

Intrigué par une silhouette, qui point sous les yeux de mon âme, je me mets à frotter la vitre des mots ; le goût de la perfection mobilise toutes mes ressources pour la polir, au point qu'un jour elle devient un miroir, avec le seul objet reflétable, mon âme éblouie, irisée, mais sans silhouette.

Ce n'est pas l'invasion par le *moi* qui ravagea l'art moderne ; dans l'expression du *moi* il y a une part de l'inertie, langagière ou sociale, et une part spirituelle, en relation avec le Créateur ou avec la création ; c'est l'extinction de la seconde et l'hypertrophie de la première, l'inconscience de son origine, qui firent de l'art exhibition de parties banales et absence d'un tout mystérieux.

Je dois régner déjà, en hauteur, sur le pays du regard et de la musique, avant d'envisager la cérémonie scripturale, qui assoit ou sacre ma tyrannie. Mais la foi précède l'onction, contrairement à ce que dit K.Kraus : *C'est dans l'écriture que se décide ce que je crois - Was ich sagen will ist was ich schreibe.*

La naissance d'une œuvre d'art est vécue par l'artiste comme jaillissement immanent d'une liberté, relevant de son soi inconnu, son seul dépositaire,

et que l'artiste, ce soi connu, subit. Mais la perception, par le spectateur, d'une œuvre réussie doit être empreinte d'une nécessité presque transcendante. *La création comme liberté sans transcendance* – K.Jaspers - *Schaffen als Freiheit ohne Transzendenz*, dont le créateur n'est qu'instrument. Cette dualité entre la hauteur visée et la profondeur atteinte est presque la définition même d'une œuvre d'art.

Vis-à-vis de mes écrits je n'éprouve pas de sentiments paternels, puisque toute insémination ne peut y être qu'artificielle. Je ne m'en sens pas le fils naturel non plus, car dans ma substance pré-langagière, à l'état sauvage, aucune analyse génétique n'est possible. Et Valéry a doublement tort : *L'homme, père et fils des idées, qui lui viennent*.

Tout art s'occupe du sentiment, et en fonction de l'origine de ce sentiment, il y a trois sortes d'artistes : ceux qui communiquent leur propre sentiment, ceux qui peignent un sentiment anonyme, ceux qui réveillent notre sentiment à nous – les lyriques, les épiques, les romantiques. Savoir distinguer entre ces trois démarches est signe d'un bon goût.

Qui est le vrai producteur de mon œuvre ? - le moi ? mon esprit ? ma mémoire ? mon âme ? Tant de doutes sur la paternité, et encore davantage sur la valeur de ma progéniture, ni traître ni maître ; la pitié pour le moi et l'ironie pour l'œuvre entretiennent cette profonde ambiguïté : *Évoquer ou révoquer l'œuvre dans le jeu souverain de l'ironie* – M.Blanchot.

Notre soi est toujours un mélange inextricable entre le propre viscéral et le commun mental ; clamer que je ne parle qu'en mon nom propre ou au nom des valeurs universelles n'infirmes ni ne confirme rien sur la vraie part de ma voix primordiale dans le message (*Je ne peux écrire qu'à travers moi-même* – N.Gogol - *Не могу писать мимо себя*) ; on n'a son propre

regard à soi que lorsque l'essentiel est dû au talent musical, à la fois de compositeur, d'interprète et de maître d'acoustique, et non pas aux thèmes, instruments, lieux ou forces.

Dans la chaîne : l'impression de l'auteur - l'expression - l'impression du lecteur, il faut être lucide sur le contenu des nœuds et sur les ressorts des passages entre eux. Quand on comprend, que nos impressions sont, d'une manière écrasante, communes, interchangeable, reproductibles, on se focalise sur le deuxième nœud et le second passage, on devient créateur, et par la même occasion, - imposteur ; et l'on finit par redéfinir le métier du poète - faire durer la première impression - puisqu'il ne sera plus très clair, de l'impression de *qui* il s'y agira.

Parmi la gent de plume, le nul est motivé par le besoin résolu d'écrire, le médiocre - par le besoin problématique de lutter, le meilleur - par le besoin mystérieux de caresser. Graphomanie, mégalomanie, érotomanie.

L'ironie d'Apollon : ne pas m'accompagner en toute circonstance, pour voir, à qui je vais me vouer, dès qu'il m'abandonne. *Quelquefois même le bon Homère somnole* - Horace - *Quandoque bonus dormitat Homerus*. D'autres, dès qu'Apollon les quitte, veillent sous la baguette d'Hermès, au lieu de réveiller des Muses.

Pour exercer nos dons, la littérature dispose des mêmes deux volets que la philosophie : la consolation et le langage ; mais le discours philosophique s'adresse au soi inconnu, abstrait et inexistant, tandis que la fiction littéraire – au soi connu, charnel et obsédant. Le philosophe vise le frère, et l'écrivain s'occupe de lui-même, pour se sauver du néant, fini ou infini. Leurre de la réflexion, leurre de la création. L'écrivain, avec sa plume fébrile, fait la même chose que cette paysanne de I. Tourgueniev, qui, le front contre le cercueil de son fils, avale goulûment sa soupe, puisqu'il y avait – du sel !

Je ne vois aucune échelle, sur laquelle un artiste pourrait rivaliser avec le Créateur du monde. D'ailleurs, tout grand artiste commence par inventer ses propres mesures, indépendantes du monde. Il est musicien, face à l'Auteur de l'harmonie. Il n'est ni transpositeur ni amplificateur, mais créateur des échelles, c'est à dire - du regard.

Deux sortes d'émanations du soi inconnu : des impulsions ou des vibrations – la créativité ou l'âme. L'art, c'est l'heureuse rencontre de ces deux courants, de ces deux fonds, portés par le talent, qui est la forme même du soi inconnu.

L'écrivain devrait ne se demander que rarement si le courant passe avec le lecteur, mais veiller sur les fuites, par lesquelles le courant s'en va. *Un cadeau rêvé pour un bon écrivain : un détecteur de merdier en kit et anti-choc* – E.Hemingway - *The most essential gift for a good writer is a built-in shock-proof shit-detector* - tu profitas de mon sous-équipement ! Et si encore on savait se lire comme on lit les autres : *Dans l'art du verbe, le plus difficile est d'être juge de soi-même* – M.Prichvine - *Самое трудное в деле искусства слова — это сделаться судьёй самого себя.*

L'exclusivité de la nature humaine – une conscience inquiète du Bien divin, déposé dans notre cœur ; l'apport de la civilisation – la découverte et l'exploitation du Vrai par notre esprit. La culture, c'est l'émotion spontanée de notre âme devant la Beauté de l'œuvre humaine créatrice, la vénération de la nature et le respect de la civilisation. Ce n'est pas le manque de créateurs qui explique le dépérissement de la culture actuelle, mais l'extinction des âmes, au profit d'une nature moutonnaire et d'une civilisation robotique.

Le génie ressemble au balancier, qui imprime l'effigie royale aux pièces de cuivre comme aux écus d'or – Hugo. Il est plutôt ciseleur du regard

solitaire que poinçonneur des poids commun. L'effigie n'est que signature, qui justifie le droit de frapper sa propre monnaie.

Tous ceux, que l'étincelle divine n'éclaire pas, se prennent pour astres ou astrologues. *L'artiste est la source de l'œuvre. L'œuvre est la source de l'artiste* - Heidegger - *Der Künstler ist die Quelle des Werkes. Das Werk ist die Quelle des Künstlers*. On n'est artiste que si l'on accepte l'inaccessibilité de ses sources et de ses estuaires et place son *magnum opus* dans les reflets de son étoile. Les besogneux se disent : *Ce n'est pas moi que je cherche, mais mon œuvre* - Nietzsche - *Ich will nicht mich, ich will mein Werk*.

Rendre fidèlement le soi connu, inventer intuitivement le soi inconnu - telle est la ligne de démarcation entre l'*homo faber* et l'*homo pictor*. Celui qui s'attache à la claire *poiésis* ou celui qui pratique la tâtonnante *mimesis*. Mais un retournement sémantique déplorable fit, que la poésie inventive relève aujourd'hui de la *mimesis*, tandis que des narrations mimétiques reprisent la lourdeur de la *poiésis*.

Un esprit grossier vise ce qui peut être précis ; un bel esprit s'intéresse surtout aux *objets, où toute précision est erreur* - J.Joubert - surtout à l'échelle des mesures communes. Un bel esprit invente ses propres unités et outils de mesurage. Le médiocre se reconnaît par l'ignorance de l'incommensurable et par l'incapacité de créer ses propres balances. Pour manier les métonymies ou jongler avec les métaphores, le talent, c'est à dire l'instinct, maître de la précision implicite, suffit.

Ils pensent qu'en occultant notre personne, dans les productions de notre âme, nous gagnons en altruisme, largesse de vues ou profondeur. Mais parler de soi, se peindre ou se chanter, ou bien s'en prendre aux autres met en jeu les mêmes palettes ou cordes ; nous n'exhibons que notre visage quel que soit le portrait que nous peignons. Et nous gagnons

certainement en hauteur, quand nous avons le courage de nous attaquer au sujet le moins susceptible d'être copié mécaniquement - à nous-mêmes, le seul sujet qu'on ne peint qu'à la verticale. *Pourquoi peindre une toile, si j'en suis une* - E.Dickinson - *I would not paint a picture, I'd rather be the one.*

Souvent, les journalistes vous présentent ce tableau apocalyptique : le monde doutant de l'existence des rivages, où il cingle, son navire démâté, sans boussole, prenant l'eau. Mais ce tableau reproduit la démarche des vrais artistes, toujours à la dérive ! La voile du vaisseau fantôme n'a jamais attiré que ceux qui ont leur propre souffle. Tandis que vous, les eunuques de la plume, vous, qui réussissez à charger vos marchandises littéraires sur le cargo éditorial, vous suivez le même circuit que les filières du pneu, de la machine-outil, de l'assurance, vous, avec votre *inactualité* palabreuse, où n'affleure aucune métaphore...

L'art le vrai fut possible, parce que les lieux de création furent très rares et parce la création exigeait une maîtrise et un don exceptionnels. D'où les deux sources de la barbarie moderne : le mouton eut l'accès à la scène publique et le robot apprit la production d'images.

Pour explorer le *quoi*, qu'on fasse appel à la technique la plus plate ou à l'ontologie la plus profonde, les résultats seront du même niveau. Les choses sont beaucoup plus subtiles avec le *pourquoi* et le *comment*, où la métaphysique artistique apporte des images autrement plus passionnantes que la science et l'art. Mais c'est avec la question du *qui*, que nous voyons le mieux, en quoi, comment et pourquoi le créateur est au-dessus de l'imitateur.

Chantre des cervelles - la future vocation du poète, échoué à devenir *accoucheur* (Platon) ou *ingénieur* (Staline) *des âmes*. La profession libérale de robot-décorateur lui fera oublier, qu'il jouait jadis, dans la

société, *la fonction d'archonte de l'humanité (archontische Funktion der Menschheit* – E.Husserl).

J'admire ce livre d'autant plus fort, que sa puissance externe n'a aucun lien avec la faiblesse interne de son auteur.

Je me relis et je n'y trouve aucune trace des lieux, où je bouquinais ou bossais ; ni Moscou ni Paris, mais la Méditerranée, elle y est omniprésente, elle qui illuminait les autres, elle qui m'enténébra. Je me fiche de ma cervelle comme de mes muscles ; je veux coucher mon âme en compagnie de mes caresses.

En matière artistique, on aurait dû dire, que l'homme enfante et la femme – engendre.

D'après nos expériences terrestres, l'Auteur du bel univers doit être un personnage sans charme. *Rencontrer un auteur, dont on admire l'œuvre, est comme manger du foie gras et ensuite vouloir rencontrer l'oie* – J.Koestler - *To meet an author because you have admired his work is as to want to meet a goose because you like pâté de foie gras*. Les gourmands seraient déçus comme les gourmets : *Certains aiment des livres, mais détestent les auteurs ; rien de surprenant : qui aime le miel, n'aime pas forcément les abeilles* – P.Wiazemsky - *Иные любят книги, но не любят авторов - и не удивительно : кто любит мёд, не всегда любит пчёл*. En gastronomie ou en astronomie, on n'est pas guidé par le même appétit.

Ni la peinture ni la musique ne peuvent rendre ni mon regard ni ma houle. Et, dans mon soi révélé ou palpitant, le mot n'a rien de palpable à embrasser ni à reproduire ; c'est une ambition bien niaise, que *ton fruit soit copie de toi-même* – G.Byron - *as our mould must the produce be* ; il n'y a rien à copier - ma création est moi ! Encore que ce soient les

meilleurs qui le tentent ; les pires copient les autres ou les choses.

L'homme vaut par ce qu'il veut, et le créateur - par ce qu'il peut. Plus une langue est libre, plus séduisant et l'usage de cette liberté, pour s'épancher, au détriment de la création pure. D'où le mérite du poète français, surmontant d'horribles contraintes langagières, n'existant pas pour ses confrères latin ou russe. Et c'est pourquoi, chez ces derniers, on découvre si souvent l'homme, tandis que chez le premier on n'a affaire qu'au poète.

Laquelle de mes images est la plus proche de moi ? Celle de mon livre ou celle de ma vie ? Mon arbre ou ma forêt ? Le César se reconnaissait-il mieux sur son effigie ou dans son fils ? Se reproduire ou se simuler : *Je n'ai jamais été que le simulacre de moi-même* – F.Pessoa - le moi étant un inconnu sacré, dont on ignore le lieu et la date du sacre, il vaut quelques rites d'artiste ou mythes de théiste. *Je suis encore très loin de moi, mais je veux le devenir !* - G.Benn - *Ich bin mir noch sehr fern. Aber ich will Ich werden !.*

Dieu se comporte en artiste : ses œuvres parlent, Lui, Il reste taciturne.

Se rencontrer soi-même en multitude - une utopie consolante ; se rencontrer soi-même en solitude - une utopie désespérante. Jeux de miroirs ; l'âme ignore ses propres sources ; même Narcisse tombe amoureux d'autrui. Comme le créateur, devant son œuvre : *Cet être, c'est moi : ma richesse est aussi mon manque* - Ovide - *Iste ego sum : inopem me copia fecit*, ce qui est le cogito d'artiste.

Je connus sur ma peau toutes les formes de souffrance, qui se prêtent à la grandiloquence des plumes sensibles, et je dis qu'elles ne comptèrent presque pour rien au fond de mon écrit. C'est à ce que nous n'avons jamais vécu, par exemple à nos rêves, que nous devons notre essence.

Notre caractère est déterminé plutôt par l'absence de certaines expériences que par des expériences réelles - Nietzsche - Unser Charakter wird noch mehr durch den Mangel gewisser Erlebnisse als durch das, was man erlebt, bestimmt.

La création divine - acte sans acteur ; la meilleure création humaine - acteur sans acte. *Prie, comme si tout ne dépendait que de Dieu, agis, comme si tout ne dépendait que de toi - I.Loyola - Ora como si todo dependiera de Dios y actúa como si todo dependiera de ti.*

L'ironie est un genre architectural spécialisé en soupiraux, c'est pourquoi parmi ses élèves il y a tant de spécialistes en souterrains. Je m'évade vers le sérieux de l'acte et voilà que celui-ci m'emprisonne. Les outils de l'ironie ne promettent pas d'évasion, seulement une respiration moins honteuse.

On se révèle par le mot dans un langage, par la pensée dans un modèle, par un acte dans une réalité. L'équivalence entre les deux premiers - création humaine, entre les deux derniers - divine. Au commencement divin était la pensée ; le verbe n'annonce qu'un commencement humain.

S'appliquer, s'exhiber, s'inventer - trois modes de manifestation de son moi, dans l'ordre croissant d'authenticité. *La vie la plus belle est celle que l'on passe à se créer soi-même - N.Barney.*

Le choix de choses à manipuler, le choix de types de manipulation, le choix de choses à soustraire – c'est ce dernier critère qui a les meilleures chances de traduire mon unicité ; les filtres sont les meilleurs alliés de mes outils, ils déterminent la hauteur de mes transformations, et *tu ne peux vivre que de ce que tu transformes - Saint Exupéry.*

De la vie, qui est un autel, l'*homo faber* fait un atelier ; l'*homo sacer* fait de son atelier - un autel.

Produire et créer, le travail et l'inspiration, les moyens problématiques et les commencements mystérieux, l'opposition entre ces deux manières de vivre est une fatalité irréconciliable. *L'âme se dessèche chez l'homme qui agit, mais l'homme qui crée sa personnalité (ou son mot ou son rêve) perd tout intérêt pour l'action* – M.Prichvine - *Делая, человек становится бессердечным, а создавая личность (слово-сказку), теряет интерес к действию.*

Le nihilisme, ce n'est pas la sottise manie de nier, mais la force et l'art de se passer des affirmations des autres, pour en bâtir ses propres.

Je parcours mon soi illimité, à la recherche de son essence, je m'arrête aux suites de : *je pense, j'agis, j'innove, je suis ému, je maîtrise* - pour converger, finalement, vers leur limite commune - *je crée*. Mais pour qu'elle présente un intérêt, il faut qu'elle ne m'appartienne pas, il faut donc que j'aie un talent, que je sois un Ouvert. Le monde même reste un Ouvert, grâce à la création ([Heidegger](#) - *Das Werk hält das Offene der Welt offen*).

Quand je ne suis qu'acteur, le *comment* de mon jeu importe plus que le *quoi* et le *combien*. C'est le *quand* et le *où* de mon metteur en scène (mon talent) et, surtout, le *pourquoi* du dramaturge (mon génie) qui importent dans la pièce, que j'aurai conçue.

Je ne me connais aucun progrès, dont je me sentirais fier, mais toute continuité ou fidélité aux premiers émois de l'amour, de la création, de la liberté, bref à mon soi inconnu, non-évolutif, me réjouit. Celui qui vit du soi connu, dit : *Être libre n'est rien, devenir libre, c'est le sommet* – J.G.Fichte - *Frei sein ist nichts - frei werden ist der Himmel* - celui qui, en soi, avant toute lutte, ne portait déjà la liberté, ne découvrira que ses substituts.

Si j'ai un tempérament créateur, je dois commencer par choisir mes points de départ. Soit je reprends le fil d'une trame, entamée par les autres, et j'y ajoute un maillon de plus ; soit je refuse cette inertie et je crée mes propres sources, en devenant ainsi nihiliste : *filum – hilum – nec-hilum – nihil*.

Parmi ceux qui prétendent maîtriser leur meilleur soi, je ne connais aucun grand. La grandeur est dans la qualité de notre ouïe, permettant d'interpréter la voix de notre soi inconnu, et dans le talent de notre soi connu. Donc, il faut se moquer de ceux qui disent : *La vraie grandeur consiste à être maître de soi-même* – D.Defoe - *The true greatness of life is to be masters of ourselves*. Le seul soi, la source de ma perplexité, appartient à l'espèce et échappe à ma maîtrise ; je ne peux maîtriser que des traductions de l'original hermétique. La maîtrise de soi est de l'imposture ; elle n'aide qu'à me perdre au milieu des autres. Même dans la solitude, une ubiquité me guette : m'attacher à celui que j'invente ou à celui qui invente. Je suis grand, quand eux, miraculeusement, coïncident.

L'égalité des corps (de leurs besoins) est flagrante, celle des cœurs (de leurs faiblesses) est douteuse, celle des âmes (de leurs créativité) est impossible. *La création répugne à l'égalité, il lui faut l'inégalité, la hauteur* – N.Berdiaev - *Творчество не терпит равенства, оно требует неравенства, возвышения*.

J'ai deux visages – l'adorateur et le créateur. Le second, c'est mon meilleur masque. *Nous sommes condamnés à nous inventer un masque, pour, ensuite, découvrir que ce masque est notre véritable visage* – O.Paz - *Estamos condenados a inventarnos una mascara y, después, a descubrir, que esa mascara es nuestro verdadero rostro*. Le symbole de ce masque est le regard, dans lequel ne se reconnaissent entièrement ni nos yeux ni notre cervelle.

Les présomptueux (St Augustin, Rousseau) imaginent pouvoir exhiber leurs vrais visages ; parmi les masqués avoués - profonds ou hautains - il y a ceux qui croient, que le masque les cache (Descartes, Nietzsche) et ceux, les plus lucides, qui les y réduisent (Valéry, Cioran). *L'homme ne vit pas, il s'invente* - Dostoïevsky - *Человек не живёт, а самосочиняется*. Se montrer ou se cacher sont parfaitement équivalents ; m'inventer est mon seul visage transmissible.

Le nihilisme s'oppose au cynisme : là où celui-ci aide à réévaluer les valeurs des autres, celui-là en invente de ses propres. Acteurs ou dramaturges : les cyniques jouent les pièces, les nihilistes conçoivent les rôles.

Le moi le plus vrai n'est pas le plus important – Valéry. Le plus important est le moi inconnu, l'invisible. *Il y a beaucoup d'hommes en un homme, et le plus visible est le moins vrai* - R.Debray. Le moi réel est l'action, le moi imaginaire - l'œuvre, le moi complexe - l'esprit créateur. Une hiérarchie des poupées gigognes. Dans les cendres de mon soi connu éteint, naîtra la flamme de mon soi inconnu.

C'est bien beau, le bonheur d'un outil divinement créé, mais il existe un bonheur plus envoûtant, celui du créateur : créer le regard ! *Dans ce monde, le seul bonheur, c'est de ne pas quitter des yeux soi-même* - V.Nabokov - *Единственное счастье в этом мире, это во все глаза смотреть на себя*.

Schopenhauer veut dire que le monde peut être vécu comme un paysage ou comme un climat : soit on le peint dans une représentation (création, savoir, intelligence), soit on s'y peint soi-même (passion, noblesse, musique) ; c'est le recours à la profondeur universelle ou à la hauteur personnelle qui permet de ne pas s'écrouler dans une platitude commune.

La (re)quête du monde est à l'origine de tout discours philosophique ; chez les journaliers intellectuels, la quête se formule par les yeux, qui ne quittent pas les objets, ce qui *est* ou ce qui *fait* ; ce qui compte dans les requêtes poétiques, c'est l'écoute de leurs propres fibres et la maîtrise langagière de l'extériorisation de leur musique interne, de ce qui *devient*. Les premiers cherchent, imitent, développent ; les seconds trouvent, inventent, enveloppent.

Le véritable fond de la création n'est ni mon ambition, ni mon savoir, ni même mon talent, mais mon soi inconnu, cette passerelle invisible, qui lie mon esprit à l'âme du monde, âme que d'autres appellent *être* - ce qui exige création et audace - et si cet appel devient inaudible, c'est que je devins un misérable *étant*, connaissant l'inertie et ignorant la création.

Je ne touchais aux arbres - de connaissance, de vie, de création - qu'une fois sorti de ma forêt natale, qui me cachait tout arbre.

On est tellement habitué à conspuer le paraître, qu'on oublie, que c'est pourtant le seul moyen de faire entrevoir l'être, le créatif non le reproductif. L'authenticité traduit l'espèce, l'apparence exprime le genre. *Pour vouloir paraître, il te faut un sacré être* - Beethoven - *Man muß was sein, wenn man was scheinen will*. Ce qu'on est ne se livre ni à l'apparence ni à la bona fide, donc *il faudrait être tel que l'on paraît* - Shakespeare - *Men should be what they seem*.

C'est par la faculté de s'inventer qu'on prouve le mieux l'existence d'un soi-même ... intéressant. *Vivre, ce n'est pas se trouver ; vivre, c'est s'inventer* - B.Shaw - *Life isn't about finding yourself. Life is about creating yourself*.

On me juge le mieux, lorsque je me donne ; mais dans ce que je donne,

c'est à dire dans mon offrande en tant qu'œuvre, on ne perçoit que la *direction* vers moi, ou mon soi déjà articulé, jamais mon soi inconnu, celui qui me poussait à me donner - un cercle vicieux, c'est ce que voulaient dire Nietzsche ou Sartre : *On se perd en se donnant*.

Ne créent ni ne prient que les esclaves. Esclaves d'une passion ou d'une vision. Devenus maîtres, ils se mettent à produire. Œuvres et autels se transforment en lignes de produits. On crée et prie devant le rêve, on produit dans la réalité : *Il n'y a plus de résolution symbolique, par le sacrifice, de l'excédent de la réalité* - J.Baudrillard.

La puissance a deux domaines d'application : la représentation et l'interprétation. La création ou la réflexion. Chez le créateur, ce n'est pas la monade - volonté de puissance - qui le résume, mais la dyade - la volonté *et* la puissance - qui constitue un véritable axe de sa personne : la volonté gît au fond du soi inconnu et la puissance forme le soi connu. Dionysos est dans la volonté charnelle, que la puissance spirituelle d'Apollon traduit.

Leurs théories du soupçon ou du déguisement partent de l'hypothèse d'une authenticité possible, dans le verbe ou dans le geste, qui rendraient fidèlement notre moi, habituellement inavouable ou indépistable. Authenticité impossible, car seule l'invention-crédation (que Valéry appellerait transformation, car toute création est de la traduction, ce qui suppose un original à transformer) est le vrai visage de l'homme, la visagéification. La seule vraie différence entre artiste et mouton-robot est dans les deux acceptions du terme de *modèle* : le second reproduit le modèle courant, le premier en crée une représentation nouvelle.

Comment sauver du ridicule les sages delphiques ? - en reconnaissant l'équivalence de ces trois étapes : *connais-toi toi-même - lis la vie toi-même et en toi-même - traduis ce que tu y entends*. À la sortie, même si

je ne m'y reconnais plus, ce serait le seul soi authentique, celui de la docte ignorance, opposée au savoir indocte. *Se ipsam cognoscere* devint la sottise de Hegel et de K.Marx. Le soi connu est misérable ; c'est le soi inconnu qui est notre trésor, pour l'observateur et non pas pour le marcheur : *Aller au bout de soi-même est une stratégie de pauvres* – J.Baudrillard.

Au même lieu méditerranéen, où j'inventais et l'astre et la chose et l'ombre, Nietzsche chercha la lumière et Valéry trouva l'illumination - pour mieux peindre leurs ténèbres. Entre la hauteur du premier et la profondeur du second (entre Sète, Nice et Gênes), je m'y sens à l'aise, en oubliant les astres et les choses et en vivant des ombres.

On devient son soi connu, on est son soi inconnu. Une belle et inaccessible ambition : rendre la hauteur du devenir - digne de la profondeur de l'être. Mais l'expiration ne saurait jamais être asymptote de l'inspiration.

Se moquer des oracles delphiques, de *Deviens ce que tu es* - Pythagore et Pindare, de *Sei was du bist* de F.Schlegel, de *Werde was du bist* de Nietzsche - s'inventer en toute occasion (*entwerden*) - *se piper soi-même* (Pascal). Sois ce que tu deviens (ce que fait de toi ta plume) !

Mieux je fouille l'homme intérieur en moi, plus je comprends, que presque tout y est, dans une certaine perspective, assez commun - mes images, mes sentiments, mes pensées. Et que mon cachottier soi inconnu se manifeste mieux, lorsque je me quitte, pour prier, aimer ou m'étonner. Et je ne retournerai en moi que pour créer.

Garder un masque n'est pas un choix, mais une nécessité, les vrais visages demeurant toujours dans la hauteur. *Tout ce qui est profond aime le masque* - Nietzsche - *Alles was tief ist, liebt die Maske*. Dans la profondeur, on n'aime pas, on scrute ; on aime ou crée dans la hauteur.

Tout ce qui est haut aime la musique, cette métaphore sans objet, elle est notre vrai visage, obscur et imprévisible, toujours recommencé. Aux mascarades de la vie plate, le parquet est envahi par les grimaces découvertes et prévisibles.

On s'occupe tant de paraître, qu'on finit par ne plus savoir qui l'on est - A.Gide - c'est une ineptie. Paraître, c'est s'inventer ou se créer ; ceux qui en sont incapables pensent savoir ce qu'ils sont, à travers leur sincérité de robot agissant ou leur authenticité de mouton ruminant. Les meilleures inventions (c'est à dire des solutions du soi problématique) naissent de l'ignorance du soi mystérieux.

Happé par la solitude, je peux néanmoins être plein des hommes. Pour t'en débarrasser, oublie la mémoire et l'oreille, fais-toi regard et invention. Toute recherche réussie d'authenticité débouche sur un modèle forumique. Mets au milieu de ton temple en ruine - le rêve désincarné, transmettant au ciel hostile ta prière en loques.

Quand, en croisant mes contemporains, je me désespère de ne pas trouver parmi eux la moindre trace de l'âme, je me dis que je me trompais peut-être, en voyant dans l'âme un organe universel de sensibilité et de création ; et si elle n'était que la création même, une création arbitraire, sans aucune réalité psychique ou mentale, une création des poètes, des rêveurs, des marginaux ? Cette hypothèse me glace.

Au fond, il n'existe pas d'opposition d'essence entre les hommes authentiques et les hommes controuvés, hypocrites ou maniérés. Nous sommes tous des hommes inventés, mais le sot reproduit l'invention réussie des autres et se croit authentique, tandis que le sage se réinvente soi-même, au milieu de ses échecs. *La perle est l'autobiographie de l'huître - F.Fellini - La perla è l'autobiografia dell'ostrica.*

L'Ouest ou l'Est : on est dans le phénoménal ou dans le cérémonial, dans le mythe du moi ou dans le rite du nous (le moi se formant davantage parce qu'on émet que parce qu'on subit et le nous ayant la tendance inverse), on se sculpte ou on s'occulte, on se taille un soi à connaître ou l'on se taille en laissant un vide d'un soi inconnu.

Jadis, la vie disposait d'une scène publique, où se produisaient trois guildes d'acteurs - la politique, la scientifique et l'artistique ; la scène moderne, c'est l'écran, envahi par les spectateurs se prenant pour acteurs. Et la pièce jouée n'a plus besoin ni de démiurge ni de dramaturge, le verdict de l'audimat dicte les images à fabriquer et à propager. La diffusion de vidéogrammes de masse se substitua à la confusion des âmes de race.

Les hommes se divisent en deux catégories : ceux qui jouent les jeux banals de puissance, de débauche ou de religion et ceux qui s'adonnent à inventer de belles règles des jeux magiques, auxquels ils ne joueront jamais ; les deux s'y complaisent, et les drames n'éclatent que lorsqu'ils tentent de jouer les deux rôles en même temps. Aux derniers, aux artistes, s'applique la règle d'E.Jünger : *Qui s'interprète soi-même se trouve en-dessous de son niveau - Wer sich selbst kommentiert, geht unter sein Niveau.*

La stature de l'homme, ce ne sont pas ses positions, c'est à dire ses préférences données à certaines valeurs sur les axes vitaux ; sa stature, c'est sa pose, face à ces axes, c'est à dire une même intensité et une même noblesse de son regard, dans ces dimensions capitales : l'horreur absolue de la mort - la merveille absolue de la vie, l'humble voix du bien, dans le cœur, - le fier refus de l'esprit de la traduire en actes, la religion du talent de créateur - la liberté du goût de spectateur, la chaleur du sentiment fraternel - le froid d'une fatale solitude.

L'homme intéressant se manifeste sur ses deux facettes principales : le

mimétisme et la création, l'apprentissage et la liberté, l'algorithme et les rythmes, la profondeur et la hauteur, bref - un visage inventif ou inventé ; les autres facettes sont son vrai visage, et elles ne font que le maintenir debout dans la platitude, lui, qui est si bien couché dans la verticalité.

De tous temps, les voix, qui partaient de la scène publique, furent peu nombreuses, mais émanaient presque exclusivement des créateurs - princes, savants ou artistes. Aujourd'hui, tout quidam peut occuper cette scène, devenue immense, mais on n'y entend que deux types de voix - des consommateurs ou des producteurs, et le contenu respectif de ce brouhaha trahit nettement les deux seules espèces dominantes - moutons et robots.

Le génie n'est ni un bon usage de règles, ni une invention de nouvelles règles, ni même une création de jeux nouveaux, mais une vision des enjeux, à la verticale des joueurs. Ni choses vues, ni les yeux, ni les prix, ni les valeurs, mais - le regard.

Le sous-homme, en moi, est ce qui reste insensible à l'espérance et à la création ; la bonne politique avec les trois autres facettes : me méfier des hommes, me défier de l'homme (du soi connu), me confier au surhomme (au soi inconnu).

Tout homme est capable de descendre dans ses profondeurs, où se blottit son soi connu, aspiré vers la lumière. Mais très peu tournent leur regard vers la hauteur, ce séjour ombreux de leur soi inconnu et immobile. On connaît la trajectoire du premier : *C'est le moi d'en-bas qui remonte à la surface* – H.Bergson - chez les non-créateurs, surface voulant dire – platitude.

Les Anciens semblent être condamnés à la fatalité, mais l'indigence matérielle ou politique ne faisait qu'exacerber leur créativité, qui consistait

à se sculpter soi-même. Les modernes semblent être libérés de toutes ces contraintes, et pourtant ils se présentent comme sculptures achevées de l'inertie. Ceux qui ne savent pas se sculpter eux-mêmes prennent le moule grégaire pour leur propre création, et vivent l'inertie collective comme la révolte individuelle.

Dieu ne nous envoya aucun indice du sens de Sa création ; face au monde réel ou imaginaire, c'est à l'homme lui-même qu'il appartient d'en déterminer la hauteur ou la bassesse, la profondeur ou l'étendue, la grandeur ou le poids, la largesse ou le volume. *L'homme est la mesure de toutes les choses, de celles qui existent et de celles qui n'existent pas* - Protagoras. Mais seul l'homme de la démesure produit de bonnes unités de mesure. L'homme est plutôt le choix des échelles que la mesure même. Les choses, qui existent, prirent du poids, sous forme de marchandises, elles deviennent souvent la mesure des hommes. Les choses, qui n'existent pas, n'intéressent plus que le poète, qui les trouve dans son soi inépuisable.

Le contraire d'organique s'appelle mécanique, le contraire de naturel s'appelle robotique. C'est ainsi qu'il faut comprendre les appels au retour à la nature (de Rousseau à [Nietzsche](#)). Le robot, c'est la fusion des hommes avec le sous-homme (l'homme de la nature s'identifiant avec l'homme des hommes), l'oubli de l'homme (côté divin) et le désintérêt pour le surhomme (côté créateur).

Leur démarche *naturelle* n'est pas moins artificielle que ma démarche *inventée*. Mais elle est couverte de prestige d'habitudes et d'usage, elle est *empruntée*. Dans le maniéré électif, mon visage a plus de chances d'être deviné que dans l'authentique collectif.

Les hommes sont nés pour observer, établir, entretenir ou admirer l'ordre du monde. Le regard, la création, l'extase ayant fui ce monde, il ne reste

aux hommes que la tâche d'entretien, où ils seront bientôt remplacés par des machines.

Des intelligents, des savants, des justes, des inventifs, des heureux – aucune époque n'en disposait autant que la nôtre. Une seule catégorie dégringola, celle de rêveurs, à cause du dépérissement de leur organe, l'âme.

Dans leur être, les hommes se valent, tous ; c'est d'après leur devenir que l'on peut les diviser en hommes de l'inertie et en hommes de la création. Et puisque l'immense majorité des hommes relève de la première catégorie, la proclamation ampoulée : *on n'est pas poète (homme libre, femme, maître), on le devient* est une sottise. Au Commencement était l'être, et le créateur incarne les commencements.

L'esprit et l'âme ne sont que deux fonctions, deux faces d'un même organe. *Il y a des hommes, dont l'esprit invente l'âme, et d'autres, dont l'âme invente l'esprit* - P.Tchaadaev - *Есть люди, которые умом создают себе сердце, другие — сердцем создают себе ум*. Les plus inventifs sont ceux qui rêvent sur la face de l'esprit et agissent sur la face de l'âme.

On reconnaît le vrai *auteur* par la place, qu'il accorde aux pas intermédiaires, aux passages entre le n-ème et le n+1-er pas, ou bien aux premier et dernier. Ou bien l'augmentation (*augeo*) ou bien la création (*auctoritas*), il faut choisir. La priorité ou la primauté.

Je suis sûr de la divinité de mon Enfant ; je sais, que Sa Mère, la langue, s'offre à tout le monde ; mais j'en fais une Vierge et de mon message - une Bonne Nouvelle.

L'agaçante capacité protéiforme du verbe *faire* – de l'action au constat, de la création au bilan. Pour moi, le soi inconnu est fait ; il est à faire, pour

Valéry : *C'est ce que je porte d'inconnu à moi-même qui me fait moi* - je le traduirais par : *ce qui devient connu quitte mon vrai soi.*

Ma vision-compréhension est, en grande partie, un emprunt au patrimoine commun des hommes, mais mon regard, c'est ma vision-crédation, qui commence par un détachement, par volonté ou par révélation, du monde connu, nommé. Nommer ne fait pas partie des prérogatives du regard (mais référencer, relier des noms avec de bons connecteurs - oui) ; le regard, c'est une projection du verbe sur un modèle du monde. *Théorie* voulait dire, jadis, - *regard*. Le regard est réduction de toute observation en introspection.

Pour le sot, c'est à dire un mouton ou un robot, le langage est une collection d'étiquettes ou de protocoles, permettant de beugler ou de communiquer. Pour le créateur, il est un choix d'instruments de musique, fabriqués par et appartenant à toute la nation ; il en sélectionne ceux qui conviennent à son goût, son besoin, ses contraintes. Disposer, pour lui, c'est composer et poser.

Un écrit parfait se conçoit à deux : par un talent, excité par la langue consentante et entreprenante. C'est de la procréation. Et c'est avec un brin de chagrin ironique et frustré que je me dis astreint à une simple création, puisque la langue française reste de marbre, face à mes avances désespérées.

Un homme conçoit une pensée, un autre la porte sur les fonts baptismaux, le troisième lui fait des enfants, le quatrième la visite à son lit de mort, le cinquième l'enterre - G.Lichtenberg - *Einer zeugt den Gedanken, der andere hebt ihn aus der Taufe, der dritte zeugt Kinder mit ihm, der vierte besucht ihn am Sterbebette, und der fünfte begräbt ihn.* Le mot, thuriféraire et thaumaturge, est le seul à accélérer ce parcours, sans abrégier la biographie ni allonger les regrets.

Je me solidarise avec le Bien, ou bien je me fais chantre du Mal – trop de naturel dans la position, trop d'artifice dans la pose. Du *point* de (la) vue d'homme (de mon soi connu), je dois passer à l'axe du regard de surhomme (de mon soi inconnu). Aucun point ne peut être nouveau ; ne vaut (pour l'éternité) que l'axe, que mon regard isole, colore, anime et enterre.

Le génie découvre, que *tout parle dans l'univers* ; il est la rencontre de deux interprètes : de celui qui sait lire la partition de l'Autre et de celui qui sait la rendre. *Le génie apporte une langue et une voix aux instincts muets* - E.Renan. Les mal-entendants ont raison de voir dans le silence du monde l'origine de leur angoisse ; pensant rendre la voix lointaine de Pascal, ils ne rendent que la faiblesse de leurs propres cordes. L'angoisse, c'est ta voix ne dépassant le silence ni en puissance ni en mélodies.

Dieu n'émet pas de lumière, ne se manifeste pas par ses ombres. Et Nietzsche : *Quand toutes ces ombres de Dieu cesseront-elles de nous obscurcir ? - Wann werden uns alle diese Schatten Gottes nicht mehr verdunkeln ?* - finira par comprendre, que ce n'est pas la vue mais la caresse qui révèle le C(c)réateur, et la caresse est ressentie surtout dans les ténèbres – mystiques, érotiques, artistiques.

L'exil et la solitude m'éloignent des soucis prosaïques autour du Vrai, réveillent les hautes cordes, poétiques et créatives, du Beau, me laissent en compagnie du Bien profond et irréalisable. Bref, des rêves, inventés et personnels, évincent la réalité, collective et véridique. Les meilleurs diseurs de vérités furent toujours des rats de bibliothèques.

Aujourd'hui, le *quoi* collectif dominateur découle d'un *au nom de quoi* économique, prédétermine le *comment* mécanique et le *pourquoi* cynique et présélectionne, par un algorithme presque infallible, le *qui*, exécuteur

d'une finalité mercantile impersonnelle. Fini le *qui* solitaire, maître des contraintes, de la noblesse et du talent, dictant le *quoi* sélectif, le *pourquoi* électif, le *comment* créatif.

Du bon usage *des* libertés : la liberté éthique, découverte dans le sens du sacrifice ou de la honte, nous rend fraternels ; la liberté esthétique, sur l'axe du Bien, faisant *tourner* à la *même* intensité artistique les valeurs opposées, nous rend créateurs.

Tant que je suis *guidé* par un but, je ne fais qu'exécuter un algorithme. La créativité, c'est avant tout, la génération de rythmes, *motivée* par la noblesse des contraintes et *inspirée* par la hauteur des commencements. *Le propre de la créativité réside dans l'absence de but préalable* - A.Connes.

Quand, dans mes yeux, les couleurs et les formes se mettent à parler musique, quand donc la vue cède en intensité à l'ouïe, je deviens plus qu'un témoin, je deviens regard, - mon âme barbare en serait muée en juge partial mais illuminé. *Les yeux sont des témoins plus exacts que les oreilles* - Héraclite.

Le soi pur de *Valéry* est trop lié au *tout* du monde, le soi absolu de l'idéalisme transcendantal de Kant est trop mécanique, mon soi inconnu a l'avantage de ne se mêler ni des opérations analytiques ni des opérands ensemblistes – il est l'algèbre de la création.

Le talent : jeter des passerelles entre la réalité et le rêve, pour que dans le regard sur la réalité on reconnaisse le penseur, et dans le regard sur le rêve on admire le créateur.

Mettre la fidélité d'esthète au-dessus du sacrifice d'ascète – la volonté de puissance de l'artiste.

La superstition ou la profanation, telles sont les conséquences du glissement de la notion de Dieu de la troisième à, respectivement, la deuxième (*Il m'écoute*) ou la première (*je crée comme Lui*) personne.

Les créateurs, dont il n'émaneraient que des lumières, sont sédentaires ; l'exilé s'exprime en ombres : *La vraie patrie, c'est la lumière* - R.Rolland.

Ils opposent le Je créateur au Vous, ce qui les jette dans le Nous, aussi commun et grégaire. Le Je ne doit pas compter sur la négation ; il doit être motivé par un Tu inspirateur, fraternel ou amoureux, pour mettre le Je enthousiaste face à l'oreille la plus complice, celle de Dieu.

La chronologie juste du travail d'artiste : *avant* de faire parler la créature, créer du silence autour du créateur. La créature est *avec, sans, dans, hors* de Dieu ; le créateur doit être *devant* Lui !

L'homme de l'oreille (le frère), l'homme du regard (le créateur), l'homme du goût (le noble), l'homme du flair (le poète), l'homme du toucher (le caressant) me sont plus proches que l'homme-plume (le professionnel) de Flaubert ou de V.Nabokov.

De l'importance des verbes : dans la vie, je *suis* un corps et j'*ai* un supplément d'âme ; dans l'art, j'*ai* un corps, mais je *suis* une âme.

Le mot *éternel*, en philosophie, signifie l'aspect trans-historique, la sortie hors du temps, d'où l'*éternel retour* [nietzschéen](#), résultant de la métamorphose du devenir, auquel le créateur affecte l'intensité de l'être, le retour égalisant les dates et ennoblissant les lieux. Il ne restera à la dimension temporelle que le culte des commencements, ce culte de la personnalité et de la hauteur, et que [Nietzsche](#) appellera *volonté de puissance*.

La démon socratique : *Quelque chose de divin et de démoniaque, une voix qui se fait entendre de moi, mais qui jamais ne me pousse à l'action* - correspond à cette source de création et de passions que j'appelle mon *soi inconnu*.

La volonté peut s'imprégner de trois sources d'intensité : la puissance (autorisant des commencements), la rigueur (assurant un parcours harmonieux), la profondeur (visant des cibles lointaines). Mais quand on a le talent, c'est à dire la hauteur, les deux dernières sources se réduisent à la seule première.

Comment reconnaît-on quelqu'un qui a son propre regard, qui crée sa propre musique et féconde sa propre espérance ? - *On regarde là où il n'y a plus rien à voir, on écoute là où il n'y a plus rien à entendre, on attend là où il n'y a plus rien à espérer* - V.Jankelevitch.

Un créateur, fatalement, devient mélancolique à cause de ses propres ombres ; le consoler, c'est de lui apporter de la lumière. Si, en plus, tu es poète, tu chercheras, dans le bruit ou l'indifférence de la vie, à en extraire des mélodies et des mystères. Et d'ailleurs, ce sont deux seules tâches d'une bonne philosophie et même de la poésie : *Nous sommes nés pour la lumière, pour la musique et la prière* - Pouchkine - *Мы рождены для вдохновенья, для звуков сладких и молитв*.

Les échelles biologique, sociale ou intellectuelle, dans l'évaluation d'un homme, sont totalement disjointes. D'après la première il est miracle ; suivant la deuxième il est mouton ou robot ; selon la troisième il est créateur ou imitateur. Et la formule tolstoïenne : *L'homme est une fraction : le numérateur est ce qu'il est et le dénominateur – ce qu'il en pense* - *Человек есть дробь, у которой числитель есть то, что человек собой представляет, и знаменатель то, что он о себе думает не*

s'applique qu'à la deuxième dimension. Ni divisions ni multiplications, ni l'extrême fierté ni l'extrême humilité, ne peuvent troubler l'identité du créateur avec sa création.

L'acte producteur change mon soi connu évolutif, mais l'acte créateur doit presque tout à mon soi inconnu immobile. Mais toute création comporte de la production, et Grothendieck : *L'acte créateur transforme l'être qui l'accomplit* - distingue sans doute l'accomplisseur du créateur.

La philosophie n'a rien d'une science, puisqu'elle n'a ni objets ni méthodes ni outils consensuels ; toutes les sciences sont collectives, mais la philosophie, c'est la proclamation d'une personnalité, de ce Qui despotique et unique, maîtrisant le haut Comment du langage et le profond Pourquoi de la consolation.

Avoir sa propre voix signifie deux choses : savoir composer ou interpréter de la musique et savoir créer son propre langage. Avoir la vocation d'artiste, l'invocation de rêveur, la provocation d'ironiste.

Le créateur est celui, chez qui le regard l'emporte sur l'écoute ; l'oreille introduit en moi le monde, l'œil m'introduit dans le monde.

Chez un mauvais écrivain, on peut toujours remplacer la première personne du singulier par une personne au pluriel ; chez un bon, derrière toute personne du pluriel, on perçoit la première personne au singulier. Le premier n'est jamais seul, le second l'est toujours.

La volonté de puissance est une pulsion que n'éprouvent que les scientifiques et les artistes, puisque leur regard est tourné vers l'absolu, vers ce Dieu, Créateur de notre esprit curieux et de notre âme inquiète ; la volonté divine sous-jacente serait l'asile de leur créativité, tandis que chez les autres, *la volonté de Dieu est l'asile de l'ignorance* - Spinoza - *Dei*

voluntatem, hoc est, ignorantiae asylum.

La nature d'une forêt, belle, sauvage et infinie, rendit humbles mes yeux ; la culture d'une cité, policée, délicate et fermée, rendit fier mon regard. La contemplation et la création sont incompatibles, dès qu'il s'agit de la beauté ; elles ne sont solidaires que dans l'abstrait, c'est à dire dans le Bien et dans le Vrai.

Mes mots et mes actes admettent deux interprétations – dans le contexte temporel où se compose le discours objectif de mon soi connu, ou bien dans le contexte spatial où se joue la musique subjective de mon soi inconnu, bref dans le devenir ou dans l'être. Mais qui entendra *ce moi obscur, incapable de s'objectiver en esprit, âme, cœur* - H.-F.Amiel ?

La vie de quelques élus est consacrée à la prospection de problèmes, dont la solution remplit la vie de l'immense majorité des non-crétatifs. Et la vie d'une poignée de marginaux reste, pour leur conscience, un mystère.

Quel Dieu est mort ? - celui de l'Histoire de notre planète, depuis qu'est démentie toute trace présumée de Son passage sur Terre. Dieu ne se montra jamais, ne laissa aucune parole, n'exhiba aucune preuve de Son existence. Il nous laissa orphelins, au milieu de sa Création grandiose et incompréhensible. La vénération de celle-ci est le seul moyen de nous en montrer dignes ; quand on a le talent de savoir verbaliser notre ébahissement, on l'appellera prière.

L'esprit démocratique ou l'âme aristocratique : l'ivresse ou le vertige, le discours ou la musique, Dionysos ou Orphée.

Chez le médiocre, les tableaux sont plats et les valeurs – banales. Chez le talentueux, les tableaux et les valeurs partent d'une haute noblesse. Des sots on attendrait plutôt un tableau véridique qu'une valeur rachitique,

puisqu'ils *ne font qu'évaluer leur sentiment, au lieu de le bâtir* - Rilke - *urteilen immer über ihr Gefühl, statt es zu bilden*. Pour les autres, il serait donc sans intérêt d'opposer la peinture aux jugements.

Tant qu'un philosophe possède un style, un tempérament, une noblesse, peu importe s'il puise son inspiration dans la mystique, dans la contemplation ou dans l'existence. Ce ne sont d'ailleurs que de misérables étiquettes.

Deux genres de maîtrise d'une langue : en tant qu'une couche au-dessus d'une représentation (fonction instrumentale – l'intelligence, le savoir) et en tant qu'une harmonie entre le son et le sens (fonction créatrice – la musique, la poésie). C'est dans ce sens qu'il faut comprendre V.Nabokov : *Toute grande littérature a pour demeure la langue et non pas les idées* - *Всякая великая литература - это феномен языка, а не идей*. Le philosophe doit maîtriser ces deux fonctions, c'est pourquoi V.Nabokov fut poète et nullement philosophe.

Exclure certains objets, tonalités, faits, angles de vue, trop communs ou trop bien explorés, – finit par obliger à ne faire appel qu'à mes propres ressources, ce qui me prédispose à la liberté de création : *Les œuvres à grandes contraintes exigent et engendrent la plus grande liberté d'esprit* – Valéry.

L'existence est molle, et l'essence est dure ; pour se sculpter, il faut savoir se pétrifier, il faut avoir le regard de Méduse.

Dans la représentation conceptuelle, les objets, les attributs et les liens s'attachent aux concepts *naturels*. Un trope est un déplacement de points d'attache, rendant l'accès aux objets moins direct, plus expressif, et donc plus subtil et plus personnalisé.

Quoi

L'artiste dit, à l'opposé d'[Aristote](#), que la forme est une puissance libre et génératrice, dont la matière n'est qu'un acte passif et servile.

Si, dans la vie réelle, la contemplation l'emporte largement sur l'action, en qualité de nos émotions, - dans l'écriture, c'est l'inverse : la narration du monde est toujours plus pâle que sa (re)création ; les activistes du réel ont peu de chances d'être de bons paysagistes de l'imaginaire, qui, d'ailleurs, ne vaut que par son climat, dont la reconstitution est la vraie action scripturaire.

Qu'emporte de nous, le mot, le regard, le geste ? La vie est-elle une traduction libre d'un texte insensé ou la création d'un discours inédit ? Se peut-il que *l'âme n'ait pas de secret, que la conduite ne révèle* - proverbe chinois ? Et si une œuvre n'était créatrice que révélatrice ? Psychologisme transcendantal !

Le contraire du *faire* : dans les petites choses – végéter, dans les grandes – ne pas créer, dans les sublimes – rêver. Et le protagoniste du faire s'y appellerait – mouton, artiste ou robot.

En interrogeant mon soi, hérissé de mouvements intraduisibles ni en actes ni en paroles, et en cherchant, désespérément, d'y mettre de l'ordre, je finis par préférer le terme organique de *fidélité*, au terme mécanique de *cohérence*. La tentative la plus probante, c'est l'écriture d'un livre, duquel, inexorablement, surgiront des images ou des sentiments, loin d'être des empreintes du réel. Et que dire des actes, qui ne sont que des écritures ratées ? Seuls ceux qui ne créent pas sont cohérents avec eux-mêmes. Le

créateur est fidèle à sa création.

Les lieux, où est encore possible l'audace du premier pas, ce sont l'art et la philosophie, et pratiquement jamais la science ou la technique. L'homme est le commencement, et le robot - l'enchaînement algorithmique ; on sait maintenant où nous conduirait la science.

Comment échappe-t-on au monde des évidences ? Le philosophe - par la logique, l'amoureux - par le physique, le poète - par la musique. Ils créent des cadences, des trances, des danses, qui ne sont que des apparences de la vie, des rythmes humains extrapolant les algorithmes divins. *J'existe comme les chiffres de mon rythme* – M.Serres.

Nietzsche veut remplir toute forme avec une même intensité, ce qui en constitue l'éternel retour ; Tsvétaeva : *Le sentiment est au maximum à sa naissance et, chez les poètes, il ne va pas plus loin - Чувство всегда начинается с максимума, а у поэтов на этом максимуме и остаётся* - va en sens inverse : étant donnée l'intensité, lui trouver une forme, ce qui en constitue la création : *À toute intensité, venue d'ailleurs, imaginer ce qui la forcerait, de nouveau, à se remplir* – W.Benjamin - *Jeder Intensität als Extensivem ihre neue gedrängte Fülle zu erfinden*. C'est dans le sentiment que Valéry place et le départ et le retour : *Je cherche le calcul du sentir - penser - agir, qui définit l'Éternel Présent*. L'homme fade attend tout de l'accroissement, du passage du simple en expression au complexe en sentiment. Du complexe en expression au simple en sentiment est peut-être le seul cheminement, qui préserve la hauteur. Le vrai sentiment sait, qu'il est condamné, et n'attend rien de l'expérience. *Tu seras simple si, sans t'impliquer dans le monde, tu l'expliques* – St Augustin - *Eris simplex, si te non mundo implicaveris, sed ex mundo explicaveris*.

Le plus complet des arts, comprenant les couleurs, les sons et la plastique, est l'art du mot. Le seul, où la fonction de traducteur est aussi

noble que celle de créateur ; le premier s'occupe de paysages, le second - de climats. Le mot idéal doit son volume à sa présence simultanée en étendue, en profondeur et en hauteur. Une seule absence peut l'annuler.

Penser = produire du vrai - une des plus mornes équations de l'ère moderne. *Sentir = faiblir d'esprit* - est sa réciproque. Penser, dans l'art, c'est savoir mettre en valeur nos faiblesses. La pensée rend les sentiments plus déliés ; elle est une nécessité physiologique, et s'en libérer n'honore guère le sentiment. À l'écrivain, le registre des syllogismes doit être aussi familier que celui des véhémences ou des pâmoisons.

Le plus vivant en nous se passe de formes et de cadences apprises, se plaît dans un chaos vocal, ressenti comme bruit, par une inertie mécanique, ou comme musique, par une création organique. Par une oreille routinière, la sortie de l'inertie sera interprétée comme un mensonge de culture ou une barbarie de nature. L'art s'unifie avec la vie, lorsque la part de la musique, entendue dans une vie profonde ou créée dans une poésie haute, est la même.

L'art naît de mon refus de copier la lumière des autres et de la volonté de créer des ombres, provenant de mon propre astre. Le choix de ce qui les projette est d'importance secondaire, mais l'air autour doit être pur, d'où l'attirance de l'altitude.

L'artiste est celui qui s'inspire de belles choses pour créer de belles représentations. Mais on ne parvient jamais à représenter les belles choses, et les belles représentations ne renvoient qu'aux choses imprévues. L'art accompli, c'est l'homme imaginaire moins les choses réelles (F.Bacon fut un mauvais arithméticien : *l'art est l'homme ajouté à la nature - ars, homo additus naturae*), l'art acosmique. Et l'interprétation n'y serait pas de l'addition, mais de l'unification d'arbres.

Trois types d'écrivain-fontaine : ceux qui épluchent leur mémoire, ceux qui relatent un paysage, ceux qui répandent leur climat. Inventaire, invention, initiation.

Avec les mots, notes ou coups de pinceau on ne fait que tenter de se greffer à la vie. L'art est la merveille des greffes réussies, mais on ne sait jamais de quoi il est plus proche : de la vie ou de la greffe.

L'objet d'une écriture est la création d'un *lieu géométrique* d'attraction, créé implicitement par un jeu de contraintes à variables. Et la lecture est son dessin par substitutions successives.

Chant - conte de fées - mythe - pièce de théâtre - scénario - cahier des charges ; l'art achève sa trajectoire : gestation, gesticulation, gestion.

Tant de livres annoncent, dès la première page, soit de la noirceur soit des arcs-en-ciel. Et combien ne laissent, derrière la dernière page, qu'une grisaille rapidement dissipée. L'artiste est celui qui, devant sa toile, tente de ne pas brandir sa palette. À l'écriture suffisent une tempête du bocal ou de l'encrier : *un verre d'eau aurait les mêmes passions que l'océan* - Hugo. Pour le regard, c'est aussi simple : *Un rond d'azur suffit pour voir passer les astres* - E.Rostand. Quand le sang ou l'encre vous manqueront, vous vous tournerez, pusillanimes, vers l'univers entier : *Que le cratère de Vésuve soit mon encrier* - H.Melville - *Give me Vesuvius crater for an inkstand.*

Depuis [Aristote](#) et F.Bacon, on répète cette aberration, que l'art, c'est l'homme complétant ou imitant la nature. Dieu créa des algorithmes, auxquels, miraculeusement, obéit la nature ; l'homme crée des rythmes, qu'apprécie ce qu'il y a de plus artificiel - notre âme. L'art est dans l'invention de sources et non dans le puisement de confluences divines. Le

naturalisme, comme prolongement de l'art, est de l'imitation, où je me ridiculiserai, devant le Créateur inimitable.

Indifférence face aux écrits, où des choses apparaissent avant des états d'âme. On devrait avoir l'impression, que ce n'est pas la main, mais quelque chose d'immatériel, mais intense, qui trace les mots. La mélodie qu'on entend devrait avoir déjà existé, en puissance, dans notre âme de lecteur.

L'intelligence, dans l'écriture, est plutôt une chauve-souris qu'une chouette ; elle permet d'éviter les objets trop tangibles dans la nuit de ce siècle et de s'attacher, tête en bas, aux refuges caverneux. Le savoir, dont se targuent les chouettes, ne sert qu'à terroriser des rongeurs de jour.

Toute beauté a besoin de miroir. Non spéculaire, toute belle *chose en soi* ne dépasse pas le grade d'idole, de poids ou d'outil. Le miroir minimal - une négation. Toutefois, ce qui nous émeut le plus dans une beauté ne figurera jamais sur un tableau ni dans une formule ; elle est annonciatrice du merveilleux : *La beauté devient la preuve visible des miracles* - Dante - *La bellezza diviene argomento visibile dei miracoli*.

L'art - produire des métaphores, une fois que je suis subjugué par un concept. Les piètres sciences, ce qui nous élargit et corrobore (l'art rétrécit et désespère !), c'est traduire en concepts les métaphores insaisissables. L'idole (verbe mental, représentation), le portrait (verbe intellectuel, propositions), l'état d'âme (verbe inspiré, discours). Il est de belles métaphores, devant lesquelles palissent les formules, les pinceaux et même les mots...

L'esthète fait de l'esprit, le penseur l'invente, le poète le fuit. Plus discrète est la place de l'esprit, plus crédible est le transfert du sens. L'image est la langue qu'on tire à l'esprit.

A.Gide, A.Schlegel et Pasternak traduisent Shakespeare : le premier en retient surtout les images, le deuxième - les pensées, le troisième - le ton. Seul l'original met ces trois facettes à une même hauteur.

Dans la création domine le mystère ; dans la traduction - le problème, dans l'invention - la solution.

La bonne écriture est un palimpseste : une couche fraîche de mots, par-dessus les esquisses de notre âme à court d'outils. La mauvaise : le canevas des choses d'aujourd'hui forçant une peinture de reproduction.

Avant Balzac, les héros littéraires ne pouvaient pas exister dans la réalité, ce qui en donnait la hauteur. Depuis, on ne fait qu'approfondir ou d'étaler tous ces rentiers, comtesses, soubrettes ou apothicaires. D'où la grandeur de [Dostoïevsky](#) aux protagonistes tous loufoques.

La même lumière nous atteint, et en traversant notre soi se brise en reflets de mots ou de notes ; notre climat, cette matière transpercée, porteuse de la même brisure régulière, ne laisse, d'habitude, que des traces de nos yeux, cervelles, bras ou pieds ; mais un bon artiste, ce créateur de brisures nouvelles, produit un jeu d'ombres, dont la source de lumière reconstituée s'appellera âme.

Devant une grande œuvre d'art, le plaisir est double : on cherche à en pénétrer les représentations et, à leur lumière, à l'interpréter. L'ennui des images banales : l'évidence des représentations et/ou l'interprétation mécanique.

Ce qui, de peur de vieillir, veut se placer dans l'avenir est généralement bien fade : *Ce qui porte trop sa date vieillit et passe avec le moment* - A.Suarès ; il faut se détourner du temps, de celui qui court comme de

celui qui s'annonce ; toute date, comme tout nom, ne doit pas déborder le cadre et empiéter sur ton tableau.

La poésie est la traduction du message de Dieu ; le mythe - du message des hommes, donc une traduction de la traduction. La poésie est une chute en déshérence, une supplique lancée à une belle image ou à un bel instant, pour qu'ils s'immobilisent, t'illuminent et t'abandonnent.

L'idée n'a quelques chances de prendre la forme d'une belle image que lorsqu'elle réussit à se détacher de son fond réel. Le but recherché - rendre cette image aussi vivante que le réel, mais *toutes les formes créées sont irréelles* - le Bouddha.

Qui a la prémonition de l'art, se désintéresse de la chose ; qui s'intéresse à la chose a moins de prémonition de l'art. Trois niveaux : la chose vue, le regard, l'intuition - le spectateur, le créateur, l'artiste.

L'art, comme la religion, commence par l'intérêt qu'on porte à ce qui n'existe pas, n'existe déjà plus ou n'a pas encore existé. Même si la vision y compte moins que la création. L'artiste est celui qui ne peut pas vivre sans ce qui n'existe pas. Les yeux, qui en vivent, s'appellent regard. *Il me faut ce qui n'existe pas* - Z.Hippius - *Мне нужно то, чего нет на свете*. Pour en vivre ou pour le réinventer : *La mission du poète est d'inventer ce qui n'existe pas* - Ortega y Gasset - *La misión del poeta es inventar lo que no existe*. Et Kierkegaard - *Le génie ne désire pas ce qui n'existe pas* - veut faire de l'acteur - un figurant.

Qu'on montre, ou seulement évoque, un objet, on ne fait qu'en dessiner un chemin d'accès, dicté par l'habitude ou bien par la créativité. Reconnaissance ou surprise, assurance ou émotion, empreinte ou métaphore. Toute évocation ne garantit pas le second terme de l'alternative. *Il y a deux façons d'exprimer les choses : l'une est de les*

montrer brutalement, l'autre de les évoquer avec art – H.Matisse - la *brutalité*, c'est la routine.

L'œuvre est souvent un résidu d'un travail de manœuvre. *Le meilleur charpentier est celui qui fait le moins de copeaux* - proverbe allemand - *Das ist nicht der beste Zimmermann, der viel Späne macht*. Les poupées russes seraient peut-être un bel exemple de cette économie. En poésie, hélas, plus il y a de copeaux plus pleine est l'œuvre.

Le talent poétique, c'est l'art de fabrication d'outils servant à fabriquer d'autres outils. *La matière poétique, c'est une auto-réflexivité – une chaîne d'outils, se formant en chemin et s'extrayant les uns des autres, au nom de l'unité du mouvement lui-même* – O.Mandelstam - *Поэтическая материя, обращаемость, - серия снарядов, конструирующихся на ходу и выпархивающих один из другого во имя сохранения цельности самого движения*.

L'art et la nature sont deux domaines sans aucun contact ou influence : dans l'art, un outil, même invisible, est toujours présent ; dans la perfection de la nature, toute création est thaumaturgique, du pur miracle. Fermer les yeux sur la nature ou ne chercher qu'à l'imiter sont deux poses d'égale bêtise.

L'intuition, ce don des créateurs, est l'irruption des mots inouïs du présent, appuyés par les faits éclairants du passé. Mais ceux qui sont englués dans les faits du présent usent de mots figés du passé.

Ceux qui ont *beaucoup de choses à dire*, le plus souvent, ne savent pas *faire* ; le désir de faire ne se traduit dans un *dit* original que par un don et par un goût. *Dans tel poème, je n'ai pas voulu dire mais voulu faire, et ce fut l'intention de faire qui a voulu ce que j'ai dit* - Valéry. Et le prosateur et le poète sont travaillés par les appels langagier et mental, par la

messagerie et par le message, mais le premier veut *dire* son message, en pensant commander aux mots, tandis que le second *fait* son message, en se laissant guider par des sons, images, intuitions. *Écris ce qui se fait et non pas ce qui se dit* – C.Pavese - *Conta quello che si fa, non che si dice.*

L'histoire de la culture est une chaîne d'équations en images, reliant des variables connues à une inconnue nouvelle - B.Pasternak - *История культуры есть цепь уравнений в образах, попарно связывающих очередное неизвестное с известным.* Contrairement à la mathématique, cette substitution (comme aurait dit Valéry) n'est suivie d'aucune démonstration en règle de l'art. L'art comme Dieu ne produit que des axiomes. *Les inventions d'inconnu réclament des formes nouvelles* – A.Rimbaud.

L'art, c'est une éponge et non pas une fontaine - B.Pasternak - *Искусство губка, а не фонтан.* La porosité côté tête prépare le jaillissement côté âme : *Les champs ont assez bu* - Virgile - *Sat prata biberunt.* Un savoir bien serré prépare un pouvoir bien acéré.

La peinture n'est plus pour la foi ou pour la beauté, elle est pour l'individu – A.Malraux. Cet individu ne lit ni Homère ni St Augustin ni G.Vasari ; il est PDG, golfeur ou spéculateur, à l'offre et la demande robotiques. Et je ne sais plus où le robot est plus présent : dans les yeux de cet individu ou dans le pinceau du gribouilleur.

Le seul domaine, où le divin soit visible, est l'art – A.Malraux. Tu veux dire *lisible*. Le divin est surtout visible dans ce qui n'est pas artificiel. Hélas, l'art divinement artificiel (*göttlich künstliche Kunst* - Nietzsche) est risible. La superstition est l'une des formes du manque de talent qui pousse à placer Dieu au milieu des vétilles.

Immortel, éternel – impossible d'employer ces mots au sérieux. En tant

que métaphores, ils pourraient s'appliquer à ce qui, indubitablement, se loge dans notre conscience, tout en restant intraduisible dans un langage rationnel, celui des actes, des pensées, des lois. Le vrai trouve une matérialisation évidente dans le savoir, le beau se transmue dans une création artistique, mais le bien reste la seule certitude n'admettant aucun transfert vers le temporel. *L'immortalité et la vie éternelle sont réservées à l'éthique* - Kierkegaard.

Ce qui, matériellement, existe aurait dû se confier à la technique et à la routine ; l'art créateur, lui, aurait dû s'attarder surtout sur ce qui n'existe pas : Dieu, l'amour, le bien – bref, la musique éphémère défiant le bruit du réel. Et alors on comprendrait Baudelaire : *Le bien est toujours le produit d'un art.*

Dans l'art, créer, c'est introduire de nouvelles inconnues dans son message, c'est donc un travail des ombres : *Deviens un arbre, pour répandre alentour de ton ombre le plus de musique possible* – M.Serres.

Un philosophe est celui qui en sait moins que les autres - (et en quelque sorte moins que l'homme qu'il est) – Valéry. Socrate le prit trop à la lettre. On ne sait que dans un langage fermé ; et la création est ce qui nous rend ouverts, ces Ouverts, dans lesquels on converge vers ses limites, sans les atteindre, en soi-même. La meilleure, la profonde conscience de soi aboutit à la haute, à la féconde méconnaissance de soi. Et même du monde : *Le philosophe est un innocent, qui persiste à tenir pour énigmatique le monde, qui va de soi* – R.Enthoven. Et s'il va jusqu'au bout de tous les problèmes (Schopenhauer), c'est pour découvrir, derrière chacun d'eux, - des mystères.

Un objet se présente comme une matière empirique, qui, par un hasard, le compose, et une manière artistique, qui, par un regard, le décompose. On change d'objet, avec tout changement de matière ; changer de

manière, sans changer d'objet, est une tâche de créateur. Un contenu et une forme. *La forme est une détermination d'un contenu* - Aristote.

La réalité a bien le nombre et la grandeur, elle n'a pas de formes ; et la mathématique prend pour moyens les deux premiers, et pour but - la forme ; dans la réalité, on ne trouve ni triangles ni groupes ni continuité, ces fruits d'une libre création formelle de notre cerveau ; la mathématique, face au monde, peut donc servir et d'ontologie et d'art.

On est intellectuel, quand on est capable de se passer de choses pour en décrypter les valeurs. Et ce que les choses nous cachent n'est pas plus digne de notre enthousiasme que leurs surfaces ; et P.Picasso, en privilégiant la soi-disant face cachée : *Faut-il peindre ce qu'il y a sur un visage ? Ce qu'il y a dans un visage ? Ou ce qui se cache derrière un visage ?* - a tort.

La philosophie est un art dans ses fins et sa production. Mais le moyen, la représentation en concepts, elle l'a en commun avec la science - Nietzsche - *Die Philosophie ist eine Kunst in ihren Zwecken und in ihrer Produktion. Aber das Mittel, die Darstellung in Begriffen, hat sie mit der Wissenschaft gemein.* Les concepts irriguent, avec la même densité, les balivernes et les sagesses ; la science n'a aucun rapport avec la philosophie, qui a pour vocation de munir de musique et nos angoisses et nos savoirs.

Présentez d'abord les faits, après, vous pourrez les déformer comme bon vous semble - M.Twain - *Get your facts first, and then you can distort them as much as you please.* Et quand on a la chance de comprendre, que l'art de (dé-)former est plus précieux que ce qu'on (dé-)forme, on finit par se débarrasser des faits.

Notre soi le meilleur n'a pas de mots ni de langage fidèle de gestes. La vraie littérature naît de la sensation d'une traduction, d'une *mimesis* de ce

fond innommable, indicible et ineffable dans la *même* langue. Sinon on plonge dans une langue étrangère.

J'ai beau me débarrasser de la lourdeur des choses, sentir l'essor musical, pictural ou intellectuel, - c'est la lourdeur des mots qui me clouera au pilori, des mots, pour lesquels je ne suis qu'un intrus, lourdaud et balbutiant, perclus de mésaises de métèque.

Avant d'être action, tout écrit est réaction ; rebondir de la chose elle-même devint trop ordinaire, puisque tous les angles de vue furent déjà explorés ; plus prometteur est de rebondir non pas de la chose même, mais, déjà, du regard d'autrui sur elle : pensée de la pensée, géographie avant paysage, paysage avant climat, se servir d'autrui comme miroir, contrainte ou panneau indicateur - tel est l'intérêt principal de mes citations. Stendhal pensait, qu'il fallait *faire son entrée dans ce monde par un duel* ; je m'en prépare la sortie en affrontant toute une coalition de meilleurs escrimeurs. Mais je compte sur l'amitié inespérée de certains de mes adversaires aînés, pour que nos épées tirées se redirigent vers des ennemis de nos princes ou de nos maîtresses.

Être dupe des mots, c'est croire, avec les professeurs, qu'énoncer, c'est représenter. Le mot n'est qu'un outil de dialogue. *L'illusion, c'est croire aux mots. Cesser d'en être dupe, c'est le réveil, la connaissance* - Cioran. La connaissance, c'est ce qui précède l'assaisonnement du mot et ce qui s'extrait après sa digestion ; elle n'en est pas rivale. Trois sortes radicalement différentes de confiance au mot : admettre qu'il s'inspire d'un beau modèle, admirer son harmonie intrinsèque, fabriquer une interprétation de son message. Le savoir, l'art, le savoir-faire. Connaissance des choses vues, connaissance de la vue, connaissance de lunettes.

La plus haute création n'est pas celle qui peint ce qui aurait pu ou dû être,

mais ce qui est ; le vouloir ou le devoir devraient se mettre au service du pouvoir, c'est à dire du talent, artistique ou scientifique, qui est l'interprète le plus fidèle du valoir intellectuel.

En gros, les hommes vivent et pensent, suivant les mêmes chemins et perspectives ; ce qui les distingue, c'est la matière de leurs maux et la manière de leur mots – leurs angoisses et leurs styles – leur face poétique et, donc, philosophique. Voir en philosophie un art de vivre ou de penser est également sot. Aucun philosophe ne vécut admirablement, aucun philosophe professionnel ne produisit de belles ou nobles pensées, comparables avec celles des poètes.

L'artiste peut se permettre des mensonges iconoclastes à peindre ; le peuple aurait besoin de mensonges idolâtriques, transmis par des fripons ; quand on voit les résultats minables des prêches antichrétiens, contre la dévotion ou contre la morale, de Voltaire ou de [Nietzsche](#), on a envie de remobiliser l'Inquisition et de rehausser les bûchers, puisque tout feu est désormais éteint, et y règne un terre-à-terre asphyxiant.

Le propre de la lumière astrale est de n'éclairer que notre solitude bien réelle. Tout, aujourd'hui, même les livres, est conçu et vécu à la lumière des lampes, ou, pire, des écrans. *Le sentiment, c'est le feu, et l'idée, c'est l'huile* – V.Bélinisky - *ЧУВСТВО — ОГОНЬ, МЫСЛЬ — МАСЛО* - mais si c'est pour éclairer les choses, au lieu de projeter des ombres de ta solitude, autant sortir l'éteignoir.

Artiste est celui qui sent, que, de matière, d'enclume et de marteau, celui qui souffre le plus, et le mieux, c'est le marteau.

L'artiste est celui qui sait recréer des mondes ; c'est pourquoi le désespoir, ce qui nous détourne du monde courant, est un allié de l'artiste. D'ailleurs, si l'espérance nous promet un monde nouveau, elle aussi sert la même

cause.

En songeant aux conditions les meilleures pour une écriture, au ton et à la pénétration, dont je rêve, je jalouse les destins antithétiques de ceux qu'enviaient L.Tolstoï ou Cioran - ceux des bagnards ou des persécutés - et pour un objectif inverse au leur - plus d'authenticité et d'humilité. Je jalouse J.Joubert ou H.-F.Amiel, leurs salons parisiens et leurs chaires helvètes, où la bile et la peine attestent une totale et orgueilleuse invention.

L'expérience de la vie réelle, qu'elle soit parsemée de souffrances ou de dîners en ville, n'apporte rien à un écrit artistique ; n'y comptent que le don de plume et l'intelligence. D'ailleurs, les plus troublantes voluptés comme les plus féroces douleurs furent peintes par des rats de bibliothèques (le voluptueux et le tragique, qu'oppose, à tort, C.Pavese, sont des matériaux d'égale substance). Une raison de plus de ne pas quitter ma tanière ou mes ruines et d'éviter les ateliers ou les forums.

Il est trop facile de bavarder sur nos décrépitudes banales ; mais il faut avoir percé cette vision, profonde et tragique, - que les déchéances irrémédiables et les plus dignes d'être dépeintes par nos plumes sont celles de la noblesse, de la création, de l'amour, - pour comprendre la grandeur de Tchékhov.

L'art est propre d'une humanité encore dans l'enfance, laquelle, devenue adulte, ne goûtera plus que la vérité – E.Renan. Quelle sinistre prophétie ! La nostalgie d'Eden où *la foi et l'innocence ne poussent que sur l'arbre de l'enfance* - Dante - *fede e innocenza son reperte solo ne' parvoletti*. Mais *la poésie ne survit que dans l'adolescence fermentée* - Ortega y Gasset - *la poesía es adolescencia fermentada y así conservada*. Parler de l'enfance, les yeux mouillés, est encore un bon moyen de devenir créateur.

Au lieu de narrer la prose du monde, chanter sa poésie. Se désintéresser de la marche, viser la danse ; avoir besoin de scène et non pas de chemins. Ceux-ci finissent toujours par devenir sentiers battus, même si ta marche est la création même de ton propre chemin. *La route se construit en marchant* – A.Machado - *Se hace camino al andar*. Don Quichotte, ne disait-il pas, que *le chemin est plus précieux que l'auberge* - *el camino es más importante que la posada* ? Appliqué à la création, l'adage reste souvent le même : œuvre, c'est le chemin.

Trois niveaux de nihilisme : l'ontologique - nier l'être des choses réelles, croire, que tout créateur doit partir de ses propres modèles de la réalité, exclure tout lien entre le réel et le représenté ; Nietzsche condamne le premier et le troisième, mais il est, lui-même, nihiliste, dans le deuxième sens.

L'esprit philosophique est celui qui se forme, à partir de rien, à chaque contact avec l'illisible. Cela produit de la niaiserie ou de l'élégance, de la peinture ou de la poésie, menant vers plus d'étonnement et de grandeur. Tout ce qui est déjà formé relève du lisible et vaut autant qu'un récit de voyage, tandis que la philosophie, c'est le voyage lui-même.

La différence principale entre le monde réel et le monde de la représentation n'est pas l'absence de modèles indubitables, dans la réalité, mais la présence, dans la représentation, d'objets, qui ne *sont* pas, l'altérité. Plus cette partie est insigne, plus on est poète, créateur de mensonges délibérés et féconds, d'autres ne mentant que par plats calculs ou par inadvertance.

Le parcours du créateur : se détourner du devenir banal, se tourner vers l'être profond, s'en inspirer pour créer un haut devenir, y reconnaître le retour de l'être éternel. *Le même a produit un être, apparenté à lui-même, et c'est en redevenant cet être que nous fûmes que nous saisirons*

le même - Plotin – c'est le racolage d'un devenir sans charme qui nous menace plus que l'oubli d'un être charmeur.

Toutes les bonnes têtes finissent par admettre, que le cheminement : l'être, le paraître, l'apparence - est un progrès (*l'être est une fiction vide* - Héraclite ; *le monde des apparences est le seul, le monde «vrai» est une affabulation* - Nietzsche - *die «scheinbare» Welt ist die einzige : die «wahre» Welt ist nur hinzugelogen*). Mais, dans la plupart des cas, il est trop tard : une authenticité de robot ou de macchabée les empêche de se reconnaître dans l'invention.

La représentation est une création de modèles *artificiels*, tandis que l'apparence est une empreinte *réelle*, sur ta rétine ou au bout de ta langue. L'apparence est sur les parois de la Caverne, la représentation - dans le cerveau de son habitant. La représentation vise l'être, mais ne communique avec lui qu'à travers ses apparences. Le bon titre du livre de Schopenhauer serait - *Le monde comme apparence et action*, puisque, en plus, celui-ci vise non pas la volonté, qui est une vraie création filtrante, mais le geste transformateur.

Le modèle correspond à un étant ontique, que l'être ontologique valide ; mais les critères de validation suivent soit la nécessité, soit la rigueur, soit l'élégance, soit l'expressivité. De l'algèbre à la poésie. Et toute création passe, inévitablement, par les deux.

Ce paradoxe : la libre création, par sa forme, relève du devenir, tandis que la description servile s'inscrit dans l'être ; mais le contenu de la création est un hymne à l'être, tandis que celui de la description reproduit le bruit du devenir. Cette porosité entre l'être et le devenir ressemble étrangement à celle entre les nombres ordinaux et cardinaux (ou entre l'infini ordinal, valeur-limite spatiale, et l'infini cardinal, processus temporel) et pousse à admettre une haute mystique ontologique du

nombre.

La vie de la pensée est circonscrite par le modèle spatial, l'être, et le modèle temporel, le devenir : *L'être éternel sans naissance et le devenir qui n'est jamais* - Platon – le premier, d'après toi, existe, et le second – non, ce qui rend celui-ci attractif, en tant qu'outil du bon créateur, l'être étant sa matière première.

La déconstruction : face aux manifestations d'un être vivant inconnu, d'un presque extra-terrestre, en reconstruire le squelette, l'anatomie, le cerveau et peut-être même l'âme.

La connaissance suppose : d'abord le concept, pour lequel l'objet est pensé, et ensuite le regard, par lequel il est donné - Kant - *Zum Erlebisse : erstlich der Begriff, dadurch ein Gegenstand gedacht wird, und zweitens die Anschauung, dadurch er gegeben wird*. Ce regard est une espèce de mémoire du réel, qui justifie le concept et valide l'idée. Penser introduit le mot et l'image, qui peuvent soit précéder soit suivre le regard. Penser, c'est peindre le connaître. Connaître, c'est éduquer le penser.

On crée dans trois domaines : dans les solutions - pour produire du visible, dans les problèmes - pour élargir l'espace du lisible, et dans les mystères - pour ne pas laisser les problèmes et les solutions dégringoler au stade ou au grade de risibles.

Le premier mérite de l'au-delà est qu'il n'existe pas, ce qui permet au bon créateur de le réinventer, à la place du Demiurge, faiblard ou cachottier. Il y a des malins, des anges, pour qui l'en-deçà et l'au-delà ne forme qu'une grande unité. Ange est le nom qu'on donne à celle des bêtes, qui vit davantage de ses barreaux que de ses terreaux ; elle prouve sa liberté par le respect des contraintes mystérieuses et non pas par la connaissance

des buts problématiques ; elle reconnaît ne pas se connaître ; elle *devient* le soi connu, tout en voulant *être* le soi inconnu, être messenger de ce qui n'existe pas.

Le sérieux, c'est l'impossibilité de falsifier un fait ou un dogme ; il a sa place en sciences, en religion, en amour, en musique ; mais nos facettes, créatrices ou libres, brillent par le contraire du sérieux qui est l'ironie - l'invention de nouveaux langages, par de nouveaux soupirs, grimaces ou rires, qui redressent les valeurs installées dans l'habitude ou la platitude.

Ceux qui cherchent la vérité sont, généralement, encore plus raseurs que ceux qui se gargarisent de l'avoir trouvée. Les deux en sont, probablement, des amis, mais je leur préfère des amants ! Ceux qui sont à l'origine d'un langage, langage de requêtes, de regards, de soupirs, de perplexités, d'où surgit la vérité auréolée de substitutions des belles et mystérieuses inconnues. La possession, fût-elle furtive, hypothétique et inavouable, donne du piquant à la recherche.

L'amour, la femme, l'image gagnent à n'être vus qu'en tant que fantômes intouchables. Et Dieu mort, c'est à dire, Dieu, qui perdit tout besoin d'une référence au réel, Dieu devenu fantôme, rejoint les meilleures sources du beau chez les vrais créateurs.

Je t'aime, donc, je ne te sais pas. Donc je te bâtis – Valéry. Et plus cette architecture s'inspirera des ruines, et son confort - d'une auberge espagnole, plus délicieuse y sera l'illusion d'un château en Espagne.

En esthétique, la lumière vient du monde, et les ombres – de ma créativité ; en éthique, les rôles s'inversent : toute la paisible lumière du bien reste en moi, et toute tentative de la projeter vers l'extérieur aboutit aux ombres inquiétantes. Le bonheur, c'est d'en trouver une cohabitation vivable : *Toute la félicité dans la vie est dans l'alternance de la lumière et*

des ombres - Tchaïkovsky - *Прелесть жизни - чередование света и тени.*

Le sens de la vie : garder, à l'esprit et dans l'âme, la conscience de cette flamme divine, au fond de ton soi inconnu, flamme inextinguible qui s'appelle le Bien, et créer, par ton soi connu, deux traductions de ce message originaire cryptique : l'esprit formant des discours vrais, l'âme forgeant ou se délectant des belles images ; ces traductions sont la connaissance et le rêve.

Il vaut mieux créer du chaos avec des idées claires plutôt qu'un ordre plat avec des idées vagues.

Le non-poète s'intéresse à deux choses : aux miroirs et aux objets. Aux objets les plus pesants et aux miroirs à reflets fidèles. Tandis que le poète guette surtout les objets invisibles et se crée des outils à réflexion musicale de fantômes. Pour nous inonder d'une musique, qui n'est nullement reflet du bruit du monde.

Qu'on suive la sage prudence ou la folle précipitation, qu'on confesse le désespoir profond ou la haute espérance, qu'on s'appuie sur l'épaisseur de son savoir ou l'intensité de son vouloir – aucune incidence sur l'intelligence du créateur ou sur la pertinence du créé, si un talent anime la création. Douter, espérer, savoir – les verbes les plus ambivalents.

L'inappartenance de l'artifice à l'ordre du naturel - l'un des plus beaux mystères de la création divine ! L'homme est condamné à la création d'apparences et de rêves, qui apportent autant à la perception du réel que les lois et la logique.

La demeure des certitudes est la représentation (scientifique ou pragmatique) ; la croyance s'ancre dans la réalité (physique ou métaphysique). *Ne croire en rien* est donc une pose dogmatique, à

l'opposé du nihilisme, bien que Nietzsche même en fasse le mode de penser de l'homme créateur. Pourtant, philosopher, c'est réduire toute espérance et tout savoir - au croire.

Le médiocre voit partout, et surtout sous son nez, des *tournants* - linguistiques, philosophiques, économiques, politiques. Le bel esprit se contente d'imaginer des points de départ, des points zéro des balances ou de la création, des points invariants.

Qui, aujourd'hui, mérite davantage l'attention de nos plumes, les hommes ou les livres ? Je penche de plus en plus pour le second terme. La vie des hommes devint si préprogrammée et impersonnelle, si dépourvue de ce qui est humainement céleste ou divinement livresque. Le livre, lui, qu'il soit aboutissement d'une vie ou commencement d'une création, est l'expression la plus fidèle de nos talents ou de nos impuissances, de nos angoisses ou de nos bonheurs. Je sais que même le livre, de nos jours, devient aussi ennuyeux que la vie, c'est à dire dédié exclusivement au réel. Et ce n'est pas demain que nous lirons les *Sentences* d'un nouveau Pierre Lombard.

La vision populaire consiste à réduire l'abstrait au concret ; il existent donc l'histoire, la mathématique, la peinture populaires, mais il n'existe pas de philosophie populaire, puisque la consolation par la création et le langage par-dessus la représentation sont des abstractions irréductibles. Mais il existe la populace philosophique : raisonneuse, argotique, mécanique.

L'homme est union de l'organique (ce qui vit des commencements mystérieux) et du mécanique (ce qui propage des impulsions initiales), et l'ennui de la modernité est qu'on mécanise l'organique (en traduisant tout mystère poétique en prosaïques problèmes) et organise le mécanique (en substituant à la verticalité créative une horizontalité collective).

Le nombre de choses, d'idées, d'images accessibles devint si énorme, que par simple hygiène mentale il faut s'imposer des contraintes sous la forme d'oublis, de mépris, d'yeux fermés. C'est à cette condition qu'on peut encore rester créateur.

Nos vraies passions ont leur source et leur fond dans l'*être*, et non pas dans le *devenir* et encore moins dans l'*avoir*, comme l'annonce le docte Kant, jamais ravagé par une passion quelconque, et qui ne reconnaît que trois passions humaines : *possession, domination, vanité* - *Habsucht, Herrschsucht, Ehrsucht*. La seule véritable passion, c'est la musique : créée par le talent, vécue par l'âme, interprétée par l'esprit, musique présente en toute section de l'univers.

Tous nos sentiments et toutes nos pensées sont communs à l'humanité entière ; ils sont des produits de notre adaptation langagière, conceptuelle, pragmatique. On ne peut se distinguer que par ses métaphores, mais même celles-ci sont souvent grégaires ; enfin, le seul à avoir encore de la personnalité est le créateur ; les autres n'ont qu'à se lamenter : *Par souci de conservation, les hommes s'adaptent aux autres, et ainsi se perdent* – M.Prichvine - *Приспосаблиясь, люди хотят сохранить себя и в то же время теряют себя.*

L'innovation est sur toutes les lèvres ; l'invariance des choses immuables n'intéresse personne. Tous les découvreurs des nouvelles dimensions de l'existence aboutissent dans la platitude. N'oubliez pas que l'oracle de Delphes, ce premier poète, ne faisait que traduire en vers la prose de la Pythie.

On peut diviser les hommes en deux catégories opposées, en fonction de la lecture qu'ils font de cet adage : *l'homme est un sujet à créer*. Les uns y verront l'homme qui reste à construire, et les autres – l'homme *donné*

qui crée. L'être malléable ou le devenir créateur, les inconnues dans l'homme, s'insérant dans un réseau anonyme, ou les inconnues de l'homme, ouvrant son arbre à l'unification avec l'univers.

Ce que je bâtis devrait pouvoir se muer, à tout moment, en abri, en ruines, en fonts baptismaux, en mausolée. De l'architecture polyvalente en mode synchrone, abri des exilés, des momies, des relaps.

Valéry part d'un concept improvisé, effleurant à peine les choses, pour aboutir à un mot poétique. **Heidegger** part d'un mot improvisé, ignorant les choses, pour aboutir à un concept prosaïque. Privez le langage de suffixes, vous coupez toute source d'inspiration de **Heidegger**. Oubliez toute la culture, la cible de **Valéry** garde toute son excitabilité.

L'origine *linguistique* de la honte : ce qu'il y a de meilleur en nous n'a pas de langage et reste un appel inarticulé, une forme en puissance, une pure disposition sans ressources ni outils. L'invention d'alphabets, l'adamisme et l'ésopisme, la genèse de nos mondes ratés.

Avec les mots, hélas, on construit ; mais le discours de rêve aspire à ce qu'on en dise ce qu'on dit d'un arbre - il ne se construit pas, il croît. La tour d'ivoire ou la Tour de Babel : créer ou seulement toucher le ciel. Mes ouvriers mélangent leurs idiomes, mais ils ne font que hanter mon chantier, sans en dicter ni hauteur ni cadences. *Tout être spirituel se bâtit une demeure, et au-delà - un monde, et au-delà encore - un ciel -* R.W.Emerson - *Every spirit builds itself a house ; and beyond its house a world ; and beyond its world, a heaven.*

Le caquetage assourdissant de l'auteur moderne, frappé de logorrhée aiguë, pour se persuader, qu'il est en train de pondre des œufs. *Il pond des poncifs comme des œufs, mais il oublie de les inséminer -* E.Canetti - *Er legt Sätze wie Eier, aber er vergißt, sie zu bebrüten.*

Où peuvent se trouver - si elles existent ! - ces fichues idées **platoniciennes** ? Dans la réalité ? Dans le modèle ? - Non, presque exclusivement (sauf quelques constantes eidétiques - en physique, en chimie, en biologie) - dans le langage ! C'est à dire dans un outil de critique et non pas de topique. Ni représentation, ni interprétation, mais requête. *Le passage de la vie dans le langage constitue les Idées* - G.Deleuze. Les universaux, en revanche, ne sont ni dans la réalité (*universalia ante res* - le réalisme **platonicien**), ni dans le langage (le nominalisme médiéval), mais bien dans le modèle (*universalia in rebus* - les impressions de l'âme **aristotéliennes**). Quand on comprend, que non seulement les relations, mais aussi les propriétés et les attributs peuvent être représentés en tant que classes, toute discussion sur le lieu de leur existence devient superflue.

On ne peut opposer au langage que la pensée ou l'émotion. Il tient en respect la première et même en triomphe, souvent, haut-la-main, mais il se décourage devant l'ineffabilité désarmante de la seconde. Mais sans ces retentissantes défaites il n'eût jamais appris à produire de la pensée *et* de l'émotion.

Le mot est dans le faire ; il n'est presque pour rien dans le connaître (sauf pour le menu fretin de professeurs de philosophie) ; il est un arbre (de quête ou de communication) et non pas le sol. Mais le connaître grec correspond à notre faire ; c'est ainsi qu'il faut comprendre **Platon** : *Celui qui connaît les noms, connaît les choses*. Celui qui crée dans le mot, poète ou philosophe, sait que, une fois la plume en main, il ne sait plus rien et, à la fin, n'en saura pas davantage.

Le parcours d'un créateur - son commencement, ses contraintes, ses moyens, ses buts - tout y est hors langage ; le langage, ce ne sont que des chemins d'accès aux étapes de ce parcours. *Le texte n'est qu'un petit*

rouage dans une machine extra-textuelle – G.Deleuze.

Chez celui qui ne maîtrise pas le mot créateur, c'est à dire le mot poétique, la grande matière se profane par le mot inexpressif. Mais celui qui est, à la fois, philosophe et poète, sent l'espace de liberté entre l'expression et la pensée et, tout en visant la pensée, il laisse le mot inventeur tracer le chemin ou dessiner les fins ou esquisser les commencements. Seul le poète peut se permettre de *commencer par faire la chasse aux mots plutôt qu'à la matière* - F.Bacon - *to begin to hunt more after words than matter*.

Le mysticisme est le contraire du culte de la technique : croire que partir de la musique des mots est plus passionnant que ne tenir qu'au bruit des concepts et des choses ; la création impondérable, face à la lourde inertie.

Où, exactement, naît la musique, parmi le réel, l'intellectuel, le sentimental, le verbal ? Son créateur et l'interprète, l'âme, peut animer tous ces domaines ; toute matière peut y être vue comme une empreinte ou lue comme une partition. *Chaque langage dit une partition de la musique humaine* - M.Serres.

Les deux fonctions du langage, l'instrumentale et la créatrice, ressemblent aux deux genres de maîtrise, qui servent pour bâtir une maison : d'un côté, on apprend à assembler les murs, les portes, les fenêtres, les toits, et de l'autre, le besoin, le goût ou le talent d'architecte poussent à ériger des huttes, des tours d'ivoire ou des phalanstères.

L'air est l'élément de la poésie ; le son a besoin d'air, pour être entendu ; les premiers gestes de la Création, étaient-ils accompagnés d'une musique et d'une poésie ? Puisque le son précède la parole, et *une langue est un commentaire humain sur la création* - J.Green - son premier rôle serait donc la traduction d'un original indéchiffrable. Modeste et

somptueux !

La vraie création peut naître de trois efforts disjoints : imaginer de nouvelles représentations, soufflées par le réel ou par l'imaginaire, composer de nouvelles requêtes du monde dans un langage nouveau, formuler de nouvelles interprétations des réponses, que le monde livre à mes requêtes – scientifiques, poètes, philosophes.

Valéry a une vision d'une profondeur vertigineuse : *Les mots ne sont pas dignes de figurer dans mes vrais problèmes et dans mes solutions* ! Que le modèle et la réalité s'en chargent et laissent aux mots transitoires le souci du haut mystère inventé ! *Ce n'est ni mot ni regard que je pleure, - je pleure le mystère perdu* – Tsvétaeva - *Жаль не слова и не взора - тайны утраченной жаль.*

Les mots sont comme des verres, qui obscurcissent tout ce qu'ils n'aident pas à mieux voir – J.Joubert. Les vrais mots permettent surtout de voir ce qui se passe en deçà et non pas au-delà des verres. Ils réfléchissent et font réfléchir. Le mieux voir est souvent ennemi du mieux sentir. Les plus beaux mots sont au service du regard et non pas des yeux.

Tout ce qui, même partiellement, se raccroche au réel est voué à être englouti, sans retour, par le temps ; l'éternel retour dans l'espace de la création n'est promis qu'au rêve, dont la hauteur le sépare et protège du réel.

La puissance nous interpelle et nous attire. Au début, on s'éprend de la puissance de la lumière, mais l'on finit par comprendre, que la découverte ou la création de toute lumière sont à la portée d'une machine bien programmée. Et, si, en plus de l'intelligence, on a le talent, l'on se met au service de la puissance des ombres.

La liberté *s'annonce* dans l'audace des passions, *se devine* dans la créativité des commencements spirituels, mais elle *se prouve* uniquement dans les sacrifices et fidélités des actions. Il ne faut compter ni sur l'extase ni sur la contemplation, pour saisir la liberté, comme le fait Plotin : *La liberté réside dans l'intelligence, qui se désintéresse de l'action.*

Les expériences extatiques de l'esprit doivent servir à peindre les états de l'âme – le devenir artistique au service de l'être organique.

Tout écrit est fait d'un fond (les faits) et d'une forme (les métaphores). Vu la disparition des métaphores (suite à l'extinction des âmes) et la bonne santé des faits (avec la tyrannie de la raison), on acquiescerait, ironiquement, à la bêtise de Ronsard : « *La matière demeure et la forme se perd* ».

Pour un écrivain, la contrainte la plus utile est le filtrage de l'inessentiel, parmi les objets, les faits, les angles de vue, les tonalités. C'est comme passer par un « *creuset : le feu consume tout ce qui n'est pas le pur or* » - Fénelon. Et la noble manière, le talent, ne brille de tout son éclat que sur la noble matière.

Pour que je penche, définitivement, du côté de la bête, au détriment de l'ange, il faudrait que, dans la création, celui-là adoptât ces vertus de celui-ci : l'essence pure (ne toucher qu'aux nobles matières) et l'existence solitaire (jamais en meute).

Le pré-filtrage des notions de la philosophie académique se fait facilement par le simple rappel de leurs antonymes : *l'Un/multiple* – une banalité à bannir ; *être/devenir* – si l'on veut compléter la représentation atemporelle, apersonnelle, en introduisant le temps ou la création, le couple serait intéressant, mais chez les non-poètes ne reste que l'être, source des logorrhées insipides ; *absolu/relatif* – aucun philosophe ne

définit bien le premier terme, couvert d'infinies logorrhées, à bannir ; *savoir/ignorance* – une banale pré-condition d'un discours sensé, mais n'apportant rien à la forme, c'est à dire à la bonne philosophie, à négliger ; *Dieu/la vie* – l'intérêt pour l'Horloger ou l'Architecte est légitime ; *infini/fini* – aucun philosophe (sauf peut-être W.Leibniz) ne comprend ce que peut être l'infini, ce sujet devrait être réservé aux mathématiciens et interdit aux philosophes (non-mathématiciens) ; *vrai/non-démontrable* – aucun philosophe n'y voit la place du langage, ils réduisent tout aux psychologismes gnoséologiques, le sujet devrait être réservé aux cognitivistes et interdit aux philosophes ; *liberté/nécessité* – de la mécanique à l'éthique, le nombre de juges est trop important, on devrait ne garder que le dernier critère, impliquant des sacrifices, sujet rare chez les *titulaires*.

Les écrivains : ils ont trop de sources communes et trop peu de commencements uniques ; ils creusent dans l'embryologie, sans s'élever à la conception ; ils gèrent la grossesse anonyme et ignorent la caresse intime.

Dans le vrai, le langage est l'outil et la représentation – la matière ; dans le beau, c'est l'inverse. Et puisque dans les jugements de valeur doit dominer la matière, le beau surclasse le vrai. L'outil est la maîtrise des buts collectifs, et la matière est la noblesse des contraintes personnelles.

Les écolâtres appellent la propagation de leurs logorrhées – amplification, ce qui me fait pencher du côté des réductions drastiques, auxquelles conduisent les nobles contraintes.

Comparée à l'idée ou à la valeur, la métaphore a une durée de vie décuplée, avant de sombrer, comme tout le reste, dans la banalité ; c'est pourquoi les commencements doivent partir des métaphores vivantes et non pas des abstractions ; l'héritage culturel de mes ancêtres m'oblige à

pratiquer un nihilisme filtrant, éliminatoire, pour écarter tout ce qui fut déjà tenté et devint commun. Avoir bien préparé ma défaite future aura fait partie de mon succès présent.

Le nihilisme des commencements est le plus noble ; il s'oppose à l'imitation, à l'inertie, à l'épigonat ; mais si je réussis à faire commencement de tout pas, de toute action, de toute métaphore, je réalise l'éternel retour du même : *La doctrine de l'éternel retour est du nihilisme accompli* – Nietzsche - *Die Lehre von der ewigen Wiederkunft als Vollendung des Nihilismus*.

Le langage peut être vu sous trois angles : l'instrumental (attachement à la représentation), le grammatical (structures internes), le métaphorique (partant de la représentation sous-jacente) – le libre arbitre, les contraintes, la liberté.

L'homme se manifeste sur trois plans : l'être, la paraître, le connaître. Tant qu'il garde une sobriété mécanique, ils remplit ces plans, respectivement, d'actions, de reconnaissances, de mémoire. En mode organique, en pulsions donc, ces plans vivent du Beau profond initiatique, du haut Beau intermédiaire, du vaste Vrai final.

Le créateur, jadis, s'enivrait de dissipations hors temps, de ces sources d'enthousiasme ; aujourd'hui, la sobriété de sa concentration dans le présent n'inspire que de l'ennui. Mais grisé de déceptions finales, il est incapable de vivre de commencements.

Les philosophes du paysage ou du climat : les premiers narrent les volumes et les surfaces et font des forêts – les parcs, des impasses personnelles – les routes communes, des horizons – les clôtures ; les seconds éprouvent la caresse des épidermes, l'embrasement des cœurs, la palpitation des âmes - ils trouvent au firmament la place de leur étoile.

Au lieu d'offrir des étincelles, *res cogitans*, ils déversent de la matière, *res extensa*.

Et la vie et l'art se décomposent sur trois axes : l'intelligence, le talent, la noblesse, en visant, respectivement, les finalités, les parcours, les commencements. Et Valéry, tenant surtout au talent, reproche au siècle ses raccourcis : *La vie moderne nous offre tous les moyens courts d'arriver au but sans avoir à faire le chemin* - au lieu de s'horrorifier de la disparition de commencements dans l'imaginaire moderne. La noblesse réside dans l'âme, l'organe délaissé par ce siècle.

La démocratie est dans un *devenir* créatif, débouchant bon gré mal gré sur un *être* mécanique mais stable. La tyrannie pense incarner un *être* éternel et organique, dans un *devenir* chaotique ou féroce. Un homme d'exception trouverait mieux sa place dans le second cas, mais Nietzsche pense le contraire : *Le génie éprouve le ressentiment pour tout ce qui est déjà, mais qui ne devient plus* - *Das Genie kennt ein Rache-Gefühl gegen alles, was schon ist, was nicht mehr wird*.

Aucune imitation humaine de l'œuvre de Dieu n'est possible, puisque celle-ci ne concevait que des miracles et des mystères, tandis que toute œuvre humaine, même mystique, ne produit que des problèmes et des solutions. Mais il y a un parallèle incompréhensible entre l'extase (prévue par Dieu) devant la beauté érotique du corps et l'extase (réservée aux esprits nobles) devant la beauté romantique de l'âme. Seul un rêveur peut s'inspirer des merveilles de la c(C)réation.

Le culte du saint amour ou de la sainte écriture consiste à en vivre le saint commencement. La téléologie ou le changement en sont ennemis. *L'amour redoute le changement plus que la destruction* - Nietzsche - *Vor dem Wechsel graut der Liebe mehr als vor der Vernichtung*.

Une belle œuvre naît de la hauteur des contraintes, de la profondeur du talent, de l'amplitude de la matière ; cette dernière est composée d'axes entiers : *Le plus bel assemblage se fait à partir des opposés* – Héraclite.

Avoir mon propre regard : maîtriser le fond ou l'essence de la chose, avant d'en juger ou d'en créer des formes ou des surfaces.

Mon regard crée des ombres, il doit être haut et froid, il recrée les choses, dont ma lumière caresse la surface et ma chaleur pénètre la profondeur.

Le rêve : un élan créateur du Beau ou l'élan amoureux du Bien. Et puisque toute création réelle et tout amour réel ne relèveraient plus du rêve immatériel, tout rêve de l'âme finit en nostalgie, en rêve de la raison, en recherche d'une consolation.

Devant un chef-d'œuvre humain, l'admiration a deux composants – la vénération de l'outil divin et le plaisir, procuré par le talent humain ; le premier est dans la profondeur miraculeuse de nos fonctions vitales et spirituelles, le second – dans la hauteur de nos regards musicaux ou stylistiques. Vu sous l'angle du premier, *l'homme véritablement extraordinaire est le véritable homme ordinaire* – Kierkegaard.

De l'objectivité de l'être et de l'action, surgit la subjectivité de l'essence et de l'existence, et c'est notre regard créateur qui, à partir de la première, génère des représentations, et, à partir de la seconde, forme des interprétations ; l'intelligence et la noblesse y sont des vecteurs, et le talent – le maître. Quatre étages de la création.

La dégringolade de la fonction d'artiste : de la noble *création* hors espace-temps vers la *transmission* de l'ancien élitiste vers le contemporain moutonnier et, enfin, vers la *communication* entre les robots, vautrés

dans le présent.

Dans la création artistique interviennent la musique et le travail, la composition et l'exécution, la liberté et le destin. Et si *le véritable destin d'un grand artiste est un destin de travail* - G.Bachelard, c'est à dire la main et l'esprit, sa liberté, c'est à dire sa musique, est ailleurs, dans l'âme.

Éliminer le banal, approfondir l'énigmatique – filtrer les faits, amplifier le rêve – l'audace de ne pas accepter l'acceptable, l'audace d'accepter l'inacceptable.

Écrire en profondeur, c'est donner du poids aux idées ; écrire en hauteur, c'est munir d'ailes les mots. Avec le mot domine la forme, avec l'idée compte le fond ; pourtant, *idée* voulait dire *forme*.

Les hommes commencèrent par concevoir des finalités, ensuite ils apprirent à spécifier des outils, des matières, des fonctions, des acteurs, bref des algorithmes permettant d'avancer vers ces finalités. Mieux rôdés sont ces algorithmes, moins on a besoin de se souvenir des finalités. *La vie se construit, comme les nouvelles technologies, elle-même algorithmique et sans finalité* - M.Serres. Les artistes sont adversaires des algorithmes ; ils se consacrent aux commencements.

Ni confession ni testament, prosaïquement réalistes, mais commencement, poétiquement inventé, - telle devrait être l'essence d'un vrai art. *Tout graphème est d'essence testamentaire* - J.Derrida – quand on ne se soucie que de ses héritiers, on peut être sûr de sa déshérence.

Être ou *devenir* ce que je suis : dans le premier cas, je ne fais qu'écouter mes sens et en vivre la merveille ou la béatitude ; dans le second, j'écoute la voix de mon soi inconnu, m'invitant à créer de l'invisible, de

l'ineffable, de l'impossible. Donc, le contraire du *sois ce que tu es*, ce n'est ni dissimulation ni imposture, mais la création, c'est à dire le *deviens ce que tu es*.

Je constate, que toutes mes actions ou pensées dégringolent dans la catégorie des platitudes, dès que je leur trouve une justification, d'où mon dévouement exclusif aux commencements indéfendables, irrationnels, injustifiables. Le poète, et donc le philosophe, ne crée que dans l'injustifiable, ne console que l'inconsolable, ne boit qu'aux sources introuvables.

Le poète se penche sur l'intelligible, pour en *créer* du sensible ; le philosophe aurait dû s'occuper du sensible, pour *produire* de l'intelligible. Mais le philosophe académique se complaît dans l'insensible, pour en *fabriquer* de l'illisible.

Mon cœur, un jour, cessera de battre. Si cette certitude imprègne ma vie, deux sentiments peuvent en surgir : l'absurdité cynique (de l'existence) ou l'espérance lyrique (de l'essence), se moquer de la Création ou faire confiance au Créateur.

La mathématique épuise le champ du possible, mais la réalité, qu'elle soit matérielle ou spirituelle, recèle tant de miracles, jugés impossibles par notre raison, qu'on est obligé de reconnaître que le possible humain est misérable à côté du réel divin. C'est une des raisons à dédier la création artistique – à l'impossible, c'est à dire au rêve.

Le nihilisme, qui proclame l'absurdité des fins, est puéril ; le nihilisme, qui réclame l'égalité des parcours, est niais ; le seul nihilisme, digne et créateur, est celui qui acclame les commencements hors sentiers battus.

Où A.Musset a-t-il vu des *anges du crépuscule* ? À la tombée de la nuit,

n'apparaissent que les bêtes ; les anges annoncent les aubes. Les commencements diurnes chantent les hauteurs nocturnes.

Tout dans la nature divine, c'est à dire dans la matière et dans l'esprit, est très compliqué et littéralement inépuisable en mystères. La culture humaine est la tentative d'imiter le Créateur, elle ne peut donc être que compliquée ; l'homme blasé se tourne vers le simple, qu'il proclame sa nature, et qui s'avère toujours être tout simplement bête.

La vérité, même laide ou dégradante, paye, aujourd'hui, davantage que de beaux mensonges, dont, jadis, se nourrissait la création artistique.

Le poète a beau oublier le réel et pratiquer ainsi *l'innocence de la création*, la lourde réalité des mots et des actes le rattrape, lui fait ressentir le gouffre avec ses images impondérables et le plonge dans une angoisse, qui rend son verbe encore plus libre et vibrant.

Face au mystère du monde, le scientifique lui trouve du sens profond et le poète – de la haute beauté. Quand on n'est ni l'un ni l'autre, on n'y perçoit que de la platitude, de la fadeur, sans sel ni sens.

Ceux qui voulaient éclairer les hommes commençaient par assombrir le tableau de leur siècle. Je fais le contraire : je vois mon époque, tout le temps en plein jour, grâce aux néons collectifs ; pas de place aux ténèbres extérieures sur mes palettes intimes ; je m'exerce aux jeux des ombres, que jette mon étoile.

Écrire, c'est – qu'on le veuille ou pas – laisser des traces, ce qui dérange mon refus de copies ou d'imitation. Heureusement, les plus significatives de mes traces sont des traces de ce qui n'existe pas.

L'être – le mystère de la création divine ; le devenir – le mystère de la

création humaine. Imprimer dans l'agir, intellectuel ou artistique, la musique du Beau et le rêve du Bien, c'est d'en tapir le fond, la forme étant l'assertion d'un Vrai irréfutable.

Il serait bête de réduire notre valeur à la qualité de nos rêves et de nos idées, puisque, presque toujours, ils sont communs à toute l'humanité. C'est par l'acte de leur traduction artistique ou scientifique, donc par la création, que nous faisons entendre notre vraie voix. Le talent met la création au même niveau que les rêves et idées, le génie la porte même au-delà, et la noblesse l'élève au-dessus.

Ceux qui vivent de et dans la lumière humaine et ne produisent que de la lumière modérée finissent dans la grisaille commune. Attiré par la lumière divine, le poète peint ses ténèbres inimitables, exaltées et ascendantes. Je ne suis pas fier de ces lignes baudelairiennes, aux valeurs inversées.

Les livres les plus ennuyeux sont des livres sincères, écrits d'après les expériences personnelles et fidèles en tout point à la réalité et à la vérité.

Je lis, chez les philosophes-raseurs, une prétention à l'universalité, mais je n'y vois que de l'arbitraire, consensuel et banal ; je pars de l'arbitraire de mes états d'âme, mais j'y découvre, chaque fois, de l'universel insoupçonné. Dans l'univers entier, ceux-là ne perçoivent que de l'arbitraire commun ; de mon arbitraire spontané naît une universalité divine imprévisible, je en suis davantage imitateur que créateur.

Je sais que le contenu de mon écrit ne présente que des questions, tandis que sa forme y apporte aussi des réponses. Si mon soi m'est plus important que le monde, j'imposerais des contraintes draconiennes au contenu et je polirais davantage la forme.

Dieu créa le remords sans faute, pour nous donner le rêve des défaites ;

les hommes créèrent le repentir de la faute, pour que nous rebondissions vers une promesse de victoire.

Un bon livre de philosophie n'est fait que de réponses, auxquelles toute tête bien faite imaginera ses propres questions. L'éternel retour consiste en boucle qu'auront faite ces questions, la réponse restant la *même* !

La raison tient au bon et au vrai, mais l'âme a le droit de tout sacrifier au beau. Les valeurs particulières de l'être terrestre deviennent les axes entiers pour le devenir céleste, la création. Dans l'art qui veut être la vie même, les axes, détachés du temps, deviennent ellipses, boucles – l'éternel retour. L'art reste le Même.

Lesquelles de mes créations donnent une image plus fidèle de mon soi ? - celles des mains ? de l'esprit ? de l'âme ? Les spontanées, les profondes, les hautes ? On vit dans le réel, on rêve dans l'imaginaire ; donc, m'est avis que les premières de ces créations soient les plus authentiques, et M.Luther : *L'homme devrait se méfier de ce qu'il fait - Oportet hominem de suis operibus diffidere* - au jugement de l'esprit, a tort, bien qu'au tribunal de l'âme il ait raison.

Dieu n'est intéressant que par ce qu'Il imagina au Commencement ; s'Il est mort, l'homme-créateur devrait se vouer aux commencements humains ; la matière et l'esprit étant déjà suffisamment dessinés par Dieu, il nous restent le cœur et l'âme, le Bien et la Beauté. Si l'on n'est pas créateur, on peut se lamenter : *Les dieux, les démons, les génies étant morts, le monde se laissa submerger par des commencements* - L.Chestov - *Боги и демоны и гении умерли — мир заселился началами* - j'avoue n'apercevoir aucun déluge, c'est la sécheresse qui nous *inonde*.

Dans ce monde, le brouhaha commun rend inaudible toute musique ; aucune caverne n'échappe plus à l'éclairage permanent de la rue. Mais les

repus interchangeable, sûrs d'avoir leur *mot à dire* et leur *lumière à propager*, se lamentent : *Le silence et les ténèbres s'étendent* – G.Bataille.

Pour un non-artiste, le langage et l'esprit servent à reproduire le bruit (ou le silence) du monde, tandis que, pour un créateur, la poésie et la philosophie en extraient la musique ; la poésie est le même dépassement du langage que la philosophie - celui de l'esprit ; mais la nature de la musique, qui en naît, est la même, dans les deux cas, pour élever l'âme ou consoler le cœur.

Dans tout travail créateur figureront des *cibles* ; pour le scientifique, elles seront *télos*, des buts-finalités, et pour l'artiste – *skopos*, des visées-regards.

Sans interprétation, et donc sans idées, l'existence (les événements, les faits) n'a aucun sens ; mais toute idée se formule et s'interprète dans le cadre des représentations, qui, presque toujours, sont personnelles et non pas universelles. Même si [Platon](#), globalement, est plus raisonnable que [Sartre](#), ses Idées ne pré-existent pas, elles se créent, par invention de représentations ou adaptation d'interprétations.

Les rebelles de tous bords voient dans la cité une nuit menaçante, dans laquelle ils veulent introduire une pensée solaire ; moi, je ne vois dans ce monde qu'une lumière indifférente, mais indispensable, pour projeter mes ombres lunatiques.

Quand je lis ces innombrables et plates amphigouries sur *la lettre morte et l'esprit vivant*, je comprends, que mes écrits dressent la lettre vivante contre l'esprit mort. Quand l'esprit devient vivant, il devient cœur qui crie ou âme qui crée.

La seule *liberté d'artiste* que j'apprécie est celle qui m'interdit l'engagement dans la sphère du médiocre. Cette *liberté* résulterait donc des *contraintes* que je m'impose.

La littérature est le seul domaine, où l'idéal consiste en l'équilibre entre le fond et la forme ; le talent de l'âme crée une forme idéale, et les contraintes de l'esprit délimitent le fond idéal.

Comment

La grâce dans la vie ou dans l'art – la facilité de respiration ou d'inspiration ; et de bonnes barrières entre l'action et le rêve contribuent à nous rendre gracieux des deux côtés de la frontière : *On est plus à l'aise avec la création, qui se désengage de la vie, comme avec la vie, qui se détourne de l'art* – M.Bakhtine - *Легче творить, не отвечая за жизнь, и легче жить, не считаясь с искусством.*

Tant de litanies, pour qu'on accomplisse chaque acte de sa vie, comme s'il était le dernier. Tandis que l'artiste, jaloux de bon Dieu, le veut premier, sans qu'il soit le dernier. *Vis chaque jour, comme s'il était le premier et le dernier* - Angélus - *Lebe deinen Tag als ob es dein erster und dein letzter wäre.* Le sage, cherchant un écho, s'arrête à l'avant-dernier. Les autres accumulent les $n + 1$ – èmes.

En littérature, l'action s'oppose à la reproduction. *Je prends la plume pour l'avenir de ma pensée, non pour son passé. Je parle bien, si je bâtis en même temps que je parle* - Valéry. Les autres copient le présent des choses. La forme architecturale future du bâti résulte de la résolution de contraintes présentes, tandis que le passé du but n'en donne qu'un fond utilitaire. Dans la conception, charnelle ou poétique, on ne connaît point l'enfant à naître.

L'inspiration : s'arracher, ou être arraché, à l'inertie, tomber sur un point zéro sans cause, passer le flambeau à une fibre créatrice. Cette rencontre entre l'inspiration et la création s'appelle culte des commencements, dont vivent l'artiste, l'amoureux et le rêveur ; dès que la première impulsion est éteinte, intervient la routine, palissent l'art, l'amour et le rêve.

Au-dessus du sens - le culte de la source perdue du premier mot et la joie de la divination de la finalité du dernier. *Chez la femme, le sens est porté par le dernier mot, chez l'homme - par le premier* - L.Salomé. L'homme est musicien d'antan, la femme est Muse de l'instant : le rythme, c'est l'émoi, né à la source et prolongé par le courant créateur ; le commencement, c'est l'émoi sans durée ni coordonnées. Le fleuve cherchant à rester fidèle au sens de sa source - telle fut le sens du *rythme* antique.

Créer, aimer, se résigner - l'esprit, le cœur, l'âme - une triade, où chaque *personne* ne peut se passer des deux autres. La confection, guidée par l'affection, auréolée de la défection et visant la perfection.

La peinture d'un enfer coule de source, même chez ceux qui ne connurent ni flammes ni honte. C'est le paisible paradis qui se refuse aux pinceaux sans frisson. Celui-ci ne peut venir que de l'amour : Dante fut guidé par Béatrice, Goethe fut l'éternel amoureux, mais N.Gogol brûla la seconde partie des *Âmes Mortes*, faute de Muse. La présence de Dieu n'aide que les charlatans.

En français et en russe, la *pensée* (*мысль*) est au féminin, elle est en attente du *mot*, qui la pénètre. En allemand (*der Gedanke*) et en italien (*il pensiero*), elle se masculinise en vue d'inséminer le mot efféminé (*la parola*) ou neutre (*das Wort*). En tout cas, une relation érotique, hétérosexuelle, entre la passion et la pulsion, entre la source sacrificielle et le fleuve fidèle, entre la création et sa muse, partout, est nette, qu'il s'agisse de la littérature, de la noblesse ou des voluptés charnelles.

Créer, en français, c'est tout simplement *interpréter*, dans les deux sens : musical et logique. L'acte de traduction, qui affiche ses lettres de noblesse.

L'art naît de l'arbitrage rendu par ma raison, face aux trois discours, deux intérieurs et un extérieur. En moi, parlent mes passions (goûts, émotions, ambitions) et la voix divine (le beau, le bien, le vrai). Vers moi s'adresse la voix de mes instruments (langue, formes, harmoniques). L'échec, c'est leur rendez-vous manqué, un verdict arbitraire, une peine perdue par contumace.

En philosophie, un maître doit être à l'aise dans la profondeur et dans la hauteur, dans le logos et dans le mythos, dans le rationnel et dans l'irrationnel. Dans la création, l'opposition principale est ailleurs : entre la grisaille et l'éclat, entre le bruit et la musique, entre l'indifférence et le bien.

L'invention en art se fait dans l'espace ; désintégrer les formules de la génération précédente est puéril et vain. Une confusion entre le temps (générations) et l'espace (hauteur ou profondeur). Et c'est en *intégrant* ce qu'on nie qu'on gagne le droit de parler de formules !

Tout artiste est un copiste, mais de combien de fibres copiées monte une palpitation ? Là où le tâcheron reproduit la géométrie, l'artiste insuffle déjà une mélodie.

Le *fragment* et le *raccourci* sont de mauvais procédés des sceptiques stériles ; c'est la *modulation* qui est féconde. Ni intervalle ni droiture, mais hauteur !

Le don, la hauteur, la technique - trois sources irréductibles de l'art. On flaire le génie, lorsque la source principale reste délicieusement indéterminée.

L'astuce la plus utile pour l'artiste est la rétention du flou, qui entoure tout

premier emportement. Dès que celui-ci s'en débarrasse, le message devient extérieur et la fabrication remplace la traduction. Traduction ou imitation, mimesis et poïesis, de l'intensité originelle, tel est le vrai nom de la création. Les épigones imitent les résultats et non pas les origines. La noble mimesis (re)crée ce qui ne fut jamais advenu : en matière, en réflexion, en intensité.

Toute pensée prend, spontanément, une forme géométrique. Ce qui explique la possibilité de l'art abstrait (la géométrie dépasse rarement le stade d'esquisse !) et de ce pullulement de «productions» savantes nageant dans l'autoréférence.

L'écriture est l'alchimie d'extraction d'or à partir du plomb des mots. La logomachie est à l'âme ce que la physique des actes est aux muscles. L'écriture est un faux-monnayeur, la vraie monnaie du bonheur est frappée dans les alliages des mains et des regards. La vraie écriture est l'invention de ma propre effigie ; face à la monnaie, c'est à dire à la monnaie courante, à la règle, mes pièces, à la première lecture ou au premier emploi, seront déclarées fausses. Le premier à recevoir cet étrange présage delphique, être faux-monnayeur, c'est à dire allant à contre-courant, fut Diogène.

Il faut hériter l'art de mise de pierres de touche et innover dans l'artisanat des pierres angulaires. L'expérience des bâtisseurs et le goût des architectes.

Faire de l'art profond et de la vie haute - des alliés et même les unifier ; l'arbre ainsi construit s'appellerait - la création. Quand on n'en est pas capable, on voit dans l'art un mercenaire du rêve, ou, pire, on dit, que la vie, c'est *l'extinction du rêve par la réalité* – N.Gogol - *разрушение мечты действительностью*.

La montre, l'échelle et le zoom comme seuls outils de lecture moderne. Quand on n'a que l'intensité pour outil d'écriture, on ne compte, chez le lecteur, que sur le regard nu. Le feu, cet autre nom de l'intensité, fut le seul élément, que le bon Dieu biblique cachottier aurait escamoté à l'homme (*Il créa le ciel et la terre, et Son esprit planait au-dessus des eaux* - et le feu, alors ?), avant que Prométhée ne relève le défi divin.

Dans l'écrit de jadis on sentait le frisson des mains, des cervelles et des plumes (*découvrir une chose, c'est la mettre à vif* - G.Braque) ; aujourd'hui, le mode flagrant, qui domine, est *copier-coller*.

Lecture intellectuelle : œuvre-masque-machine (Valéry). Lecture affective : plaisir impur - admiration purifiante - enthousiasme pur. Je sais qu'en jetant les masques, c'est-à-dire en renonçant au style, je n'offre au regard qu'un visage impur, et que la machine ne peut tourner qu'à l'essence impure.

Ma répulsion pour la dissertation vient aussi de cette observation, que le langage des questions et celui des réponses sont radicalement différents. La langue n'est un outil plein que dans le premier cas ; dans le second, on s'occupe de substitutions de termes, fournies par un interprète conceptuel et non langagier. Seul le premier langage est vraiment expressif ; le second est essentiellement mécanique.

Ceux qui tiennent à leur visage et défendent leur liberté ne peuvent pas posséder le style, qui est le masque et l'aveu (Cioran).

Si la valeur de ton œuvre est sans *comment*, sans présence explicite de ton pinceau, on peut être sûr qu'elle fut conçue au nom de la hauteur ; Maître Eckhart se trompe et de type de justification et de dimension : *C'est à partir du fond le plus intime que tu dois opérer toutes tes œuvres, sans «pourquoi»* - *Aus diesem innersten Grunde sollst du alle deine Werke*

ohne Worumwillen wirken - le profond dicte des contraintes, des matières premières, le haut désigne la mélodie, l'édifice, un but musical et vital.

Dans un écrit, il y a du réel, ce qui est porté par l'évidence d'une lumière - les faits et les pensées, et il y a de l'inventé, ce que te font ressentir les jeux d'ombres, le style. Une étrange inversion terminologique avec Valéry : *La structure de l'expression a une sorte de réalité tandis que le sens ou l'idée n'est qu'une ombre* - tandis qu'au fond, nous sommes d'accord sur la place de la forme.

Aphorisme accompagné de citations - on arrive à accorder à ce genre la palme absolue d'excellence au bout de trois humbles reconnaissances : que, dans tout écrit, ne comptent que ses métaphores, et que tout délayage l'affadit, que tout ce qui est intellectuellement intéressant fut déjà exploré par les autres, que les contraintes (miroirs, ennemis, fratries) sont plus nobles que les buts.

Ils me parlent de ce qu'un quidam, écrivain de son métier, croit, adore, nie, tolère ; ils scrutent son esprit, ses phobies, son savoir ; au bout de trois lignes, je vois, que le bonhomme manque tout simplement de talent, ce qui enlève, irrévocablement, tout intérêt à ses rapports avec Dieu, l'intelligence ou l'âme. Chez l'observateur, la foi, l'intuition ou la passion ne valent rien, si le pinceau, qui les exprime, est dépourvu de bonnes couleurs.

Ceux qui ont *beaucoup à dire* font, d'habitude, du remplissage de formes, qu'ils ne maîtrisent pas, et une fois le *travail* accompli, ils éprouvent la sensation de *vide* ; le maître ne fait que *rêver* et *créer* des formes, qui *parleront* elles-mêmes, et à la fin il éprouve le sentiment de *plénitude*, car son œuvre aura rejoint la réalité, c'est à dire la perfection. *Écris sous l'attrait de l'impossible réel* – M.Blanchot.

La musique est le seul art, où tout créateur, quel que soit son talent, ses goûts ou ses ambitions, traduit la noblesse du fond et poursuit la caresse de la forme ; c'est pourquoi la musique est la meilleure métaphore de notre existence et de nos meilleures productions.

Dans le meilleur des cas, le soi connu se verbalisera dans des épîtres ; le soi inconnu a besoin de révélations, pour être entendu. Le travail ou la création : *Le talent travaille, le génie crée* - R.Schumann - *Das Talent arbeitet, das Genie schafft*. Le travail t'attelle, la création te révèle : *La création est une révélation de mon moi, devant Dieu et le monde* - N.Berdiaev - *Творчество - это откровение "я" Богу и миру*. La poésie, serait-elle l'outil de dévoilement philosophique ? *La philosophie n'a pas le moindre organe pour entendre une révélation* - Heidegger - *Auf Offenbarung zu hören, fehlt der Philosophie jedes Organ*.

La justification de la maxime comme d'une illustration précise de la pensée de l'éternel retour, surgissant de la chaîne : l'être (la création divine, le savoir, l'intelligence), le devenir (la création humaine, le mouvement, la vie), l'intensité vitale (le seul dénominateur commun entre le héros, l'artiste et le bel esprit), le commencement résumant la finalité et coïncidant avec elle, ce que reprend le symbole de l'éternel retour du même et dont la maxime est la miniature. Un commencement, dont toute suite pensable ne serait que du retour du même, de ce qui est prégnant ou déjà exprimé dans le commencement, - la définition même de la maxime.

Peindre le regard avant les choses vues, peindre ce qui les rend intelligibles. *Il faut peindre ce qui fait voir* - Michel-Ange - *Dipingere ciò che fa vedere*.

On peut tout sentir, sans avoir rien peint ; mais celui qui peint tout, sent mal tout. Pour bien sentir, il faut ne peindre que ce qui réveille les sens !

La contrainte de l'œil résulte en but du regard.

Priser ou désirer - deux effets respectifs de nos représentations ou de notre volonté ; l'intelligence et la noblesse forment les valeurs ; les désirs, eux, naissent du tempérament et de la sensibilité ; mais pour produire de la beauté, le talent seul peut suffire ; les valeurs et les passions de l'artiste ne jouent presque aucun rôle, pour la qualité de son œuvre. L'art ne sert qu'à embellir ce qui préexiste déjà en nous.

L'intelligence, en littérature, consiste à savoir mettre en pratique les contraintes invisibles en tant que les plus purs des moyens, ordonnant la pureté des œuvres. L'autre composante des moyens, les outils, est affaire du talent, qui est au-dessus de l'intelligence. Le talent pur s'appelle génie.

La nature est déjà une perfection, avec laquelle aucun art ne peut rivaliser ; celui-ci a, pour domaine, - l'imaginaire, et pour langage - des images. On ne complète pas la perfection d'un arbre réel par la beauté d'un arbre artificiel. Ce n'est pas d'une frontière imparfaite, mais d'un point zéro que doit partir une œuvre d'art. Tout homme porte en lui un écho de l'acte créateur, du rythme primordial, et l'artiste n'est que celui qui en a, en plus, le souffle et le talent.

Un livre n'est pas seulement un cimetière des noms, mais aussi une maternité des mots, où la paternité est souvent contestée, le forceps pratiqué à grande échelle, et les premiers sons, souvent, font penser non pas aux délivrances, pleurs ou plaintes, mais aux bâillements.

La curiosité des yeux est partout ; nulle part on ne voit la créativité du regard. Le regard - un visage irradiant une mélodie. Le visage disparut de la peinture, et la mélodie - de la musique. Il restent la géométrie et les cadences.

On ne devrait se dévouer à l'art que si l'illusion de *créer* à partir du *point zéro de la sensibilité*, est irrésistible. Et, d'ailleurs, ce sont là et les buts et les contraintes de l'art.

Pour bien juger l'ouvrage, il en faut deviner les sources. Mais la meilleure beauté les cache. *Celui-là seul marche vers la perfection de l'art, dont le jugement dépasse l'ouvrage* - L.de Vinci - *E quello si drizza alla perfezione dell'arte, del quale l'opera è superata dal giudizio*. Le bon jugement est celui qui est lui-même un bel ouvrage.

Chez tous les grands, le mot engendre la pensée et, très rarement, l'inverse. La conception, plutôt que la maïeutique. *La règle, selon laquelle, avant d'écrire, il faille avoir pensé, témoigne, de la part de l'auteur, de beaucoup de bonne volonté et de peu de réflexion* - G.Lichtenberg - *Die Regel, daß man nicht eher schreiben sollte, bis man gedacht habe, zeigt von vielem guten Willen des Verfassers, aber von wenigem Nachdenken*. Pour s'immortaliser dans le mot, beaucoup de grands survivaient en vendant les idées. L'idée est un aliment prêt à la consommation ; le mot est le sens même du goût.

Chez les uns, le style naît des pensées ; chez les autres, les pensées naissent du style - J.Joubert. Dans le premier cas, je ne connais que des avortons et dans le second - que des naissances illégitimes. Si je suis bête, le style le cache ; et si je suis intelligent, le style débouche sur des pensées, ces invitées de dernière minute.

Le style doit être comme un vernis transparent : il ne doit pas altérer les couleurs, ou les faits et pensées, sur lesquels il est placé - Stendhal. Qu'est-ce qu'altérer le néant ? Le style, comme le bon Dieu, aime des matériaux inexistants, pour cacher les meilleures sources. La passion colle au style ; c'est elle qui tient la vraie palette (le monde, et ses faits, sont gris) : *La passion peint de ses couleurs tout ce qu'elle touche* - B.Gracián

- *La pasión tiñe con sus propios colores todo lo que toca.*

Le talent, c'est l'écoute fidèle de notre âme, de notre soi inconnu, infini, inarticulable. *Non, nous ne créons pas ! nous plagions nos âmes* - Hugo. Sans le talent, on écoute et copie le monde. L'art, c'est le plagiat de ce soi. On ne crée qu'en traduisant ; j'interprète mon âme étrangère, et elle, barbare, quand elle se met à parler notre langue de mots, elle nous plagie !

Chacun porte en soi une corde poétique : le créateur-esprit souffle le thème et la mesure et choisit les instruments, l'âme y introduit la mélodie et fournit l'interprète. Quand l'âme est poétique, l'interprétation se fait souffle-à-souffle. *La poésie est une expression de la pensée, entre la langue parlée et la musique* - S.Mallarmé. Et si une pensée naît, par hasard, de la poésie, ou de la musique, c'est par un effet de bord d'une traduction mot-à-mot. Dans la langue originaire, la pensée est l'invité de dernière minute.

Dans le poète : l'oreille parle, la bouche écoute, l'intelligence rêve, la manque crée - Valéry. La musique, le dialogue, la liberté, la contrainte - comment mieux définir leur place !

Ce n'est pas une affaire d'artiste que de suivre la réalisation de son idée, mais son devoir est d'en voir l'image - A.Blok - *Не дело художника - смотреть за тем, как исполняется задуманное, но обязанность художника - видеть то, что задумано.* Et de la vouloir mettre en musique ! L'idée réalisée, idée fixe, n'a de place que dans des archives ou machines. La musique est une promesse, qu'il faut entretenir ; la tenir est affaire des bras et non pas des âmes. L'image est ce qui s'intercale entre le créateur et le monde ; elle est le regard, précédant et les objets vus et les yeux.

Tout remonte à l'arbre, que ce soit l'image ou la formule logique ; de ses substitutions naissent des fleurs, des fruits ou des cimes. *Les substitutions d'images, c'est un symbole de force, c'est l'art* - B.Pasternak - *Взаимозаменяемость образов, то есть искусство, есть символ силы.*

On ne conçoit une œuvre qu'à reculons : du dernier au premier pas ; traverser, les yeux ouverts, le chemin qu'on avait traversé, les yeux fermés - Tsvétaeva - *Задумать вещь можно только назад, от последнего шага к первому, пройти взрച്ചую тот путь, который прошёл вслепую.* Et s'apercevoir, à l'arrivée, que la fidélité aux premier et dernier pas justifie le sacrifice des pas intermédiaires. Les chemins inspirés des sources et fins se parcourent le mieux du regard, dans une fébrile immobilité de l'éternel retour. Ni causes ni effets, mais - la création !

Le rêve, c'est une réalité vécue en hauteur ; la vibration est réelle, l'appel est réel, la volonté de puissance est réelle ; seuls le mot et la note sont ces pinceaux idéels, presque invisibles sur les tableaux du réel, où régnera la vibration. *Un grand maître peut peindre l'idéal, ce réel en puissance. Une haute réalité* - Tsvétaeva - *Великий мастер может явить идеальное, реальное в потенции. Высокую реальность.*

Une bonne prose naît en trois étapes : la musicale, où elle est composée, l'architecturale, où elle est bâtie, la textile, où elle est tissée - W.Benjamin - *Arbeit an einer guten Prosa hat drei Stufen : eine musikalische, auf der sie komponiert, eine architektonische, auf der sie gebaut, endlich eine textile, auf der sie gewoben wird.* Une bonne prose devrait ressembler davantage à la vie qu'à l'usine. À un arbre qu'à un produit. Sur tes chaînes de production, naissent des avortons ne décorant que des arbres généalogiques.

Toute création est la lutte d'une forme en puissance contre une forme imitée – A.Malraux. N'engage cette lutte que si tu es sûr d'être en face de

l'ange. Puisque tu es sûr d'en sortir boiteux, choisis bien le moment de capitulation honorable.

En se détournant du hasard, on se retrouve fatalement en tête-à-tête avec l'algorithme (le hasard, c'est tout ce qui n'entre pas dans un système logique fermé - Wittgenstein). Et s'arracher à celui-ci est une autre paire de manches. *Écrire, ce fut longtemps demander à la Mort d'arracher ma vie au hasard* - Sartre. L'attitude de poète grisé : se laisser pénétrer par l'insondable algorithme divin pour faire chanter ton hasard humain. L'attitude de sobre scientifique : modéliser le hasard, par une théorie des probabilités, et en faire un savoir de plus, le savoir du non-savoir.

Écrire, c'est réussir à me passer d'enfilades et à faire briller mes perles poétiques dans les yeux de ma Muse nue, de Polymnie, sans même sa couronne de perles rhétoriques. *Écrire, c'est augmenter d'une perle le sautoir des Muses* - Sartre. Un but possible de l'écriture laconique : rendre autarcique chaque perle à part et voir dans leurs pénibles assemblages - des colliers d'Harmonie.

Tout beau texte devrait se lire comme une traduction des messages d'ailleurs. Les auteurs de discours sont dérisoires ; prête plutôt l'oreille aux interprètes. Mais genre à éviter : la traduction libre sans bonne oreille ni bon regard. *Écrire, serait-ce devenir lisible pour chacun et, pour soi-même, indéchiffrable ?* - M.Blanchot.

Quand on a expurgé une œuvre de descriptions, ce qui reste devrait être de la poésie. *La véritable rupture a lieu entre description et poésie* - M.Foucault. C'est pourquoi, après le filtrage de vos livres, je me retrouve les mains vides. *Écrire n'est pas décrire, peindre n'est pas dépeindre* - G.Braque.

Le visible est illisible. La tâche d'artiste serait la tentative de traduction de

l'invisible en lisible.

Parmi les choses, auxquelles l'art réussit à donner une forme, il y a toujours plus de sujets de négation que d'acquiescement, d'excentricité que d'authenticité. L'image de mon être est dans la forme évasive du vase et très peu dans son contenu compréhensible. Donc, ni métamorphose (perfectionnement, sacrifice, développement) ni préservation (authenticité, sincérité, fidélité), mais - création (forme, enveloppement, modelage). C'est ainsi qu'il faut comprendre E.Canetti : *Ce qui est sans forme ne peut se métamorphoser - Das Gestaltlose kann sich nicht verwandeln.*

La science crée des représentations objectives et fidèles de la réalité ; la vie pratique déclarent droits et vrais les plus courts chemins entre le représenté et le réel ; l'art introduit ses métriques subjectives. *Lorsqu'on vise ce qui est important, les détours sont nécessaires - Platon* – dans l'art, c'est la qualité des détours qui détermine l'importance de la visée.

Le coup de dés jamais n'abolira le hasard – S.Mallarmé. *Le tirage de loterie n'exclut pas ma chance ou le coup d'œil préservant le regard* - c'est aussi profond et bête. Et dire que *hasard* veut dire *jeu de dés*... Un autre a dit cette ineptie : *Le calcul vaincra le jeu* (Napoléon). Pour Einstein, Dieu répugne le jeu de dés probables et se consacre aux lois nécessaires ; tandis que *Nietzsche, en extase devant les coups de dés divins, pour de nouvelles créations - zitternd von schöpferischen neuen Götter-Würfen*, en fait l'initiateur du possible artistique.

Deux formes merveilleuses sont accessibles à l'homme : sa forme propre (et étant plutôt le fond même), largement commune à l'espèce et servant à remplir le vase divin, et la forme de sa création, où sa singularité et son talent s'occupent du vase même. *Je ne t'ai fait ni céleste ni terrestre, ni mortel ni immortel, afin que, souverain de toi-même, tu achèves ta*

propre forme librement, à la façon d'un peintre ou d'un sculpteur - Pic de la Mirandole - *Nec te celestem neque terrenum, neque mortalem neque immortalem fecimus, ut tui ipsius quasi arbitrarius honorariusque plastes et fctor, in quam malueris tute formam effingas.*

En remontant aux commencements, on n'aboutit, en dernière instance, qu'aux rythmes, timbres, hauteurs et intensités - que tout disparaisse, dans le monde ou dans nos espérances, il ne restera que la musique (Schopenhauer). La philosophie ne serait que du *tone-painting* (G.Steiner) ou le *regard naïf* (H.Bergson) - c'est à dire inné, naturel - *en soi*. Tout dans le monde est artificiel par son origine et naturel par son résultat ; d'où le culte de l'acte qui fixe et l'abandon du fait fixé.

L'intelligence et le talent - deux clés respectives pour les deux facettes inséparables d'un artiste : ses filtres et sa création, ses dogmes et sa sophistication, sa noblesse et ses idées.

Cosmos et phusis, l'ordre représentatif de l'être et le désordre interprétatif du devenir, Apollon et Dionysos, le passage de la Création divine à la création humaine, la caresse devenant verbe, la vie tournant à l'art.

Quel est le grand créateur, qui reconnaîtrait, que sa vie eût été une réussite ? Personne. C'est l'arrière-fond des détresses qui perce chez les plus belles des plumes. Mais très peu réussissent leur mise en scène (souvent inconsciemment, comme Mozart ou Tchéhov). La maîtrise d'un style paraît en être la condition, à moins que ce soit le contraire, le style naissant dans l'intelligence, la noblesse et dans le courage d'assumer ses débâcles : *Le style est le luxe de l'échec* - Cioran.

On ne me lira jamais comme je veux, comme si les mots venaient d'être inventés. Pourtant c'est bien ainsi qu'on est tenté d'écrire. Forcer l'oubli des trajectoires connues des mots, les vouer à la destinée des hapax,

esquisser des pointillés, qui en feraient pressentir envolées ou chutes. Le verbe créateur ne connaît pas de continuité, tandis que *la nature ne fait pas de bonds* – W.Leibniz - *natura non fecit saltus* - on ignorait encore les quantas atomiques et les mutations génétiques - que des bonds en discontinu ! La hauteur n'habite que le verbe ; il faut se méfier jusque du ciel : *Sur terre - des arcs brisés ; au ciel - des cercles parfaits* » - R.Browning - *On the earth - the broken arcs ; in the heaven - the perfect round*. Et saluer le Christ : *Le ciel et la terre passeront, mais non pas mon verbe*.

Suivre ses idées - création autodestructrice, à portée de tout ingénieur ; obéir aux mots - création autocréatrice, réservée aux ivrognes et aux poètes. Dès que la musique des mots est trouvée, leur sens vient tout seul, sous forme d'idées. L'inverse, *Occupe-toi du sens, les sons s'occuperont d'eux-mêmes* - L.Carroll - *Take care of the sense and the sounds will take care of themselves* - est inepte.

L'intellect (la raison outillée pour des finalités) pénètre trois couches : les sentiments, les concepts, les mots, où l'outil sollicite, respectivement, l'âme, l'esprit ou la métaphore. Si la science fait tout aboutir aux concepts, la philosophie (ou ses vassaux - la littérature ou la religion) trace deux parcours opposés : des mots aux sentiments – pour consoler, ou des sentiments aux mots – pour affirmer son intelligence, son goût ou son talent.

L'expressivité a deux sources : l'ordre conceptuel et le désordre langagier. La vie en soi de l'écriture est dans l'équilibre entre les deux ; la stérilité - dans l'oubli de l'une des deux. La pensée est un moyen d'expression (structure en surface) ; l'expression est une contrainte de la pensée (structure profonde).

La langue a un double rapport : à l'art et au savoir, d'où ses deux

manifestations - le style et la quête. Elle est active et créatrice, sur la première facette, passive et subordonnée - sur la seconde. La représentation, implicite ou fantomatique, fait que la langue touche au réel toujours à travers le voile des concepts ou images, qui, à leur tour, en attendent l'écho : *La connaissance pressent la langue, comme la langue se souvient de la connaissance - Hölderlin - Wie die Erkenntniß die Sprache ahndet, so erinnert sich die Sprache der Erkenntniß.*

Tout discours, qu'il soit littéraire ou technique, se réduit à deux tâches : comment référencer les objets et comment référencer les relations ; c'est la hauteur élégante ou la profondeur rigoureuse du *nommage* qui relèvent de la véritable création. *Où réside la magie, celle du nommage sans création ? - dans un mot juste, qui appelle la splendeur de la vie, et elle advient - F.Kafka - Das Wesen der Zauberei, die nicht schafft, sondern ruft : ruft man die Herrlichkeit des Lebens mit dem richtigen Wort, dann kommt sie.*

Tout discours est fait du dit et du fait, le vrai faire, hors toute imitation, consistant à innover dans le dire. Et cette innovation peut surgir de plusieurs sources : le choix de matériaux, l'usage d'outils, le style d'édifices, leur ampleur, la solidité de leurs fondements ou l'audace de leurs hauteurs, leur incrustation dans le paysage etc. Sans le faire, le seul dire n'est qu'une copie ou une partie de termitières ou de phalanstères.

On reproche aux poètes de ne savoir ce qu'ils pensent qu'après l'avoir chanté. Sa parole imprimée, il fictionne ce qu'il aurait pensé. Les autres sont tellement gonflés de leurs pensées toutes prêtes, qu'ils n'exsudent que de l'air. La compression est ennemie de l'impression.

Dans le réel, il n'y a aucune trace de poétique ; la poésie est de la traduction et non de l'imitation (la mimesis de [Platon](#) et [Aristote](#)) ; traduction artistique d'un message mystique, inarticulé ; notre soi inconnu

est mystique, et le soi connu – poétique ; la rencontre entre eux, la traduction du premier dans le langage du second, c'est la création.

L'usage, dans la maîtrise d'une langue, fait partie de ces contraintes qui manquent tant au métèque ; l'écriture est une traduction des intentions en phrases, et la métaphore en est le moyen principal, mais toute métaphore a des éléments dus au seul usage, et aucune invention ex nihilo ne peut s'en passer, sans nuire à la lisibilité.

Les pensées du sot préexistent toujours et s'annoncent avec des mots anonymes, sans éclat ni reflets. *Comment il se fait, que ce n'est qu'en cherchant les mots, qu'on trouve les pensées ?* - J.Joubert. Les pensées du sage sont des effets de bord, des reflets dans des miroirs des mots, dans lesquels se mire l'esprit et y trouve son compte. *Je ne conduis pas ma plume, c'est elle qui me conduit* – L.Sterne - *Ask my pen, - it governs me, - I govern not it*. L'écriture crée des ombres inventées, et ensuite, l'esprit leur découvre une source de lumière réelle. Celui qui part d'un éclairage accessible, au lieu de suivre son étoile inaccessible, ne pense pas, il copie ou imite. *On pense à partir de ce qu'on écrit et pas le contraire* – L.Aragon.

Les plus sublimes pensées viennent au monde toutes nues, sans enveloppe verbale ; c'est tout un art que de les couvrir de mots - L.Chestov - *Самые значительные мысли являются на свет голыми, без словесной оболочки : найти для них слова - целое искусство*. Ce couturier-artisan est bien pitoyable, s'il crée ses vêtements en les adaptant à un modèle. L'art, cette haute couture du mot, n'a pas besoin de mannequins des idées, pour créer dans l'imaginaire.

Rêver, c'est entendre de la musique à travers toute clameur de la vie. Et comme toute vraie création naît du besoin d'échos, on se met à griffonner des pages ou des toiles, car c'est le seul moyen de munir son rêve - du

regard, pour répliquer à l'oreille. *On naît poète, on devient tribun* - Quintilien - *Nascuntur poetae, fiunt oratores.*

Je réussis mon livre d'autant mieux, qu'il puisse - et doive - être lu d'une plus grande distance. La meilleure peinture verbale est monumentale : *La sensibilité, après Apollon, doit faire appel à Hercule* - Ortega y Gasset - *De Apolo se dirige la sensibilidad à Hércules.* Peindre le ciel, c'est par ce seul biais qu'on en renouvelle l'azur, azur se fanant à tout contact avec la grisaille du temps. *L'azur lointain, qui résiste à la proximité, est le lointain peint des coulisses* - W.Benjamin - *Die blaue Ferne die keiner Nähe weicht ist die gemalte Ferne der Kulisse.*

La foi leur sert pour mettre en marche l'imagination ; l'imagination sert à l'artiste pour croire ensuite. La simultanéité n'est possible que chez les inspirés : *Ils inventent et croient en même temps* - Tacite - *Fingunt simul creduntque.*

Pour amortir le choc écrasant de nos misères rationnelles, le Créateur imagina une consolation irrationnelle – la création humaine. Mais quels en les vrais raisons, motifs, moteurs ? Deux réponses sont les plus répandues - pour le salut de mon âme ou pour accomplir une mission confiée par autrui, par l'au-delà, par devoir. La première est futile, symptôme de graphomanie, mais la seconde n'est pas plus glorieuse, non plus, puisqu'elle suppose une mimesis, à la place d'une poïésis.

Derrière tout ce monde doit se tenir un grand chef d'orchestre, qui nous veut du bien - A.Einstein - *Hinter all der Welt muss ein großer Orchesterdirigent sein, der unser Gutes will.* Il créa, dans notre âme, une acoustique, sensible à la musique du monde, musique, prouvant Son goût de beauté et Son fond de bonté ; ton âme d'interprète et de créateur devrait suivre Sa baguette invisible, pour la traduire en musique du bien.

En création artistique, la solitude a priori, en tant que pose initiale, est fausse, mécanique ou déviante ; seule la solitude a posteriori, en tant que position atteinte, est authentique, organique et franche. Tant de faux solitaires se lamentent sur des sentiers battus ; tant de belles solitudes se pratiquent sur des agoras. On peut inventer l'amour ou la douleur, on n'invente jamais la solitude.

La souffrance me rend plus sensible au vague appel du Bien ; mes mots-échos, au début nus et naïfs, se mettent à rechercher des habits de la Beauté. C'est ainsi que se produit la fusion entre la vie et l'art, dont le Bien restera la victime muette d'un triomphe de la Beauté, préparé par une souffrance. Ce chemin fut parcouru par Hölderlin, Dostoïevsky et Nietzsche.

L'être et le devenir dans les transcendants : dans l'être, le vrai est antinomique du faux, le bien est affaire de noblesse, le beau est jugé par le goût arbitraire ; dans le devenir, de nouveaux langages préparent de nouvelles vérités, le bien se traduit en sacrifices, le beau est affaire de création. Tout cela pour dire, que les prises de position y sont absurdes ; la pose, plus artistique que scientifique ou philosophique, y est plus à sa place. En pertinence, l'intelligence y cède au talent.

Le miracle de l'homme : la suprématie du désir sur le désiré, de la liberté - sur l'action, de l'immobilité de la source - sur le courant de la création. *L'action, le mot, l'événement ne sont que des représentations ; le chemin de la nostalgie et de la liberté ne se donne jamais à la marche - H. Broch - Das Getane und das Gesprochene und Geschehene sind nichts als eine Darbietung ; aber der Weg der Sehnsucht und der Freiheit ist niemals ausschreitbar* - il se donne à la danse, mais il y devient impasse des pieds ou scène du regard.

C'est la *mimesis* (représentation, en grec), la noble imitation, qui est

source de toute création (avec l'*herméneutique* - *interprétation*), et lorsque ce qu'on imite est action on l'appellera poésie, la *poïesis*.

Pour me proclamer libre, il ne suffit pas que la voix de mon âme s'élève au-dessus de la loi de mon esprit. Il faut, en plus, que cette voix soit de la musique divine et que cette loi ne soit pas lue au ciel. Toute noble liberté est triomphe de l'harmonie interne sur le calcul externe. Un simple interprète, non-compositeur, peut-il être libre ?

Ni le savoir ni la création, en eux-mêmes, ne justifient la vie ; seule la musique, qui deviendrait leitmotiv de celle-ci ou accompagnement de celui-là nous ferait oublier le silence absurde et angoissant de l'existence. Et toute musique naît des bonnes vibrations : *Le sens de l'existence est dans l'intranquillité et dans l'angoisse* – A.Blok - *Смысл жизни заключается в беспокойстве и тревоге*.

La vie d'un créateur consiste à traduire le visible en lisible, le devenir en l'être, le prochain en lointain ; c'est son talent qui détermine si l'on y entendra un chant ou un compte rendu, si l'on y verra une danse ou une marche, si l'on y sentira une caresse ou une violence.

Être important est un piteux attribut, accroché au fond et destiné à justifier une prétention à la profondeur ; il s'oppose à la noblesse – *devenir* important, associée à la forme et que rehaussent les métaphores. La franchise des sots, face à l'invention des délicats. O.Wilde le voit bien : *En toute matière sans importance, c'est le style et non pas la sincérité qui compte ; en toute matière importante, c'est le style et non pas la sincérité qui compte* - *In all unimportant matters, style, not sincerity, is the essential. In all important matters, style, not sincerity, is the essential.*

Ne plus savoir insuffler de la poésie dans ses idées est aussi dramatique que de ne plus aimer. *Ce n'est pas que je n'aie plus d'idées, mais les idées*

ne dansent plus pour moi - G.Bataille. L'idée qui danse s'appelle mot, sinon elle n'est qu'une marche, déplacement, flânerie. Le son et le bruit, le chant et la parole, l'aède et Archimède. L'outil, toujours imprévisible. *La parole humaine est comme un chaudron fêlé, où nous battons des mélodies à faire danser les ours, quand on voudrait attendrir les étoiles* - Flaubert. Pour que l'idée coule, il faut que l'esprit s'immobilise : *C'est la sécheresse intellectuelle qui nous inonde d'idées* - S.Lec.

Je n'aime pas ces profanations, purement verbales, anti-poétiques, du beau terme de *commencement*, que sont l'être ou le néant (par l'intermédiaire du *devenir* fantomatique), ces spectres interchangeables, sur lesquels se gargarisent Hegel et Sartre. Le commencement est un surgissement d'une émotion, d'une image, d'une mélodie, d'un état d'âme qu'aucun développement rationnel n'épouse ni n'explique ; on ne peut lui rester fidèle qu'en poésie d'enveloppement par un mot inspiré, c'est à dire puissant, ironique, créateur et noble.

Quoiqu'en pensent les aigris, le contenu de nos sentiments, chez tous les hommes, est largement le même ; c'est l'intensité, avec laquelle on en vit la profondeur, et la noblesse, avec laquelle on les élève en hauteur, qui nous distingue. C'est l'indépendance entre le sentiment, la pensée et le regard qui est un miracle de la création, du talent ou du cœur.

Le fondement d'un nouveau regard philosophique ne peut être ni logique (Spinoza et sa *mathématique*), ni dialectique (Hegel et sa *synthèse*), ni métrique (Nietzsche et sa *transvaluation*), ni psychanalytique (S.Freud et sa *perversion*), mais presque exclusivement métaphorique (J.Derrida voit en philosophie *une théorie de la métaphore* !). C'est pourquoi toute *création*, en philosophie, n'est que d'ordre poétique. Et le sujet en relève au même degré que l'objet : *L'homme est une métaphore de lui-même* – O.Paz - *El hombre es una metáfora de sí mismo*.

La tête enfante de trois manières : poindre, pondre, peindre - le naissant, le né, le renaissant.

L'être se *fonde* dans les points, le devenir se *forme* dans les axes – les contraintes mécaniques ou les commencements organiques – les deux piliers de la création.

Le nihilisme n'est la négation ni de points d'attache (ontologie) ni de valeurs (axiologie), mais la liberté et le talent de leur (ré)invention.

Dans la seule architecture qui me soit accessible, celle des ruines, les idées [platoniciennes](#) ou les pulsions [nietzschéennes](#) ne sont que styles-édifices, et les circonvolutions apolliniennes ou les fibres dionysiaques – que matériaux de construction. Les ruines, libérées de la vitalité des fondements et de la pesanteur des faîtes, se rient de l'existence réelle et s'adonnent aux valeurs virtuelles. C'est cela, la réévaluation nihiliste, l'exact contraire du [platonisme](#) : au lieu des points d'attache préconçus - leur libre conception.

La joie la plus vertigineuse, comme la frustration la plus dévastatrice, viennent du fait, que ni l'intelligence ni le savoir ni le tempérament ni le goût n'apportent rien de décisif au triomphe final du talent. Comment définir le talent ? - le jet inné d'images irrésistibles et le refus inné d'imiter ! L'homme sans talent est jouet des mimétismes. *Un lion qui copie un lion devient un singe* - Hugo.

Il y a bien une philosophie du fond (autour de l'être, présent en réalité, en représentation, en langage) et une philosophie de la forme (autour du devenir, traduisant la création divine ou humaine). Plus d'intensité comporte la création, moins d'importance préservent les choses invoquées. Et lorsque la même intensité couvre de vastes ensembles de choses, on parle d'éternel retour, qui est oubli des choses et fusion avec le

flux créateur. Le retour est antonyme d'approfondissement, de progrès, de négation ; il est la voix d'acquiescement au monde.

L'esprit, pour concevoir, n'a besoin ni de lumière des idées ni d'ombres des sentiments ; on conçoit d'habitude dans le noir du désir ; c'est à tâtons, en avançant les sens ou les sons des mots, que le talent découvre les plus charmants objets de volupté et de pensée.

Le regard est un don de l'esprit : vivre non pas des choses vues par les yeux, mais de la perception ou de la création de la musique par ton âme, qui est le siège du goût et du style. Avoir son propre regard te prédestine au grand bonheur ou au grand malheur. *Le bonheur est dans le comment et non pas dans le quoi ; il est un talent, et non pas une chose* - H.Hesse - *Das Glück ist ein Wie, kein Was ; ein Talent, kein Objekt* - le malheur, c'est la faiblesse du comment et l'invasion par le quoi.

L'élégance est omniprésente en mathématique ; la mathématique est, en tout point, un reflet de la Création ; donc, la réalité, partout, peut être rendue admirable, il suffit d'inventer de bonnes représentations, de bons axiomes, de bons interprètes. L'harmonie entre un contenu profond et une forme haute est le signe commun de la mathématique et de la poésie (y compris de la bonne philosophie).

Avant de chercher l'intensité de la pensée (ce qui en est le but), il faut lui imposer des contraintes. Un saint filtrage, avant toute amplification. Une fois ce travail de l'esprit accompli, le relais sera passé au vrai créateur, à l'âme. L'esprit prépare l'horizontalité, pour que mieux s'épanouisse la verticalité de l'âme. Les bonnes œillères des yeux profiteront à la pureté du regard.

Le but de mon existence est de faire entendre ma musique, mais je passe l'essentiel de mon temps à accorder ou à désaccorder mon instrument.

Les oreilles, les yeux, l'âme, le cerveau d'autrui n'apportent presque rien aux meilleurs chants, danses, poèmes, poses. Mais pour la maîtrise de la mélodie, la maîtrise de l'instrument ne suffit pas - il faut un accord entre mes cordes et celles de l'instrument.

L'imagination : plus que la faculté de créer des formes, elle est le don de découvrir de l'informe intéressant, c'est à dire ce qui n'a encore trouvé ni nom ni poids ni liaisons, mais nous tracasse.

Ce qui persiste dans le devenir (*das Bleibende im Werden* - Heidegger) est ce qui n'existe pas ; on peut donc le nommer, à bon droit, Dieu ou Être. Mais l'Être n'est que le Devenir de l'esprit en exil, et le Temps est peut-être l'Être du Dieu déchu. L'Être - la puissance de la volonté ; le Devenir - la volonté de puissance. Allant à leur rencontre, l'un vers l'autre, ils se muent, respectivement, en l'étant et le devenu, ces synonymes. *Imprimer au Devenir le caractère de l'Être* - Nietzsche - *Dem Werden den Charakter des Seins aufzuprägen*. Le devenir, ayant atteint le caractère de l'être, s'appelle création ; l'intensité expressive en fait une œuvre d'art. Quand on comprend, que l'intensité maîtrisée est le point final des pérégrinations du savoir et de l'intelligence, on vit l'éternel retour du même (on renonce au changement, à la négation, on est dans l'acquiescement cosmique).

Le vrai mal, pour un créateur, est d'ordre esthétique ; ce n'est pas sur l'axe du bien et du mal (l'axe du fond) qu'il faut le chercher, mais sur celui du bon et du mauvais (l'axe de la forme). C'est l'une des explications de la généalogie de la morale de Nietzsche.

Sophistes, cyniques et sceptiques sont de mauvais nihilistes : indifférents, calculateurs ou apophasiques, là où le nihiliste est enthousiaste, créatif et confiant, - dans la fabrication libre de ses propres points d'attache ontologiques. Mais les pires des profanateurs du nihilisme sont ceux qui couvrent de ce beau nom une égalisation loufoque entre l'être et le néant.

On ne sait pas qui, dans un discours, abuse davantage de constantes : le locuteur ou l'interprète, mais le bon style, ou le bon goût, accrochent des variables à toutes les branches-équations de l'arbre de la création, et leurs substitutions en créent un second, plus profond, plus haut et mieux ramifié que l'initial. Plus original est un discours, de plus d'inconnues et de substitutions aura besoin son auditeur.

Le talent aide à développer le fond ; le génie se charge de l'envelopper de formes. Le génie ne serait que le soi inconnu d'un créateur. *Le développement consiste à s'éloigner de soi, en rendant le moi infini, et à revenir à soi, en rendant le moi fini* - Kierkegaard – on n'y modifie pas le même interlocuteur, on en change.

Le travail suffit pour atteindre ou allumer une lumière ; pour animer des ombres il faut, en plus, du talent.

L'homme, qui ne maîtrise pas la forme, est un objet, sur lequel tombent des lumières aléatoires et renvoient sur un fond commun des ombres anonymes. Le rêve : être la nuit, sous ma propre étoile, dont les plus belles des ombres sont projetées par moi-même.

Temps modernes : les illusions, qui se calculent comme les certitudes. *Jugement Dernier* voudrait dire *calcul* ; la dernière aube pourrait déchiffrer le rêve du premier matin de la Création.

Ce qui devint frustrant pour les imposteurs, c'est que désormais tout talent *sollicité* réussisse presque automatiquement. Les unités de mesure du talent devinrent universelles, depuis que la couleur et la hauteur en sont exclues. On ne sait plus quoi faire de ses cordes, quand le seul instrument écouté est le tambour forain.

Ce qui est étincelant se réfugie, chaque jour davantage, dans les ombres. En charge des lumières ne reste plus que la grisaille. *Les hommes se pressent vers la lumière non pas pour mieux voir, mais pour mieux briller* - Nietzsche - *Die Menschen drängen sich zum Lichte, nicht um besser zu sehen, sondern um besser zu glänzen*. La lumière visible ne produit que de pâles reflets et de piètres ombres. À l'invisible s'applique la règle de P.Claudel : *Deux manières de briller : rejeter la lumière ou la produire*.

Dans la devise horacienne de *carpe diem*, prônée par les sots de toutes les époques, tout le monde atteint à peu près la même perfection, c'est à dire la même platitude. Parmi les hommes qui échappent à cette banalité, on trouve les énergumènes des avènements qui chantent, les rêveurs du passé mis en musique, les créateurs des mondes, intemporels et inexistantes, mais qui dansent. Le présent, lui, narre ou marche, il est l'empreinte figée d'un mouvement impossible, qu'il s'agit de vivifier.

La merveille, c'est l'homme ; la liberté n'est qu'un de ses attributs essentiels, mais qui ne mérite pas les hymnes, que lui chantent J.G.Fichte, N.Berdiaev ou Sartre. La création en est un autre attribut, plutôt accidentel qu'essentiel, mais qui s'oppose plus nettement que la liberté à l'évolution ou à l'inertie mécaniques. La liberté la plus créative, comme la plus libre création, sont dues à la noblesse des contraintes ; la volonté et le talent les fructifient.

Fonder sa vie sur la reproduction de moments uniques ou sur la production de choses pratiques ? - non, sur la traduction de messages cryptiques ! La félicité et l'action comme messages à traduire, d'une langue toujours étrangère. Ne pas être aussi mauvais traducteur que ces Latins, qui traduisirent par *réalité* l'*energeia* grecque. Les gouffres les plus infranchissables, entre l'Orient et l'Occident européens, sont creusés par ces traductions : *Le déracinement de la pensée occidentale commence avec cette traduction* - Heidegger - *Die Bodenlosigkeit des*

abendländischen Denkens beginnt mit diesem Übersetzen. La prose latine défigura la poésie grecque.

Il s'agit de coller les mots à la vie imaginaire (la vie réelle étant vouée à recevoir nos maux). Il est plus fécond d'en envelopper un lien plutôt qu'une chose. Le lien, à ses extrémités, est bardé d'inconnues ; la chose est trop *liée* à son essence, à son noyau constant, sans perspective de belles substitutions. Le mot est un nom, associé non pas à la chose, mais à sa représentation, à son concept donc. Les mots eux-mêmes ne sont pas des liens, mais des aliments de notre appétit d'images et d'émotions ; tout lien est dans le modèle.

L'une des plus immenses merveilles humaines : dans les cas les plus intéressants, on ne sait pas d'où vient l'irrésistible musique de notre regard ? - de la perfection du réel, de l'intelligence du représenté, de l'élégance de l'exprimé ? L'esprit le plus rare - celui qui vit une fusion de ces trois sphères, dans un accord divin, et, tout en reconnaissant leurs mutismes problématiques, nous enivre de leur musique recréée, recommencée, mystérieuse. *Les mots, parfois, ont besoin de musique, mais la musique n'a besoin de rien* - E.Grieg.

Dans l'esprit s'entrechoquent des *images*, dans l'intellect - des représentations (*idoles*), dans la langue - des *signes*. Chez tout le monde - trois voies *vers* Dieu ; chez les créateurs - trois voix *à partir de* Dieu. Le mot, au sens noble, est un habile et *haut* réseau de signes, s'inspirant ou s'adressant aux images ou représentations *profondes*.

La langue n'est pas une pensée extérieure, comme la pensée n'est pas une langue intérieure. La langue prend en charge la pensée ; le contenu de la pensée naît hors toute langue et se forme dans un langage conceptuel. La langue interroge ce que la pensée crée.

Le *Logos* est bien un *Verbe* des langues latines et non pas un *mot* (*Word*, *Wort*, *Слово*) des langues germaniques et slaves. Le verbe détermine l'essence grammaticale, la rection articulée, tandis que le mot n'en est qu'un membre désarticulé. Dieu inventa une grammaire de la création ; l'homme en produit des prières, des chants ou des modes d'emploi.

La routine et l'inertie empêchent de comprendre, qu'un discours en langue de bois ou un discours fortement métaphorique sont séparés de la réalité par un gouffre du même ordre. On se sert de sa propre *invention* ou de celle des autres ; le langage onirique ou le langage statistique planent à une même hauteur, c'est le propriétaire des ailes qui les discrimine.

En déconstruisant, ils enlèvent le mortier et les charpentes, pour ne laisser que les briques des mots nus, à partir desquels ils espèrent pouvoir bâtir un édifice pur. Tandis que toute la pureté et toute l'architecture résident dans le ciment de l'intelligence et dans l'ossature du style. Mais cette démarche se justifie en recherche de fondations, de commencements, pour nous débarrasser des épaules de géants, sur lesquelles reposaient peut-être nos positions ou nos constructions. En acceptant, éventuellement, de se retrouver dans des ruines, ce niveau zéro de la création.

Du croisement entre l'ironie et la pitié naît la noblesse ; la noblesse multipliée par l'intelligence réveille le talent ; le talent, séduit par l'idée, aboutit à la création ; la création, attirée par le soi, produit le mot - la généalogie du mot, du meilleur, de la *maxime*.

Les *concezzi* et leur antagoniste, le *Witz*, réclament de vastes développements ; c'est pourquoi le défi de les envelopper ensemble au sein d'une maxime ne peut être relevé que par des virtuoses. *Il est besoin de plus d'esprit et d'industrie, pour assembler les vérités, qui sont dans les livres, en un corps bien proportionné, que pour composer un tel corps*

de ses propres inventions - Descartes.

On a beau chanter la fonction, c'est à dire l'âme et la pensée, c'est l'organe, c'est à dire le corps et le mot, qui procure la jouissance la plus indubitable. *Le corps est l'organe-obstacle de l'âme, et les mots - l'organe-obstacle de la pensée* - V.Jankelevitch - en matières divines, le créateur, c'est à dire l'homme de l'imagination et de l'élan, est porté par la contrainte plus loin que par les moyens.

Dans tout discours, la part purement langagière est entrelacée avec les couches conceptuelle et poétique, la référentielle et l'expressive ; quand ces deux dernières sont trop misérables, ne conduisant ni à un approfondissement fécond ni à un rehaussement musical, on peut appeler ce discours exclusivement langagier, c'est le silence, dont parle Wittgenstein ; dans un discours intellectuel ou poétique, au contraire, après l'unification avec des idées ou images, disparaît le langage (Valéry). Entre la maxime verbale et la pantomime musicale se joue la création humaine.

Ni l'idée ni le verbe n'emplissent le premier élan créateur. Au commencement était quelque chose, qui ne parle pas encore, mais, déjà, console. *'Au commencement était le Verbe' - un appel à redécouvrir dans ce monde la force créatrice de la raison* - Benoît XVI - *'Im Anfang war das Wort' - Aufruf dazu, in der Welt die schöpferische Kraft der Vernunft neu zu entdecken* - avant le mot, avant la raison, il y a le désir, caresse à donner ou caresse à recevoir. Le mot lui donne une forme et la raison - un fond. Et la création, c'est l'heureuse rencontre des deux.

Écrire, c'est bâtir un édifice, dans un style que te dictent ton goût et ton talent. Pour avoir cette liberté, il faut habiter la langue, c'est à dire se sentir chez soi dans son atelier, maîtriser et ses outils et ses matériaux et ses acoustiques. Mais je n'habite plus aucune langue ; je suis condamné à

n'ériger que des ruines, en espérant qu'un œil de connaisseur y devine le style rêvé : une caverne, une tour d'ivoire, un temple.

La sincérité a un sens pour celui, pour qui son fait et son dit sont identiques, c'est à dire inexpressifs. Le créateur poursuit la beauté et se désintéresse de la sincérité. Donc, dans cet adage : *Les paroles sincères ne sont pas élégantes ; les paroles élégantes ne sont pas sincères* - proverbe chinois - le premier morceau concerne le sot, et le second - le poète. Qui se croit sincère ne peut pas être élégant. Qui se veut élégant, *invente* la sincérité des paroles. La sincérité vaut dans ce qui est profond ; l'élégance sied à ce qui est haut.

Toute pensée est plate (ou profonde, ce qui est la même chose, question du temps) avant d'inventer une hauteur langagière. *Les hautes pensées exigent un haut langage* - Aristophane. On reconnaît la logocratie aristocratique dans la démocratie des pensées.

Nommer un objet, c'est supprimer trois quarts de la jouissance - S.Mallarmé. Quand on nomme par le nom. Nommer, ou plutôt suggérer, par une métaphore s'appelle créer ou initier. Le nominalisme, c'est le dernier, la suggestion - le premier ou l'avant-dernier pas.

Le mot juste conduit ; le mot, qui n'est pas juste, séduit - F.Kafka - *Das rechte Wort führt ; das Wort, das nicht recht ist, verführt*. Par le premier on déduit des idées ; le second, on l'éconduit auprès du rêve. *Charme* viendrait de *carmen* - invention, poésie, maxime. *II ne suffit pas, que ton poème soit joli ; il doit séduire* - Horace - *Non satis est pulchra esse poemata ; dulcia sunt*.

Le style, qui se forme sous ta plume, dépend fortement de l'oreille, à laquelle tu veux t'adresser ; c'est pourquoi te tourner vers tes contemporains ou même vers tes complices te condamne à la médiocrité

stylistique. Seule une création devant ton auditeur inexistant, te paraissant divin, promet et le style et la hauteur et la noblesse. *Le style doit se plier à ta propre mesure, projetée sur un auditeur clairement identifié, dans lequel tu veux te fondre* - Nietzsche - *Der Stil soll jedes Mal dir angemessen sein in Hinsicht auf eine ganz bestimmte Person, der du dich mittheilen willst.*

La pose esthétique relève de mon libre arbitre, elle est donc de nature sophistique ; la position éthique témoigne de ma liberté, elle est donc de culture dogmatique. Quand je suis artiste, fier esclave de mon regard rêveur, je suis sophiste ; quand je suis un raisonneur orgueilleux, acteur de mes visions, je suis dogmatique. L'homme du rêve est dans la pose ; l'homme d'action est dans la position.

Nietzsche veut se débarrasser des ombres de la honte, qui gênent son obsession par la lumière, - il attend le grand midi. Je suis indifférent aux lumières terrestres ; je ne produis que des ombres, le plus souvent à la lumière de mon étoile ; il se trouve que les plus denses et intenses se créent le matin. Sans les ombres, tout devient le *même* ; avec mon étoile, le même, c'est mon soi inconnu.

La représentation est une tâche du libre arbitre, et l'interprétation – celle de la liberté. L'intuition est surgissement imprévu, non-routinier des hypothèses, réclamant une interprétation (preuve), mais Descartes l'associe à la représentation : *Par intuition j'entends une représentation, qui est le fait de l'intelligence pure.* Mais il est vrai, que la pureté individuelle accompagne plus souvent une représentation qu'une interprétation, celle-ci étant souvent une œuvre mécanique, commune, impure.

Tout philosophe, ayant abordé les concepts de bon, de beau, de vrai, produit, nécessairement, un système, ce qui, en soi, ne présente aucun

exploit rare. Ce n'est ni la rigueur ni le savoir ni l'ampleur qui en constituent le mérite, mais la capacité de chaque idée, dans les cercles idéels, de servir de commencement, de point de départ d'une partition musicale. Certains appellent cette capacité – l'éternel retour du même (système).

Toutes les médiocrités *vivent* du fond ; seuls les grands peuvent se permettre de *rêver* ou de *créer* en formes.

Impossible de faire de tout instant – une aube ; le culte du commencement, auquel débouche *l'éternel* retour, ne peut être que spatial : ni répétition ni déjà vu ni durée, mais création en hauteur.

On hérite des horizons des fins, on invente des firmaments des commencements. Dans les beaux débuts, il y a forcément de l'héritage éthique, esthétique, mystique : regards sur la femme, pressentiments du beau, place et heure des larmes, mais l'aspect tribal – nation, clan, famille - ne doit pas dominer en hauteur.

Où et quand dominer la passion ; pourquoi et comment céder à la pulsion – la seconde tâche est plus délicate, c'est pourquoi la volonté de puissance se traduit par la mise de la pulsion d'esthète au-dessus de la passion d'ascète.

Le style : un point d'Archimède, choisi en fonction de ta puissance et de ton ironie, réalisant un équilibre entre ton pouvoir et ton vouloir et visant à relever ton valoir.

Toute création humaine – de théorèmes, d'arbres, de poèmes – part d'un besoin divin, et Aphrodite, plus nettement que Mercure, pousse mon âme ou mes mains vers une rupture avec l'inertie du monde mécanique. Mais pour être complet, c'est à dire universel à l'échelle divine, je dois

compléter mon jury céleste par Athéna et Apollon, en flanquant l'amour d'intelligence et de beauté. Et je m'adresserai à Zeus, maître des foudres critiques et amateur des volontés de puissance.

L'opposition entre le mécanique et l'organique : à la mesure répond la démesure (pour confondre les sages delphiques), des valeurs on arrive à l'axiologie (l'esthétique d'acquiescement dominant l'éthique de négation), aux vecteurs on préfère la hauteur et l'intensité (la noblesse hyperbolique).

La mécanisation des esprits toucha, chronologiquement, l'image et le mot, avant de s'attaquer à la musique, sa dernière victime. La prémonition visionnaire de A.Suarès : *Il arrive à l'homme de ne plus penser que selon les images toutes faites d'un écran* - s'applique, aujourd'hui, aux mots et aux mélodies. C'est sur l'écran impassible que viennent mourir les anciens élans et métaphores.

La syntaxe abductive se réduit au *Où* et au *Quand*, ces demeures de l'Être ; la sémantique abductive consiste en *Comment* et en *Pourquoi*, ces outils du Devenir. Le savoir et le style.

Les médiocres croient inaugurer une voie nouvelle, tout en s'agglutinant sur des sentiers battus ; le talent munit même ses pas intermédiaires d'une telle intensité inaugurale qu'ils soient perçus comme de vrais commencements, de vraies sources, de vraies initiations.

Face à nos débâcles, deux attitudes possibles : la pesanteur d'une tristesse ou la grâce d'une gaîté ; l'ironie en est le compromis – une mélancolie souriante.

Toute la philosophie se réduit à quelques aphorismes, puisqu'elle, comme la poésie, manipule des images et nullement des concepts. Tout le reste

n'est que logorrhée. *Développer une phrase-image, c'est arrêter l'élan d'une imagination* – G.Bachelard.

La science et l'art se présentent comme une technique et un message ; la mathématique et la musique disposent d'un arsenal fermé, compact, entier, tandis que toutes les autres sphères offrent tant de lacunes, de manques, d'inachèvements. C'est ce qui explique la sidérante insensibilité des mathématiciens et des musiciens pour la noblesse et le style de leurs justifications du vrai ou du beau ; tous les objets, toutes les relations, se valent pour eux. Tandis que les autres sont touchés par la vénération ou le mépris, par l'humilité et le discernement, par l'élucubration ou le dogme, ce qui les rend plus exigeants et plus sensibles au style. Absorbés par la musique intérieure, les géomètres et les aèdes n'accèdent pas à la musique verbale.

La vie réelle peut être vue en tant qu'un atelier, un autel ou une prison, où je testerais mes dons, mes prières ou ma liberté.

L'esprit compose le rêve, que lui dictent les yeux fermés ; l'âme, qui le lit, les yeux ouverts, se fait oreilles, pour entendre la musique, que visait, inconscient, le rêve. La possibilité de l'art est dans ces deux paires d'yeux, tantôt naissants tantôt évanescents, découvrant la caresse ou devenant l'ouïe.

Oui, l'écrit d'artiste doit s'adresser à Dieu, mais s'il est rédigé en tant que lettre ouverte, sans encryptage de style, il sera classé, par la Chancellerie céleste, dans la rubrique de faits divers et non pas de confessions, de partitions ou de testaments.

L'étonnement, c'est un vide sacré et impénétrable, précédant tout grand commencement. Entre les pas intermédiaires s'insinuent la règle ou la routine, continues, maîtrisées et transparentes. Et [Heidegger](#) :

L'étonnement s'empare, d'un bout à l'autre, de chaque pas de la philosophie - Das Erstaunen durchherrscht jeden Schritt der Philosophie - n'arrive pas à justifier cette discontinuité introuvable.

Le doute est géniteur du vrai, mais le fanatisme est frère du beau. Et Léonard : *Le peintre qui ne doute pas progresse peu - Quel pittore che non dubita, poco acquista* - confond, certainement, l'artiste avec l'ingénieur.

Apollon munit le mot de vastes couleurs, et Dionysos – de musique profonde ; le mot sera tableau ou métaphore, tourné vers le ciel, c'est à dire il sera en hauteur.

Pour se créer soi-même, ni le regard ni l'oreille ne servent à rien ; ce qui émane du soi inconnu, de ce modèle unique, ne porte ni lumière ni musique, mais un appel muet de la noblesse et de la beauté à naître ; Orphée ou Narcisse connurent cet état d'âme.

Dans la métaphore, la représentation domine l'interprétation et le beau y précède le vrai ; dans le symbole, c'est l'inverse. La voix du talent et l'écoute du Bien auréolent la poésie et la science - de fantaisie et de conscience.

Toutes les activités (intellectuelles, pragmatiques ou sentimentales) se réduisent soit à la représentation soit à l'interprétation. La volonté les accompagne, toutes les deux, dictée, respectivement, par la connaissance, l'intelligence, la curiosité ou par l'intérêt, le goût, le style. Nietzsche appelle cette volonté (de puissance) – réinterprétation (ou retour éternel). Il veut donner à ce devenir (propre de l'interprétation) l'intensité de l'être (propre de la représentation). Plus économe en concepts, Nietzsche est plus complet en éléments dynamiques et créateurs que Schopenhauer.

Qu'ai-je à faire de la profondeur des idées, non accompagnées de la hauteur des mots ? Que faire de la pesanteur d'un contenu sans la grâce d'une forme ? Je pourrais l'évaluer, en faire une matière ou un produit, je ne pourrais pas en extraire une musique, qui est la seule à m'entretenir dans un état noble, celui d'espérance ou de désespoir, à l'opposé de la fadeur ou de l'indifférence.

Les valeurs que nous prônons ne divergent pas beaucoup, m'est même avis qu'elles sont presque les mêmes pour tout le monde. Ce sont nos vecteurs et non pas les valeurs qui nous distinguent : un vecteur – un point d'origine de nos regards, le commencement, plus la hauteur de la flèche de nos désirs.

Le savoir a souvent partie liée avec l'intelligence, comme le don littéraire – avec la noblesse : l'intelligence évalue et classe, la noblesse élève et mélodifie. Et puisque, en dernière instance, dans les choses, on apprécie la hauteur et la musique, la noblesse est la première qualité créatrice de l'homme.

Le poète est dans les vibrations, nées de son regard sur l'horizon ou le firmament ; son talent en produit des mélodies ; le miracle de l'art y fait surgir des pensées insoupçonnées. Les journaliers verbaux tentent de suivre le chemin inverse.

Face à la haute musique verbale, la facilité presque miraculeuse d'en tirer de l'intelligible profond me rend indifférent aux idées et fétichiste du mot.

Ces va et vient, ces rapprochements et éloignements, ces reniements et acquiescements, ces fraternités et adversités, qui se déroulent entre ce que mon soi inconnu veut et ce que mon soi connu peut. Le talent permet d'en créer des axes continus, sur lesquels s'exerce l'éternel retour, grâce à la même intensité, artistique et vitale. Et c'est ce que [Valéry](#) reproche à

Nietzsche : *Sa folie est de confondre ce qu'il est avec ce qui peut s'écrire.*

C'est à la lumière du jour que le net désespoir inonde mes yeux ; les ténèbres nocturnes réveillent mon regard, et il se fend d'une vague mais belle espérance. Intervertir les saisons, c'est enfanter d'avortons. Et puisque la vraie création est faite d'ombres, on doit ne parler qu'à travers la nuit.

La vie moderne se réduit aux enchaînements routiniers, mécaniques, où l'essor ne trouve plus de place ; et l'essor est synonyme de commencement, aussi bien dans l'art que dans le rêve, et, pour l'intelligence chinoise, est le fondement même d'une vie de sage. La sagesse serait-elle en train de rejoindre l'art et le rêve dans leur convoi funèbre ?

Le Bien est incompatible avec la grandeur ; celui-là n'est qu'un questionnement et la seconde – que des évaluations, des réponses. Quand on veut les joindre, on devient ironique. *Tout ce qui, à la fois, touche au bon et au grand est paradoxal* - F.Schlegel - *Paradox ist alles, was zugleich gut und groß ist.*

Tout bon philosophe se trouve une bonne source de la consolation humaine : Voltaire – dans l'ironie, **Nietzsche** – dans la musique, **Heidegger** – dans la poésie, **Valéry** – dans le mystère de la création. Rien de plus bête que le pessimisme sceptique. Ce qui est admirable, c'est que la consolation philosophique ne devienne convaincante que grâce à la qualité du langage, de cette seconde facette de toute bonne philosophie. Avec ces deux auréoles, la tragédie humaine gagne en hauteur et en couleurs, sans perdre de son intensité.

En esthétique, il faut être actif, et en éthique – passif. L'audace de l'artiste créateur ou le recueillement du contemplateur du Bien.

La fonction principale de l'intelligence aurait dû être d'amortir les assauts du désespoir, bien réel, perclus de ma souffrance et du Bien bafoué, et d'intensifier la consolation imaginaire, provenant de mon regard et de ma création esthétiques.

Les quatre étapes du surgissement de mes notes : l'état de l'âme, la musique, les mots, la pensée. Une bonne contrainte : ne jamais commencer par la dernière étape.

Le cours de la vie a deux moteurs – l'inertie ou le commencement ; on échappe au premier et passe au second par une concentration initiale et personnelle. Deux fonds, en face, s'y prêtent : soit le temps qui me paralyse par la peur, soit l'éternité qui me libère par l'angoisse. Même le commencement est composé donc de deux moments : les ténèbres de la première pensée et la lumière du sentiment final. Et mon moi s'y incrustera en ombres.

Ma chair mystique s'appelle soi inconnu ; ma chair éthico-esthétique s'appelle soi connu. De leur fusion doit naître le verbe d'artiste, ce qui est plus plausible, que l'Incarnation d'un Verbe stérile.

Sans une dimension musicale, l'art est impensable. Mais on ne crée jamais la musique (par son esprit) sans porter en son âme, au préalable, une autre musique, inconsciente, intérieure, personnelle. Sans celle-ci, on peut produire des comptes rendus, de la philosophie académique, mais on n'enflammera jamais les âmes. *Le secret de l'écriture réside dans la musique involontaire dans l'âme - V.Rozanov - Секрет писательства заключается в невольной музыке в душе.*

La réalité divine est dans les objets de l'espace-temps ; reflétée par l'homme, elle devient une double réalité humaine : l'être - cette pure

abstraction (mais ne dévient en rien de la réalité divine), et le devenir - une fatalité mécanique ou une création libre. *Le devenir est aussi mécanique que l'être* – L.Chestov - *Динамика так же механистична, как и статика*. Pour échapper à la mécanique, le style, d'après Nietzsche, doit munir le devenir créateur – de l'intensité de l'être.

Si ta plume est plus près de ton âme que de ton esprit, tu soigneras mieux la forme (l'essence de tes rêves) que le contenu (l'existence de tes actes). C'est pourquoi l'existentialisme est, le plus souvent, lamentable. Un bon psycho-logue peut se permettre d'être misologue.

Pour peindre la vie, l'intelligence fournit le sens, le goût prépare des palettes de couleurs, et le talent en crée l'harmonie. Avec la même palette, on peut peindre et le chagrin et la joie. Sans intelligence ni goût, ces deux tableaux n'exhiberaient que la grisaille décousue ; sans intelligence seule, on est manichéen, on ne lirait dans la vie que, séparément, une comédie ou une tragédie.

La douleur, le plus souvent, vient de l'extérieur, frappe mon corps, s'exprime par des signes nets, faciles à *interpréter*. La souffrance naît dans mon âme, suite aux *représentations* angoissantes que produit mon esprit ; elle est, comme toute mon essence immatérielle, - indicible, ce qui, donc, lance un défi à mes pinceaux et plumes. On narre la douleur, on chante la souffrance.

Il y a les yeux qui reflètent et enregistrent – les yeux corporels – le savoir. Et il y a les yeux qui dictent et imposent – les yeux spirituels – le regard. Des vérités découvertes ou des vérités créées.

L'origine de la créativité littéraire : les étiquettes langagières, attachées aux objets (abstraites ou concrets) cessent d'être des constantes et deviennent variables ; c'est le degré de liberté du poète.

Écrire devant Dieu n'est, évidemment, qu'une métaphore, mais la présence virtuelle d'une oreille, haute et sensible, est une obligation de l'écrivain. *Celui qui s'adresse à quelqu'un, s'adresse à tous. Mais celui qui s'adresse à tous, ne s'adresse à personne* – Valéry.

Là où le changement d'expression change la pensée s'arrête la science et commence la poésie (et donc une bonne philosophie). Chercher, en philosophie, des invariants purement intelligibles, résistant au sensible, est une tâche impossible, que se donnaient des rats de bibliothèques et que voulait leur imposer le trop bon Valéry, exaspéré par le verbalisme philosophique.

Le philosophe qui n'est capable ni d'éclats hyperboliques ni de chants paraboliques est condamné à la logorrhée elliptique.

Le mode énumératif, en épluchant des catégories ou en échafaudant des faits, résulte en même ennui, celui de tout discours, savant mais dépourvu de beauté, sur l'essence ou l'existence ; seuls la noblesse et le style sont capables de donner de la hauteur à l'essence et de l'ironie à l'existence, pour échapper à la banalité, à l'inertie, au hasard.

En littérature, aucun *shit-detector* ne vaut l'écoute de Mozart, Beethoven, Tchaïkovsky, qui donnent la mesure d'une pureté d'ange, d'une grandeur de créateur, d'une honte de bête. Un signe encourageant serait la non-apparition de la poubelle parmi ce qui devrait accueillir ton verbe, soumis à cette épreuve.

Les yeux parcourent le réel, le regard s'arrête sur la représentation. Toute bonne tête, qu'elle soit scientifique ou artistique, commence par le regard.

Pourquoi

Réaliser la vie, c'est réussir à donner du prix à ses meilleures sensations, tâche dont seul est capable l'art. Pour être un peu plus précis : donner de la valeur et non pas du prix ; leurs chances se trouvent partout, où n'est pas encore mort l'étonnement, dont la création n'est qu'une variation ; rêver la vie est plus noble que la réaliser. *L'artiste doit aimer la vie et nous montrer qu'elle est belle. Sans lui, nous en douterions* - A.France.

On a beau n'être que virtuel, nos actes n'en émettent pas moins des messages - des attributs sans identité. Avec les seuls attributs, créer une identité, tel est l'objectif de nos productions artistiques : *Des chats sans ricanement, j'en ai vu plein ; mais le ricanement sans chat !* - L.Carroll - *I've often seen a cat without a grin ; but a grin without a cat !*

L'amour, comme la vie, comprend la partie banale du *pourquoi* du bon et la partie créatrice du *comment* du beau. La sagesse consiste à aimer la rose sans pourquoi (Angélu), tout en vivant les *épinés domestiques* (Montaigne) sans comment. Réduire la vie ou l'amour - à l'art.

Ce stupéfiant parallèle entre l'écriture et ... l'amour : la volupté d'un verbe (désir) naissant, accompagné, va savoir pourquoi, d'une créativité (fécondité) de l'acte d'écrire (d'aimer).

La rhétorique ou l'imagination classiques, le rêve ou la sensibilité romantiques, le fantasme ou la folie postmodernes - cette dégringolade terminologique reflète fidèlement, pourtant, un progrès vers plus d'authenticité - le don sous-jacent, qu'il s'agisse de la créativité ou du frisson, est de nature érotique. Comme si le corps voulait prendre sa

revanche sur l'esprit, la caresse se plaçant au même niveau que le bon et le beau.

La caverne a bien connu l'art balbutiant, mais c'est la cité qui le porta au stade articulé. Le mécène créa la longévité artistique, car le remords des tyrans les rendait sensibles à la beauté et déliait leur bourse à la convoitise de l'artiste affamé. La démocratie, avec sa conscience tranquille et son culte de l'argent mérité, sonna le glas de la création gratuite.

Pour un non-artiste, l'univers est ce qui dicte ses choix ; pour un écrivain, l'univers est ce qui s'anime autour de son livre.

La sensation du novice : la vie est pleine, la plume n'a qu'à l'écouter. Signe que la vie est passée dans ta plume : la sensation que l'écriture précède la vie.

Les sources du beau sont en nous, mais nos traductions n'étant pas en chaque occasion assez artistiques, devant le beau réussi des autres nous éprouvons l'envie de nous taire, d'arrêter notre discours sans grâce et, confus, de nous reconnaître, enfin, dans la production d'un autre. C'est, je crois, un sens possible du *le beau désespère* de Valéry. Un autre serait la sensation de chute de la trajectoire artistique : de la loi de l'être vers le hasard du devenir, à l'opposé de la science : du hasard de l'être vers la loi du devenir - *le vrai rassure*.

L'énigmatisme de balivernes, la banalisation de mystères - deux courants d'un art agonal, *ars moriendi* succédant à *ars nascendi*, sans soupir ni relief, précédant la morte platitude finale. *Le jour viendra, où nous aurons mis en lumière tout notre mystère et alors nous ne saurons plus écrire* - C.Pavese - *Verrà il giorno in cui avremo portato alla luce tutto il nostro mistero e allora non sapremo più scrivere*. Le mystère du créer (*ars inveniendi*) se mutera en solution du faire (*ars fingendi*).

Les plus ambitieux visent la fusion langagière du statufié et de l'exalté : [Heidegger](#), avec ses révérences à Sophocle et [Hölderlin](#), fait chou blanc dans un langage pourtant naturel ; [Cioran](#), avec [Valéry](#) et [Nietzsche](#) en références, tire son épingle du jeu dans un langage entièrement inventé.

L'art disparaîtra, car tout tend vers un langage unitaire, tandis que l'art est, par définition, la recherche de nouveaux langages.

Il faudrait vivre à mains nues, à cœur nu, mais la création artistique est affaire d'habits, portés par des top-models de la vie.

Deux écoles de la littérature française : celle de la liberté ou celle de la contrainte, le XVI-ème licencieux ou le XVII-ème cérémonieux, aboutissant à A.Rimbaud ou à [Valéry](#). Il faut choisir entre *siat* et *fiat*, entre une vie donnée et une vie à donner. L'universalité semblant être dans la liberté, le second courant finira par n'être apprécié que des élites cosmopolites.

En dehors de *traduire*, traduire une voix et une langue, qui ne sont pas les miennes, je ne peux pas donner un sens quelconque à *créer*. Être dans l'état de demande de messages (me sentir *ange*), ne pas m'attarder dans celui de la réponse (ce que veut le diable). Poétiser, c'est traduire des messages (voix) cryptiques.

L'objet trouvé dans un livre devrait pouvoir se transformer en outil de vue pour s'apercevoir de nouvelles impossibilités ou compulsions.

Le cadre idéal d'un créateur : sollicité par la beauté, contrôlé par l'ironie, guidé par le goût, motivé par un doigt féminin. La liberté de l'invention, face à la vie ; cette magnifique scène, chez [Sartre](#), où Cervantès, dépité, sanglote, - il vient de croiser dans la rue un homme ressemblant à Don

Quichotte !

Le non-art : une lourde préférence donnée à un choix fortuit. Le premier signe de l'art : ce n'est pas le hasard qui dicte le choix ; le second signe : la même maîtrise aurait permis d'intercéder pour un choix contraire.

C'est la recherche mécanique de nouveautés à tout prix, qui déprécie l'art le plus sûrement ; le beau naît rarement d'une métamorphose d'un autre beau, il lui faut partir d'un point zéro de la création. Le commentateur ou l'épigone profane le beau, lorsqu'il n'en extrait que le vrai : *Il nous jette du beau dans le vrai, du vrai dans le pur, du pur dans l'absurde, et de l'absurde dans le plat* - Valéry - la platitude est l'avenir, déjà largement réalisé, de l'art, qui se sépara définitivement du beau.

Avoir pensé ne sert strictement à rien pour la qualité de l'écriture. Avoir écrit apprend la joie de penser.

Écrire, c'est mordre à son propre appât et répandre, ce faisant, son fiel, élixir, sang, poison, baume, antidote, sueur, larme. Refus du solide, identification avec le liquide.

La liberté est nue, la création est l'habillage. Même si la création-source est libre, la création-fleuve ne peut pas l'être, à moins que celle-ci réussisse à préserver le rythme de celle-là (l'étymologie du mot rythme !). On n'est libre qu'en rêvant, c'est-à-dire en ne désirant pas la mise en forme. La création est l'affectation, la recherche des empreintes de ce qui n'a pas de corps. L'art ignore la liberté connue, il en invente une autre, inconnue, il la crée ; il n'écoute pas, il émet sa musique au milieu du silence : *L'art est appel à la liberté* – F.Schiller - *Die Kunst ist ein Appell an die Freiheit* - sans être libre lui-même.

L'écriture est union de la peinture et de la musique : dans son écrit,

l'écrivain met son corps, comme le peintre, et son âme, comme le musicien ; d'une union réussie entre le corps et l'âme naît l'esprit ; la dénatalité sévit aujourd'hui au pays littéraire, où prolifère et pullule le clone.

Dans l'écriture pleine se croisent crier, créer et croire.

Un livre est complet, s'il peut servir, à la fois ou plutôt cycliquement, de solution-produit, de problème-outil, de mystère-principe. Si une seule de ces lectures survit au regard ironique, le livre ne mérite pas ton chevet.

Trois conditions nécessaires, pour que l'éternité prête l'oreille à mon message : il doit être sans lendemain, l'aujourd'hui y doit être absent et l'hier constituer la perspective ou le point zéro de mon écriture. Pour un bon interprète, comme pour un bon créateur, *hier n'est pas encore né* – O.Mandelstam - *вчерашний день еще не родился.*

L'écriture est un acte (et non pas un rêve) surveillé par une sensibilité, une mémoire et une intelligence, ce qui le décompose sur ces axes : la hauteur du style, l'étendue de l'ambition, la profondeur de la construction.

Le miroir narcissique, l'écran d'observateur, le métronome de savant, comme figures ou instruments d'art pour saisir ce qui se rythme ou se cadence, paraissent bien inutiles et niais, quand on a la chance de posséder un bon altimètre.

Deux ambitions, dans l'art, le plus souvent opposées : éteindre les soifs ou les entretenir, produire du contenu ou du contenant, polir des objets sensibles ou créer des outils intelligibles.

Prêcher la créature - Goethe, Nietzsche, le créateur – L.Tolstoï, Cioran, la

création - Shakespeare, Valéry. Polir, pâtir, bâtir.

Une fois sorti de l'ennui et de l'absurde du descriptif, tout bon créateur se tourne, successivement, vers la transformation, ses invariants, ses noyaux. Le sommet de l'art : réduire au noyau tout ce qui était transformable. Progrès des opérations : additionner, multiplier, annihiler ; progrès des opérandes : désigner, exprimer, substituer. *Méprise le savoir dont l'œuvre finale périclisse avec son opérateur* – L.de Vinci - *Fuggi quello studio del quale la risultante opera more coll'operante d'essa*.

L'écrit ne vaut que par sa musique ; et le descriptif et le discursif ne sont que bruit, si le récitatif ne s'y mêle. *Constituer le monde et l'homme comme la musique a été constituée à partir du bruit* - Valéry. Le même défaut d'oreille depuis Quintilien : *On écrit pour raconter, non pour prouver* - *Scibitur ad narrandum, non ad probandum* - prouver, dans l'art, c'est séduire, induire en extase.

L'art est le but, l'âme - le moyen, l'esprit - la contrainte, la vie - la page blanche.

Les pharaons et les saints s'immortalisent dans notre désir de réécrire leurs funérailles ; le contraire de la création iconoclaste, c'est l'entretien de momies ou d'icônes, pour fêter les mortels.

Le but de l'art : rendre une grâce de sentiment par une grâce de lumière. Il se trouve, que le meilleur instrument de cette traduction serait la grâce de mes ombres.

Le sentiment : ni outil ni contenu d'une bonne écriture. Il me faut une maîtrise psycho-linguistique de deux courants indépendants : de mon âme vers l'écriture et de l'écrit vers l'âme d'autrui. Idéaliste des sources, matérialiste des débouchés.

Dans l'éternel retour, sur la spirale de la création, peu importe sur quelle étape je m'attarde le plus (sur l'œuvre - Nietzsche, sur le créateur - Cioran, sur la création - Valéry), intensité-ironie-intelligence, envol-chute-invariants, - le regard tangent peut y être de la même hauteur et suivre la même direction.

Ce qui est authentique, ou fidèle à l'original : des empreintes du réel, des étiquettes sur le représenté. Mais la création, c'est la traduction en une *autre* langue, une (re)invention libre. L'authenticité, c'est de la servilité. Mais ce n'est pas tout écart qui témoigne de la liberté, et encore moins de la beauté : *En s'éloignant de la représentation littérale, on aboutit à plus de beauté et plus de grandeur* – H.Matisse – heureusement, c'est beaucoup plus incertain.

L'art commence par la création d'un langage, et donc, dans l'ancien, il est mensonge : *L'art est de la magie, débarrassée du mensonge d'être vraie* – Th.Adorno - *Die Kunst ist Magie, befreit von der Lüge Wahrheit zu sein*. On bricole de la vérité dans l'authentique, on crée du beau dans l'inventé. La vérité aide à vivre, mais la beauté apprend à rêver, bien que Nietzsche pense le contraire. Mais pour celui qui s'identifie avec l'axe entier *art - vie*, ce n'est qu'un retour du même.

Un appel, paternel et divin, est à l'origine de la création artistique ; mais c'est dans l'état d'abandon, d'orphelinat, qu'on atteint, Dieu sait pourquoi, la liberté d'artiste ; donc, proclamer la mort de Dieu est reconnaître la primauté de l'art.

L'écriture persuade d'une chose : aucune autre agitation de l'esprit ne vaut celle qui naît au bout de ta plume. Et elle rend le bête encore plus bête, et le délicat encore plus délicat. Sans l'écriture, on glisse imperceptiblement vers l'état de robot ou de mouton. *On se ruine l'esprit*

à trop écrire. On le rouille à n'écrire pas - J.Joubert.

Deux choses contribuent pour tuer l'art : la disparition de toute distance entre la réalité et la création ; l'instauration d'une seule scène publique, où s'exhibent, presque dans un même langage, la technique, l'amusement et ce qui, par inertie, s'appelle art.

Le commencement - ma blanche main, la fin - ma noire mort ; la création et l'angoisse ; la forme de mes traits et ma toile de fond. Le talent est une bonne palette, indépendante du pinceau et de la toile ; le génie est le sens du tableau, dans lequel le pinceau reste invisible, la toile est bien tendue et qu'on n'y voie, n'y lise, n'y entende que la musique, c'est à dire les contours et couleurs de mon âme.

Le métier, c'est à dire l'outil, doit nourrir son homme et encore davantage - son amour de l'art et son amour-propre. Laisse tomber ton instrument, si tu ne tombes pas amoureux de ce qu'il produit, sous tes doigts, ton âme ou ton cerveau : *Dans mon violoncelle, je reconnus une voix - ma voix ! - et j'en suis tombé amoureux* - M.Rostropovitch - *В виолончели я услышал голос - мой голос ! - и я влюбился в неё*. En plus, violoncelle ne peut être qu'au féminin, en russe.

La vie est trop belle et trop incompréhensible, pour être rendue fidèlement par une œuvre d'art, mais celle-ci doit présenter deux facettes : ton humble musique et le silence majestueux de la vie, qui veut, à travers ta musique, se faire entendre.

Le talent s'attache au bon, mais le génie vise le meilleur, qui reste pourtant invisible et inaccessible ; c'est cette cible que je dois rendre présente, tout en ne montrant que la puissance de mes cordes. *Je rate la mesure que je vise ; seul un Dieu se doute de mon désir de mesurer le meilleur* - Hölderlin - *Nie treff ich, wie ich wünsche, das Maß. Ein Gott*

weiß was ich wünsche, das Beste. C'est la volonté finale qui prend le dessus sur le désir des commencements : *Choisir non seulement le bon, mais le meilleur, est une loi de notre volonté* - J.G.Hamann - *Die Wahl nicht nur des Guten, sondern des Besten, ist ein Gesetz unseres Willens* - heureusement, on s'aperçoit, ensuite, que le meilleur est toujours, en soi, - un commencement.

Aucune liaison matérielle, causale ou hiérarchique entre le rêve inarticulé, qui soulève l'artiste, et le rêve surgissant, ensuite, de son œuvre. On ne narre ni ne récite ni même ne peint son rêve ; c'est l'écrit ou le sculpté lui-même qui doit être un rêve en soi, à la généalogie obscure.

L'artiste ne *doit* ni ne *peut* peindre la vie, il *veut* l'inventer, c'est à dire rendre vivante sa peinture. Les couleurs routinières ne sont pas plus près de la vie, que les couleurs inventées. Pour être vivantes, elles doivent créer une illusion irrésistible d'une autre vie, aussi énigmatique que la réelle. Le talent, le goût, l'intelligence comptent plus, pour la vivacité des touches, que le respect servile de la routine, de la version courante, de la fidélité photographique. Mieux on fabrique l'outil (*organon*, logique), moins on a besoin de s'en servir. L'infusion de l'être, fidèle à l'effusion de la vie.

La représentation crée un Fermé, l'interprétation y reste, tandis que l'art est dans l'aspiration d'un Ouvert créé : *Une aspiration fermée dans le cadre d'une interprétation, voici ce qu'est l'art* - B.Croce - *Un'aspirazione chiusa nel giro di una interpretazione, ecco l'arte* - qu'un tableau ait besoin de cadre, notre regard peut l'ignorer.

Qu'on soit philosophe, scientifique ou artiste, la création est au-dessus de la volonté et de la connaissance ; l'artiste, qui le sent intuitivement, est toujours au-dessus des autres.

La réalité, c'est la vie palpable du soi connu ; le rêve, c'est à dire la musique et la poésie, c'est la vie inventée du soi inconnu ; la vie supérieure est non pas dans le créé vécu, mais dans la création à vivre. *Dans la poésie, la vie est encore plus vie que dans la réalité* – V.Bélinisky - *В поэзии жизнь более является жизнью, нежели в самой действительности.*

Le vrai artiste répugne au développement, puisqu'il sent, que l'inertie, plus que la créativité, prendra la relève du premier pas. *Tout l'intérêt de l'art se trouve dans le commencement. Après le commencement, c'est déjà la fin* – P.Picasso. Là où le badaud est mû par la curiosité, l'artiste est hanté par l'ennui. *Chose insupportable pour un artiste : ne plus être au commencement* – C.Pavese - *Una cosa insopportabile all'artista : non sentirsi più all'inizio.*

Il est facile de traduire en folie toute raison, mais la folie devenant raison, c'est le privilège des sages. *Si les vers ont été l'abus de ma jeunesse, les vers seront aussi l'appui de ma vieillesse : s'ils furent ma folie, ils seront ma raison* – J.du Bellay. Un magnifique tableau, qui trace, mieux que n'importe quelle réflexion, le chemin de toute création (de vérités, d'émotions, d'images). L'abus de bravades, la surprise réconfortante de sa fécondité, sa conversion en raison d'être.

L'art est le seul édifice qu'on commence par le haut. *Les pensées créent un firmament nouveau, une nouvelle source d'énergie, d'où jaillit l'art. L'homme créateur crée un nouveau ciel* - Paracelse. L'artisan est analogique, l'artiste – anagogique.

Le romantisme nous fait quitter la vie, il invente un chemin, qu'emprunte ensuite le classicisme pour nous faire rentrer dans la réalité – l'éternel retour de la même création. *Le romantisme nous évite des collisions avec la réalité et contribue à la préservation de l'optimisme* – L.Chestov -

Романтизм оберегает людей от столкновения с действительностью и способствует сохранению прекрасного.

Il y a trois sortes de poésie, ayant trois sources totalement différentes, trois lois complètement disjointes, trois langages incompatibles, et pourtant divinement solidaires : ma poésie intérieure, où s'accordent l'appel du bon et l'émotion du beau ; la poésie du monde, où se devine un majestueux Créateur ; et, enfin, la poésie qui sort de ma plume, de mes notes ou de mon pinceau - de ma création, qui achève cet anneau mystérieux. Il doit y avoir un méta-langage, un méta-opérateur, qui sacre cette relation ternaire, que la raison refuse et l'âme salue.

Ni l'idée, ni le sentiment, ni l'image ne sont le véritable fond d'une œuvre d'art, mais la soif du beau qu'éprouve le créateur. *La volonté ne découvre que la source de la soif, elle n'est que la soif même* – J.Boehme - *Der Wille findet nichts als nur die Eigenschaft des Hungers, welche er selber ist.*

La vie n'apporta rien à mon écriture ; je ne puise que dans mes états d'âme, et ceux-ci communiquent non pas avec mes faits, mais avec mes rêves. Vivre pour écrire ou écrire pour vivre sont deux sortes d'attitudes de graphomane ou de tâcheron. L'homme parfait vit et crée dans trois mondes (le vrai, le beau, le bon), dominés par l'esprit, l'âme ou le cœur.

Autrefois il y avait des œuvres, maintenant il n'y a que des produits – Balzac. Toute œuvre fut toujours un produit, mais si le producteur d'antan fut artisan ou artiste, aujourd'hui, il est robot. Qui accepterait encore d'être consommé par une œuvre au lieu de consommer un produit ? Tout auteur d'une œuvre est un séducteur avant d'être, éventuellement, un producteur.

L'ambition de la religion du poète n'est pas de dompter l'Infini pour des

fins domestiques. Elle est la musique, qui nous distrait de nos pensées – R.Tagore. Le poète serait donc ce fakir solitaire, devant un cobra sans fin, en train d'extraire de sa flûte les mélodies, qui projetteraient le reptile le plus haut possible.

Beauté est négation – Valéry. Le contraire, la nouveauté, prétention à la nouveauté. Mais toutes les lumières existent depuis la création, on ne peut créer que dans la sphère des ombres. Mais les ombres sont négation. Dieu même créait dans les ténèbres, qui préexistaient à la Création. Dieu crée l'état de satisfaction, l'homme - celui de manque. Ton art de la négation, l'opposition entre ce qui est fixe et ce qui se fixe, prouve ton intelligence de tout premier ordre, qu'on hésiterait à reconnaître à celui qui (Kant) voit le contraire de sa philosophie ... dans la philosophie empirique !

Subordonner les œuvres à ce qui produit les œuvres et ce qui produit les œuvres à ce qui est capable de les produire – Valéry. Cette hiérarchie subordonne le Père et le Fils au Saint-Esprit, le créateur et l'inspirateur - au poète ! Dans l'œuvre ne compte que la face musicale : l'âme du compositeur et ses notes.

Prédestination et talent. L'écoute du divin et le regard d'humain. *Un génie, c'est primo : le degré suprême d'une prémonition subie, secundo : sa maîtrise* - Tsvétaeva - *Гений : высшая степень подверженности наитию - раз, управа с этим наитием - два*. La grâce du soi inconnu, ce seul interlocuteur du divin, et la puissance du soi connu, ce créateur d'images. Et le génie, c'est l'harmonie du passage de l'Ouvert mystique au Clos problématique.

Le regard sur le mal est double : soit on suit l'histoire de la raison, soit celle du rêve – les actes ou les œuvres de fiction, la réalité ou l'invention. Dans la première, on constate des victoires constantes du mal sur le bien,

mais dans la seconde – triomphe le bien. L'artiste, serait-il celui qui, à l'enchaînement fatal, le rêve – l'acte et donc le bien – le mal, ajouterait le deuxième chaînon : le mal – la victoire de Dieu sur le mal ? L'artiste est celui qui crée devant Dieu, surtout devant le Dieu inexistant mais irrésistible.

La vie et l'art – les coordonnées d'une création, la longitude et la latitude d'un corps cosmique, né de l'unification d'une âme et d'un esprit. La vie, c'est le climat de ma latitude ; l'art, c'est la maîtrise de tous les paysages de l'axe longitudinal, d'un pôle à l'autre ; mais les mêmes forces telluriques, les mêmes fonds, le même Soleil, bien que des constellations différentes. Il se trouve, que la longitude du Beau est à l'opposé de celle du Bien, tout en étant son prolongement – à la profondeur de celui-ci correspond la hauteur de celui-là.

Dans tout discours, concernant la vie de la cité, il y a une part du constat (diagnostic d'une crise), une part de l'appel (à l'action motivée), une part de la métaphore (tableau exalté) - travail robotique, exécution moutonnaire, création artistique. Dans la cité antique domina la vision artistique ; jusqu'au XX-ème siècle, le rythme grégaire fut déterminant ; aujourd'hui, nos politiciens suivent, aveuglement et sourdement, l'algorithme robotique.

Deux attitudes devant l'écriture : partir d'une question (à laquelle personne n'aurait encore apporté de réponses) et creuser des réponses profondes ; partir des réponses déjà connues, les traduire en une haute Question, inviter tout lecteur non-aptère à y apporter sa propre réponse.

Une belle dialectique de la création : *Ce qui n'est pas fixé n'est rien. Ce qui est fixé est mort* - Valéry. Le philosophe-poète ne crée que dans l'informe, qu'il a intérêt d'accumuler en se débarrassant de ce qui prit déjà forme. Ce qui n'entre pas dans une grammaire n'exprime rien. Fixer, c'est

attacher une mosaïque sémantique à une syntaxe opératoire. Une fois soumis à la seule syntaxe, tout discours vrai est mort. Ce qui se fixe dans l'espace sera mis en mouvement dans le temps. C'est en fixant que nous prouvons notre capacité de métamorphose. Chercher à fixer dans l'espace, c'est tendre vers la perfection dans le temps. La liberté futuriste de l'être ou l'irréversible nostalgique du devenir. La perplexité devant le mouvement insaisissable et *la répugnance à toute fixité* - Nietzsche - *ein Widerwille gegen alles Festbleiben*.

Le sage antique fut complice du poète, dans l'escamotage de la vie. Le sage moderne enfanta le *juste* et le *naturel*, qui bannirent la passion *injuste* et le culte de l'homme *inventé*. Du divorce entre la raison et le rêve ne survécurent que des enfants-monstres : la machine et le hasard.

Jadis, le type de pathos de chaque époque pouvait être défini en fonction de sa tâche privilégiée : chercher une idole, ériger des temples à l'idole sacrée, abattre les idoles. Le premier créait, le deuxième priait, le troisième ricanait. J'ai peur, que ce cycle, aujourd'hui, soit brisé et sonne ainsi la fin de l'Histoire. Et l'artiste, dont le métier fut fabrication d'idoles, n'a plus d'emploi justifié, il produit des idoles et non pas des idées (*eidolon* et non pas *eidos*, *idée* – Heidegger).

En Europe, les châteaux devaient éblouir par la magnificence et l'élégance, les librairies étaient censées promouvoir la noblesse et l'intelligence, les laboratoires témoignaient de la profondeur et de la grandeur. Une fierté en émanait. Aujourd'hui, ces sites sont au service exclusif du lucre, en compagnie des bourses, usines et music-halls. Plus aucun idéal à défendre ; un complexe d'infériorité face aux centres de recherches américains, aux usines chinoises. Et pas de grande politique, sans un grand idéal. L'horizontalité, collective et nette, adoptée par la société, humilie l'Européen, habitué de la verticalité, individuelle et vague.

Ce n'est plus pour le Prince ni pour la foule que les artistes modernes *créent*, mais pour l'acheteur. Plus précisément, l'œuvre continue à s'adresser à l'élite, mais l'élite devint une foule de plus.

Dans le dessein divin concernant l'homme, l'imitation, ou l'adaptation, évidemment, précèdent la création ; mais, l'original nous étant caché, la vie ne fait que l'effleurer, tandis que l'art semble entrer avec lui en contact plus révélateur ; hélas, ces temps derniers, l'homme crut avoir trouvé dans le robot l'original divin jadis inaccessible, ce qui accélérera la disparition de l'art.

L'Amérique pense le câble, et l'Europe, le message – R.Debray. *Vous êtes les facteurs, et moi j'écris les lettres* - Pouchkine - *Вы - почтари, а я слагаю письма*. Mais les facteurs prennent leur revanche : *Le facteur du m'as-tu-vu, ce «méchant jumeau» évince l'homme de la plume, du m'as-tu-lu et de la honte* – J.Joyce - *Shem the Penman is taken advantage of by his «evil twin» Shaun the Postman*. L'écoute des hommes étant tournée vers les machines, le message, pour être entendu, a de plus en plus besoin du câble. Ainsi le message, ami de la vie et ennemi du nombre, se dévitalise et se digitalise. Ce qui m'attire le plus, c'est le messager, l'ange sans maître et sans affolement ni panique.

Le terme de *système* fut compromis par les charlatans de la *théorie* des systèmes et par les sots-hermeneutes, exploitant, toute leur vie, un seul filon académique. Pourtant, la présence d'un système est une condition nécessaire de toute pensée complète, c'est à dire se penchant sur toutes les facettes irréductibles de la création divine – le bien, le beau, le vrai. D'où le respect qu'on doit porter aux Anciens (avec leur piété et curiosité), à Kant (avec sa triade de *Critiques*), à [Nietzsche](#) (avec l'art couronnant tout).

La sagesse, c'est l'art de confier à l'âme la tâche de relever les plus

grands défis de la condition humaine : l'individualité, la fraternité, la souffrance, la poésie, la passion, la noblesse, la création, le langage. À son opposé – l'esprit moutonnier ou/et robotique. Aujourd'hui, la technique, l'économie, la science, la philosophie cathédralesque sont des ennemies de la sagesse, puisqu'elles se vouent au secondaire : à l'utilité, à la vérité, à l'être, à la puissance.

Ces magnifiques triades : œuvre-créateur-principe, éprouver-représenter-interpréter, pouvoir-vouloir-devoir, mot-idée-acte, désir-idéal-miracle - à croire que tout ce qui est beau ne s'exprime qu'en triades ! La gent de plume, de note et de rideau le comprit, pas celle de toile ; ne pas choisir une toile triangulaire est proprement incompréhensible !

Être intellectuel, c'est savoir projeter toute manifestation de la vie sur les axes des sens, du beau, des idées et des actes. Être artiste et intelligent, c'est de créer l'illusion de la vie en partant d'une seule de ces projections.

La création et la sagesse, ce sont deux sommets des deux univers, dans lesquels évoluent notre esprit et notre âme : le langagier et l'indicible, le haut devenir et l'être profond, l'art et la science, le beau et le vrai, d'un côté, la philosophie, le bien, - de l'autre, ce qui s'incruste dans le temps et ce qui explore l'intemporel. La rencontre des deux s'appelle génie.

La poésie - présenter et infra-interpréter ; la philosophie - représenter et ultra-interpréter. La poésie est un retour discret, inventé, par bonds, pour que le temps vibre (pour que *l'esprit retourne sur ses circuits* - l'Ecclésiaste) ; la philosophie - un retour cyclique en continu, l'Éternel Retour, pour que le temps s'arrête ou se métamorphose en l'être.

L'éternel retour est un hymne à la puissance créatrice, dont la hauteur artistique et/ou vitale est supérieure à la profondeur mystique et/ou morale. Ni effondrements, ni même réévaluations, comme l'interprètent

les professeurs, mais – la création de vecteurs, au-dessus ou au-delà des valeurs.

Les principes : ni leur recherche (prérogative de la science) ni leur création (privilège de l'art) ne sont à portée de la philosophie. Son ambition devrait être – l'élévation des principes profonds et la justification des hautes métaphores.

Tant d'herméneutes pseudo-ésotériques voient dans l'éternel retour – une fabuleuse répétition dans un temps réel, celui des événements de la vie, tandis qu'il est un avènement, une invention perpétuelle dans un espace artificiel, celui de l'art. Les faits opposés aux valeurs.

Chacun a en soi une part de l'utilisateur d'outils, du constructeur et de l'inspireur. L'artiste crée, le poète crie, l'homme craint ou croit. Trois stades d'admiration ou d'angoisse, avec un miroir ou avec un rasoir.

Chez les animaux, la seule fonction de la beauté semble être la séduction. L'artiste devrait s'en inspirer, en renonçant à conduire ou éconduire les hommes, les tâches réservées aux non-créateurs, aux rabatteurs de meutes.

J'ai une tendresse particulière pour l'initiale *I* (même si A.Rimbaud se trompa de sa couleur – elle est bleue et non pas rouge), elle forme l'anneau de la création : idée, icône, idole (que la mauvaise hiérarchie [platonicienne](#) associait à Dieu, à l'artisan, à l'artiste). Tous en créent, mais seul l'artiste rend l'idée – palpitante, l'icône – vivifiante, l'idole – sacrée. Dieu nous munit d'instruments, pour les représenter, et d'organes, pour les interpréter.

La haute création, la *poïesis*, sera toujours de la traduction, de la *mimesis*. Le jardinage divin du mot vivant sera au-dessus de l'artisanat

(*démiurgie*), de la *tekhné*, de l'idée mécanique. La fidélité chevaleresque au mot vulnérable ou la maîtrise intéressée de l'idée : *Ton chevalier, ton artisan jaloux, te portent leur prière, ma douce langue !* - V.Nabokov - *Так молится ремесленник ревнивый и рыцарь твой, родная речь !* - et que ta prière ne se confonde jamais avec le sermon.

La représentation est une tâche conceptuelle, où la langue n'intervient presque pas ; la langue y est statique et la conception - dynamique ; l'expression, en revanche, résulte de la confrontation entre une représentation statique et une langue dynamique. *Conception instrumentaliste : on rattache aux représentations, conçues au niveau pré-linguistique, des signes, afin de faciliter les opérations de pensée* - J.Habermas - *Die instrumentalistische Auffassung, wonach den vorsprachlich ausgebildeten Vorstellungen Zeichen angeheftet werden, um Denkoperationen zu erleichtern.*

Un sot sobre expose ses *pensées*, avec des mots si ternes qu'on en bâille ; un sot ivre déverse des mots, dans lesquels on n'entend aucune pensée. *Le vin fait prendre les mots pour des pensées* - S.Johnson - *Wine makes a man mistake words for thoughts.* L'homme de bien a besoin d'un état d'ivresse, à vivre ou à créer ; tout accès de sobriété devrait le réduire au silence ou faire tomber sa plume.

L'univers des mots et des idées n'est pas moins humain que celui des phénomènes et des paysages ; le romantique, qui se renferme dans le premier, n'a pas besoin de descendre dans le second, pour prouver, que la vie et la mort l'habitent. Le regard d'un créateur, même aux yeux fermés, embrasse tout l'univers.

Il existe bien un parallèle profond entre l'interprétation de l'être du monde et l'interprétation d'un discours, intelligent et original : dans les deux cas, on peut, techniquement, faire abstraction du créateur et reconstruire son

propre arbre de connaissances ; mais les créateurs ont leur propre arbre, mystique ou artistique, présent derrière tout phénomène et tout mot, avec tant de belles inconnues, qui n'appellent qu'à être unifiées avec des branches interprétatives ; donc, pas de belles interprétations sans grandes représentations ; le monde ne peut pas se réduire à son interprétation, comme le veut Nietzsche.

Ils croient que leur dit est ce qu'ils pensent, et ils voient dans cet accord une difficulté majeure. Or, c'est une difficulté d'élocution et non de création. L'artiste n'a qu'à bien dessiner les ombres de ses mots, pour que, au-dessus, d'une direction inattendue, se devine la lumière de sa pensée. L'altération crée l'altérité (*La production produit le producteur* – M.Blanchot). Le sot fait l'inverse.

Les ombres, dans un bel écrit, sont l'essentiel : la tonalité, la mélodie, la force. Mais la lumière de l'harmonie et de l'orchestration doit y percer. C'est tout ce que je demande à mes gammes françaises. *Si je veux faire parler mon âme, aucun vocable français ne s'y présente ; mais si je cherche à briller, alors c'est tout l'inverse* – L.Tolstoï - *Когда хочешь говорить по душе, ни одного французского слова в голову нейдёт, а ежели хочешь блеснуть, тогда другое дело.*

Au discours et à la présence, opposer l'écrit et la distance ; à la création maîtrisée d'idées - le créateur maître du mot ; à la pêche des solutions - l'immersion dans le mystère.

Le langage est un intermédiaire sans valeur propre. La pensée, poursuivie jusqu'au plus près de l'âme, nous conduit sur les bords privés de mots – Valéry. Ceci est parfaitement juste, lorsqu'il s'agit de n'exhiber que l'intelligence (en s'appuyant sur le modèle, où le langage ne peut être que requête) ou de ne viser que des démonstrations (sans chiffres à l'appui, dans l'insupportable verbalisme des philosophes, où se noie la réalité

ontologique) - une fois interprété, le Langage y doit disparaître, pour laisser la place aux substitutions du modèle ou au sens dans la réalité. Néanmoins, la littérature ne commencerait-elle pas, lorsque le modèle et la réalité sous-jacents laissent le langage les recréer ? Le philosophe doit choisir entre poète et cogniticien, s'il ne veut pas être assimilé à l'idiote du village. La pensée, privée de mots, ne garderait que la pitié et la tendresse.

Certains poètes veulent en finir avec la Création et tout enfourner à nouveau dans le Verbe – S.Lec. Leurs antipodes en finirent avec la Résurrection en plaçant tous leurs vœux dans l'Action.

Le nihilisme civilisationnel - le politique, l'économique, le technique - ne peut venir que de l'ignorance tout court, puisque inventer des points zéro y est ridicule, toute création y étant accumulative ; c'est une ignorance étoilée qui justifie le nihilisme culturel - dans l'art ou en philosophie. Trois sortes de nihilisme honorable : l'éthique - le souci des moyens, l'esthétique - la noblesse des contraintes, le mystique - l'obscurité vénération des commencements et des fins. Trois sortes de points zéro de la création initiatique.

Notre sympathie hésite entre l'homme qui croit, l'homme qui crée et l'homme qui crie : la foi, l'art et la souffrance ; la mystique, l'esthétique et l'éthique. À partir de ces trois dimensions, ou bien on réussit à en faire un espace électif, discret et Ouvert vers l'intemporel – la noblesse, ou bien on les projette sur la continuité, l'irréversibilité et l'ouverture au temps - l'inertie, le conformisme.

Ce n'est pas pour l'école, mais pour la vie, que nous étudions - Sénèque - *Non scholae, sed vitae discimus*. L'école éloigne de la vie de rêve et rapproche de la vie d'action. Je suis à l'école haute, lorsque je me sens digne d'un fouet ; je suis aspiré par la vie profonde, lorsque je me sens

grandi et libre. *Qui touche au plus profond, s'attache au plus vivant* - Hölderlin - *Wer das tiefste gedacht, liebt das lebendigste*. Plus ma pensée est haute, plus facilement je quitte la vie terrienne pour l'art aérien. Cicéron tombe dans le même travers : *La philosophie : non l'art des mots, mais celui de la vie* - *Philosophia : non verborum ars, sed vitae* - la vie est pleine de bruits ; la philosophie, par son amplitude, entre le haut regard et l'intelligence profonde, en dégage la musique. En dehors de nos pulsions, qu'est-ce qui se rapproche le plus de la vie ? - l'art des mots !

Les châteaux en Espagne, qui ne coûtent rien à construire, sont ruineux à démolir - F.Mauriac. *Il est temps de démolir (disperser les pierres) et il est temps de bâtir (ramasser les pierres)* dit l'Ecclésiaste - voilà la meilleure chronologie, tournant le dos à votre confort des villas et aboutissant à la bénie ascèse des ruines ! Les meilleurs architectes de ces séjours de fantômes, tel Amphion, déplaçant les pierres au son de sa lyre, les conçoivent déjà sous forme d'authentiques ruines d'art.

L'aristocratie : le corps devenu âme ; l'héroïsme : l'âme devenue corps - Tsvétaeva - *Аристократизм : тело, ставшее душой ; героизм : душа, ставшая телом*. L'esprit, outil de ces métamorphoses, plaçant le regard avant les yeux, devient créateur, fusion de l'outil et de la fonction, le logos cédant au pathos.

Magique est le réel, ce créé avant toute représentation ; divine est la représentation, la création ; banal est le créé par la représentation. Mais chacun met son Dieu à un seul niveau : panthéiste, artiste et, enfin, nihiliste ou croyant.

La connaissance commence à justifier son beau nom dès qu'elle nous libère des noms et des dates et nous fait aimer la profondeur de leur conception et la hauteur de leur interprétation. *Un peu de philosophie fait incliner les hommes vers l'athéisme, mais une profondeur en philosophie*

les ramène à la religion - F.Bacon - *A little philosophy inclineth man's mind to atheism, but depth in philosophy bringeth men's minds about to religion*. Mais votre religion est toute de noms et de dates. Il faudrait garder à leur place – la caresse ! Ne pas épurer la jouissance spirituelle des images corporelles. La vraie religion est l'adoration de ce qui enfante les verbes sauveurs caressants.

On peut juger de la créativité d'un auteur d'après ce qu'il attend des autres : il changerait d'opinion finale, il modifierait sa conduite pendant le parcours, il tiendrait davantage à son goût de ses propres commencements. Le soi d'artiste doit être solitaire, même si le soi d'ami ou de citoyen appelle des fraternités.

L'ineptie de [Dostoïevsky](#), une larmette d'enfant le faisant rendre le billet à Dieu ; l'ineptie de H.Bergson, un seul enfant damné désavouant la Création ; l'ineptie d'Einstein, un seul enfant malheureux rendant tout progrès impossible ; l'ineptie de A.Camus, la souffrance non-justifiée d'un enfant étant révoltante ; l'ineptie de Sartre, les livres ne faisant pas le poids, face à un enfant qui meurt ; l'ineptie du *parti pris des choses*, voyant dans la souffrance des enfants le mal absolu - un bon écrivain est une présence divine comprenant toujours une bonne enfance, une bonne pleureuse et un bon croque-morts ! Inconsolable comme le père des *Kindertotenlieder* et implacable comme *l'Erlkönig*. L'un des buts d'un art serait : comment transformer une larme d'enfant en une pensée d'adulte.

Aux uns, le savoir est un mode d'emploi, aux autres - un pourvoyeur d'entrées des dictionnaires ou de couleurs des palettes ou bien : *Gagner en savoir - gagner en douleurs* - la Bible. Pour peindre des béatitudes, la pauvreté des ressources n'est pas un handicap ; c'est pourquoi l'artiste déploie ses dons surtout en peinture des désastres. En plus, le savoir nous apprend, qu'aucun Créateur ne nous surveille et que seule notre propre création nous mette en contact avec l'éternité ; ceux qui ont besoin de

maîtres ou de guides, en éprouvent une douleur à part à reproduire. En tout cas, le savoir n'est pas l'ivresse, mais une coupe, n'est pas une fontaine, qui réveillerait nos meilleures soifs : *La soif de savoir est donnée par Dieu à l'homme pour le mettre sur le gril* - la Bible - le savoir peut élargir ou approfondir mes plaies, il n'est pour rien dans la hauteur et l'intensité de ma flamme.

La science a deux objets de recherche : traquer la vérité dans un modèle monotone ou briser la monotonie en améliorant le modèle. L'art ne peut avoir que la seconde de ces ambitions ; mais la plupart des artistes s'imaginent naïvement poursuivre la première.

Il est également bête de dénoncer ou de saluer un accord ou un désaccord entre la vie et l'œuvre d'un artiste : comment peut-on mettre côte-à-côte un bruit et une musique ? À moins que l'œuvre se réduise aux tableaux statiques ou cadences mécaniques.

Écrire pour que le vrai ne le soit plus est une ambition minable (le seul but de l'écriture étant le beau), mais c'est un effet collatéral incontournable de toute création : qu'on innove un langage ou qu'on produise de nouveaux modèles, la négation surgira, pour redessiner les nouvelles frontières du vrai, tout en dessinant la nouvelle source du beau. Mais faire le contraire, c'est à dire nier ce qui se nie soi-même, est plus naïf voire plus stérile.

L'admirable répartition de tâches entre le soi inconnu et le soi connu, opérée par le Créateur : le premier est en charge du bon (ce mystère intraduisible ni en actes ni en mots), le second s'occupe du vrai (des solutions humaines validées). Entre ces deux tâches se trouve le beau (des problèmes, c'est à dire des mystères articulés dans un langage), dans lequel le premier est inspirateur et le second – créateur.

L'art, lui aussi, offre des langages ; et là où il y a langage, il y a vérité.

Seulement voilà, contrairement aux langages formels, celui de l'art est interprété non pas par une logique, mais par le goût. La vérité artistique est le plaisir. Mais même cette vérité n'est pas un objet recherché, elle n'est qu'un effet collatéral d'une création d'images ; on ne cherche pas dans l'art, on y trouve. Heidegger inverse les rôles : *L'art est là où jaillit l'éclaircie de la vérité de l'être - Die Kunst entsteht, indem die Wahrheit des Seins gelichtet ist.*

Je reconnais volontiers que le charlatanisme – tentatives de voir sans entendre – et le plagiat – prétention à entendre ce qu'autrui n'aurait fait qu'entrevoir – entachèrent certainement mon exercice. Toute création est de la traduction ; si l'on n'entend pas de voix on ne sauve pas de royaumes. L'oreille, mieux que l'œil, témoigne de la présence de l'absolu, c'est-à-dire du sourd écho des sources, dans nos choix premiers et décisifs.

Je vaudrais surtout par ce qui ne s'apprend pas : le talent, la noblesse, l'esprit, la liberté. Ces dons de Dieu forment mon regard sur le monde et sur moi-même ; la noblesse en détermine la hauteur, l'esprit y apporte la profondeur, la liberté en maîtrise l'ampleur et le talent l'emplit d'intensité. Ce regard doit être auréolé d'une mystique divine, illuminé d'une esthétique créatrice, réchauffé par une éthique angélique.

Le talent est l'art de traduction du regard en langage musical. Si je ne fais que transmettre le bruit de mon époque, c'est le pire des silences.

Créer résulte du *devoir* (le Christ) ; créer équivaut au *vouloir* (Nietzsche) ; créer traduit le *pouvoir* (Valéry). Créer, c'est une unification des trois ; créer, c'est le soi connu, la face lisible du soi inconnu, du *valoir*.

Vivre, d'un côté, penser ou faire - de l'autre : vivre comme on pense, c'est se rapprocher du robot ; identifier la vie à l'action, c'est se mettre dans la peau du mouton. On devrait vivre du cœur et laisser l'esprit et la volonté

se fusionner dans l'âme, dans ce créer, qui est union du penser et du faire, une vie inventée, naissant au milieu du beau et du bon et se solidarissant de la vie la vraie.

La misère de notre époque n'est pas qu'on ne voie plus la différence entre grandeur et mesquinerie, entre hauteur et platitude, mais qu'on la cherche dans les actes et non pas dans le rêve. On n'est plus héritier, créatif et libre, d'une culture, mais jouet servile d'une civilisation.

Ma vie se résume en deux destinées : la première est tracée par mon action et mon esprit, et la seconde – par mon âme et ma création. Tout homme sensible finit par comprendre, que les pas sur la première voie n'apportent rien de significatif à la qualité de la seconde. Mais aucun progrès ne m'attend sur la voie éternelle, la seconde ; je n'y vivrai que le retour du même, car le talent de mes compositions, l'intensité de mes couleurs, la noblesse de mon regard sont trois dons du ciel non évolutifs.

L'action a deux contenus – la production et la création. La première facette, bien analysée par K.Marx, conduisait à la machinisation sociale et technique, tandis que l'originalité de notre époque est l'application de cette tendance à la création même. C'est pourquoi l'action perd ses derniers charmes. Voilà ce que nous coûte l'abandon de l'homme au profit du robot : ils *s'insurgent contre l'humanisme dévergondé, qui fait de l'homme le maître de la création* (Lévi-Strauss), et ils font de l'homme - l'esclave de la production.

L'agir n'est pas seulement inéluctable, mais *béné-fique*, lorsque, au lieu de s'inspirer, à tort, du *bien* intraduisible, il vise le *vrai* articulé. Et de même, si la cible s'appelle beauté, l'agir s'appellera création.

Le vrai élan n'est lié à aucun but palpable. Les *déceptions* viennent de cette mauvaise association. *La nature n'a pas de but, quoiqu'elle ait la loi*

- J.Donne - *Nature hath no goal, though she hath law* - mais c'est la culture, et non pas la nature, qui édicte la bonne loi, faisant du commencement le contenu principal des élans créateurs.

La merveille de l'homme est d'être muni exactement de ce qui permet de vivre le monde comme une pure musique : un instrument (le talent), un interprète (l'esprit), un auditeur (le cœur), un compositeur (l'âme). Paradoxalement, les yeux y sont absents, pourtant c'est bien le regard qui permet de voir cette merveille. C'est le regard et la mémoire qui rendent l'homme - mortel. *L'homme est un Dieu mortel* - le Trismégiste.

Que doit-on exiger des commencements, dont on vit et/ou qu'on (re)crée ? - la même chose que la nature attend d'une source - d'être en hauteur : *Que tu commences avec ton propre azur ou celui du ciel* - Hölderlin - *Mit der unsern zugleich des Himmels Bläue beginnen*.

La raison peut être profonde ou plate, elle ne peut pas être haute, ou la raison haute s'appelle passion. *La caractéristique de la vénérable philosophie est d'ignorer la passion* - Diogène - cette vénérabilité prit aujourd'hui l'ampleur d'une épidémie. La vraie philosophie, humble et fière à la fois, ne vit que de passions, c'est à dire de raisons hautes, des raisons pour espérer, dans le vide des oratoires, ou pour créer, dans le vide des auditoires.

Être et avoir : je suis passions et faiblesses, contraintes et commencements, talent et noblesse, vouloir et valoir ; j'ai la raison et la force, les buts et les moyens, le savoir et le pouvoir. On ne peut vivre, c'est à dire agir, de mon avoir, mais mon être doit se dédier au rêve, c'est à dire au créer.

On n'admire ni n'aime vraiment la chose que lorsqu'on n'en connaît pas le *pourquoi*. Même le *comment*, le geste, n'est qu'antichambre du *quoi*, au

toit constellé, aux murs mouvants, aux fenêtres en trompe-l'œil, aux portes sésamiques. L'œuvre est fortuite, la force sous-jacente captive davantage, ce qui enfante cette force est proprement divin.

L'homme est une étrange osmose d'un calculateur et d'un valseur, d'un interprète et d'un représentateur, l'un pouvant se passer, facilement, de l'autre. Ce dont est incapable l'intelligence artificielle : étant condamnée à passer par la représentation, elle ne mènera jamais la danse. Kant, pensant définir la vie, définit déjà le robot : *La capacité d'un être d'agir selon ses représentations s'appelle la vie - Das Vermögen eines Wesens, seinen Vorstellungen gemäß zu handeln, heißt das Leben.* La mathématique, en tant qu'interprète, ne vaut pas grand-chose, mais elle est le contenu même de toute représentation ; elle est donc la création la plus inhumaine, ou surhumaine, ou divine.

Les *pourquoi* et *comment* sont d'inépuisables sources d'ennui, mais le *pourquoi des pourquoi* débouche sur une bonne leçon de liberté et le *comment des comments* apprend à chanter l'outil, sans s'enrouer ni s'encanailler dans son usage.

Bâtir un modèle ou l'interroger, l'intelligence de l'âme ou l'intelligence du langage ; la conception, enrichissant un discours intérieur, ou la construction, résumant un discours extérieur. Deux activités dont la seconde se réduit, à moitié, à la première. Pour l'intelligence, le modèle est au-dessus de la requête ; pour le poète, la requête s'émancipe du modèle ; pour le philosophe, celui qui sait préserver le mystère de la conception et du questionnement, - les deux se valent. *L'interrogation véritable n'exprime pas un problème, mais indique plutôt un petit mystère* – M.Merleau-Ponty.

Les hiérarchies intellectuelles en fonction des priorités dans la création - représentation, interprétation, langage - et dans sa grammaire - syntaxe,

sémantique, pragmatique. Le génie d'[Aristote](#), avec le primat du couple représentation-syntaxe, la médiocrité des stoïciens avec interprétation-sémantique, la chute finale de nos analytiques avec langage-pragmatique.

Tout le galimatias spinoziste autour des substances absolues et immuables est mis à nu par cet aveu, désarmant et ridiculisant : *La substance ou - ce qui est le même - ses attributs avec leurs valeurs - Substantias sive quod idem est earum attributa earumque affectiones*, puisque les attributs (comme la plupart des substances) sont de libres constructions de nos modélisations arbitraires et non pas un contenu authentique du réel (sauf peut-être un nombre très réduit de constantes universelles). Quand on ne peut pas s'élever aux *effets de soi*, on s'étend en *causes de soi*. *Causa sui* est la réalité, qui dicte et valide nos représentations ; c'est ce que [Heidegger](#) nomme *être*. L'appeler Dieu est prendre une création pour un créateur.

La création a peu de choses à voir avec la volonté ou la puissance, le talent seul peut y suffire. Pour un talent, vouloir, c'est créer des buts, et pouvoir, c'est créer des contraintes. Le talent, lui-même, devrait se consacrer aux commencements, ou plutôt devrait les sacrer.

Il n'y a pas de problème, il n'y a que des solutions. L'esprit de l'homme invente ensuite le problème – A.Gide. C'est vrai, le meilleur cycle est : mystère, problème, solution, mystère. Une fois la solution sous la main, l'homme aurait dû retourner au mystère au lieu de faire du sur place avec des problèmes. Remarquez qu'on n'est pas invité ici à ne vivre que de solutions... La tête d'homme s'absorbe dans la collection de solutions et de problèmes, et son âme atavique n'exhibe plus le moindre mystère.

La joie de contempler et de comprendre est le plus beau don de la nature - A.Einstein - *Freude am Schauen und Begreifen ist die schönste Gabe der Natur*. Ces deux dons - le mystère du soi inconnu et la créativité du soi

connu – sont des dons de la culture. Savoir fermer les yeux et se passer de raison est un don de la nature.

Je passe ma vie à me demander si je suis profond, sans autre sonde que mon regard – F.Pessoa. Tu te trompes d'outil : le regard ne sert que pour mesurer la hauteur. Pour la profondeur, suffisent des balances ou des mémoires.

Sans création on n'aurait pas eu le Père libre, sans péché - le Fils libérateur, sans intelligence - l'Esprit libertaire. La figure géométrique de notre dévotion en eût été bouleversée, la Sainte Trinité plane s'écroulant en un Saint Binôme linéaire. Encore un coup sacrificateur dans la chair divine - et nous voilà dans une Monade désaxée, dépourvue de flèches directrices, un point anonyme d'un pointillé spatio-temporel.

La tour de [Hölderlin](#) : trois vues temporelles, par trois fenêtres, - la source, la vie, la chute ; la tour de Montaigne : trois niveaux spatiaux - la vie, le rêve, la création.

J'aime, tant qu'au créer ne se substituent ni le bâtir ni le construire, tant que l'élan de la forme me préserve du contact avec le fond.

Que rien ni personne ne puisse se maintenir longtemps en tant qu'objet d'amour, que le beau finisse toujours par désespérer, que tout pas vers le bien te fasse traverser le mal, - faut-il en conclure à l'absurdité de ce monde et te morfondre dans l'abattement ? - n'écoute pas trop l'objet créé et aimé, écoute ton âme, capable d'aimer, écoute ton esprit, capable de créer.

La meilleure façon de donner est de se donner ; pour créer, rien ne vaut s'être créé ; mais pour aimer, s'aimer n'apporte rien et gâche, souvent, tout : *Veux-tu qu'on t'aime ? Ne t'aime pas* - Hugo.

Les cœurs authentiques sont les mêmes chez tous, mais ils n'ont pas de langage à eux ; seuls les cœurs inventés parlent ou chantent. *Il y a des hommes, dont l'esprit crée leur cœur, et d'autres, dont le cœur crée leur esprit* – P.Tchaadaev. Mais l'esprit inventé n'existe pas ; le cœur ne maîtrise que deux langages - le bien et l'amour, deux manières de dominer l'esprit.

Le mystère est présent aussi bien dans l'être du réel que dans le *devenir* - devenir soit de l'inertie algorithmique (voulue par Dieu, sous forme de science ou d'apprentissage), soit de la création (artistique ou sentimentale). L'invention inspirée paraît se rapprocher davantage du fond du réel que de la représentation rigoureuse ; l'invention, c'est l'imagination non maîtrisée par la volonté ; et quand la poésie anime l'imagination, c'est le beau se fusionnant avec le bon et produisant l'amour, cette poésie de l'imagination. La poésie de l'intellect (*Valéry*), c'est également de l'invention heureuse. Aimer, c'est s'arracher à l'inertie de la cervelle et se laisser guider par l'invention du cœur. *L'amour est une espèce de poésie* - Platon.

La puissance éthique - la pitié, la puissance esthétique - le talent, la puissance mystique - la création ; c'est bien étrange que le surhomme, prônant la volonté de puissance, ne le voie pas, et se rabatte sur la fumeuse vie, dans laquelle ne réussissent, aujourd'hui, que des sous-hommes. Étrange aussi de voir dans la volonté de puissance - une *solution de tous les mystères*, tandis que, pour un créateur, elle est le mystère même des commencements, ne se muant même pas en problème.

Être sage dans ce qu'on sait n'est que de l'intelligence ; la vraie sagesse est l'art et la manière de vénérer ce qu'on ne saura jamais, c'est à dire le mystère de la création divine, mystère omniprésent pour celui qui est pourvu du regard créateur et noble.

L'imagination sert surtout à créer de nouvelles variables sur un arbre de la connaissance. *Au royaume de l'imagination, l'inconnu est tout-puissant* - Napoléon - il en est seulement le signe, dont la première qualité n'est pas la puissance mais l'ouverture à l'unification, la souplesse. C'est la richesse des substitutions interprétatives qui témoigne de la puissance !

Il y a autant d'idées de l'être que d'idées du devenir, exprimées dans un langage de monotonie logique ou dans un langage événementiel, de rupture. Une cohérence ou une déshérence. Décrire, par un libre arbitre, un univers ou en créer, en liberté, un nouveau. Une intelligence ou une audace. L'universalité ou l'exception. Mais la seconde tâche est impensable sans la première. Le meilleur mouvement naît de la maîtrise de l'immobile.

L'une des plus grandes perplexités de la Création divine : qu'est-ce qui est plus originaire, la chose ou la fonction ? La lumière ou l'œil, la beauté ou l'âme, l'harmonie ou l'esprit, la bonté ou le cœur ?

Pour connaître son essence, il faut se quitter, ce qui est impossible. L'existence se constate, et l'essence s'invente. *Étant dedans, je le vois en existence, non en essence* – R.Barthes.

Le visage est le mystère de toute clarté, le secret de toute ouverture – E.Levinas. Cette clarté foudroyante est invisible, et ce paisible mystère nous crève les yeux. Le seul objet, où l'on n'ait aucune envie de lui substituer une abstraction ou de le revivre en rêve. Le regard n'y sert à rien ; seuls les yeux en touchent le fond ; l'aveugle ne peut pas être un Ouvert. La tragédie de la création : on est visage, mais on n'a que des mots.

Le feu est mon commencement, la terre est ma contrainte ; mes moyens sont dans le liquide, où je peux alterner d'être éponge ou fontaine, et

dans l'aérien, où mon propre souffle doit faire vibrer mes propres fibres. Mais l'homme moderne est en plastique étanche, et, dépourvu de souffle, il abuse d'instruments à vent.

L'homme du ressentiment : qui ne voit *ni rime ni raison* dans ce monde, dont il n'est pas le créateur. Moi, j'entends partout de belles rimes et je vois votre monde saturé de raison, ce qui me pousse à en créer un autre, dans le périmètre de mes ruines déraisonnées.

L'âme d'une véritable culture est dans la culture d'une âme inventée. (*L'Américain réel est plutôt sympathique ; c'est l'idéal A(a)méricain qui est moche* – G.K.Chesterton - *The real American is all right; it is the ideal American who is all wrong*). Plus on s'attarde sur ce qu'on voit - plus on est barbare.

Où peut bien se cacher le meilleur de moi-même ? Et si c'était ce qui me reste, une fois que je me suis vidé de tout ce qui ne m'appartient plus, c'est à dire de tout ce qui était, en moi, visible ? *Ce qu'on ne nous prend pas nous reste, c'est le meilleur de nous-mêmes* - G.Braque. Rien ne m'appartient, mon meilleur est toujours ailleurs, entre les mains d'un Créateur moqueur. J'appartiens à ce qui me surpasse, à ce que je crée, j'en suis esclave. Les livres, c'est à dire les mécaniques, proclament, orgueilleux et niais : *L'homme libre s'appartient* – G.K.Chesterton - *The free man owns himself*.

Ceux qui se désespèrent de l'absurdité du sens de la vie ne sont sensibles qu'aux deux niveaux de l'admiration : celui de la chose créée (désirée, conçue, possédée) et celui du processus de la création. Mon espérance est exclusivement liée au troisième niveau, celui de la fonction même. Elle est cet arbre, ne se réduisant ni aux fruits ni aux fleurs, surmontant et le vivifiant déracinement et l'appel des cimes et la densité des ombres. Elle est la hauteur, qui est fonction de l'âme ; elle est le regard, qui est

fonction de l'esprit ; elle est l'amour, qui est fonction du cœur. *Le malheur, c'est l'absence de fonction* - Kierkegaard.

Techniquement, la mort de l'art devient inéluctable à cause de la facilité actuelle de création d'images. Cette facilité est l'aspect le plus original de notre époque sans théâtre, ou plutôt avec une scène ayant absorbé la rue et l'étable, et où tout badaud se prend pour acteur ou éclairagiste. On n'a plus besoin de dramaturges ; des panurges moutonniers suffisent.

Du spectacle du monde, un bon spectateur, l'homme du regard, retient l'harmonie grandiose du dramaturge divin, l'ingéniosité inventive du metteur en scène, l'expressivité unique du jeu des interprètes ; l'homme de la rue, c'est à dire l'homme de la seule écoute, n'y aura perçu que des sifflements, des claques ou des éternuements.

Il est impossible d'être créateur, sans être interprète ; l'homme, sans se réduire à une machine, néanmoins en contient plusieurs. *Il y a de la géométrie dans la caresse des cordes ; il y a de la musique dans les sections coniques* - Pythagore.

Une bien étrange règle, et qui traduit peut-être une justice, qui nous échappe : les hommes peuvent proclamer la grandeur divine sur trois registres disjoints : par l'acte du cœur, par le mot de l'esprit, par la musique de l'âme, mais les meilleurs écrivains sont éclopés du geste, les meilleurs musiciens sont débiles dans le mot, les meilleurs des actifs se foutent et du mot et de la musique. Et puisque, sur cette échelle ascendante, la musique paraît être le langage de Dieu et le geste - Son modèle, la portée du mot consisterait à savoir composer ou peindre des gestes musicaux.

Deux excellents interprètes, aux fonctions globalement positives, supervisent notre cerveau - le mouton et le robot. Le premier assure la

basse imitation ou la haute mimesis, le second - l'apprentissage et la constitution de scénarios. Le bonheur de l'homme et le malheur des hommes, c'est que nos fonctions les plus nobles excluent l'imitation et en appellent à la création ; elles sont, en plus, indécomposables en algorithmes.

Le monde germanique eut toujours le culte de la force, se justifiant par l'ampleur d'un cœur en bronze ; le monde slave tint à la bonté, nous interpellant de la hauteur d'une âme languissante ; le monde latin s'épanouit dans la beauté, gisant dans la profondeur d'un esprit créateur. Mais c'est le premier culte qui l'emporte aujourd'hui, accompagné de la certitude de notre finitude : *Notre nature se compose de sa faiblesse et de ses forces, de son étendue et de ses limites* - J.Joubert – heureux vieux temps, où l'homme, ouvert et faible, vivait de son aspiration vers ses limites !

La nature de l'homme se manifeste sur les axes horizontal et vertical ; sur le premier, elle consiste à suivre les pulsions, communes à toute l'espèce ; sur le second, la nature profonde s'appellera intelligence, et la nature haute - regard, qui, tous les deux, nous disent, que la vraie nature de l'homme, c'est l'artifice, la création.

Le monde perd l'obscurité bouleversante, que créaient Dieu, la solitude, la servitude ; les hommes baignent dans la liberté et la créativité robotiques ; le monde d'aujourd'hui est trop transparent, il est livré à une plate lumière, que Heidegger, curieusement, traite de *obscureissement du monde : la fuite des dieux, la grégarisation de l'homme, la suspicion haineuse envers tout ce qui est créateur et libre - die Verdüsterung der Welt : die Flucht der Götter, die Vermassung des Menschen, der hassende Verdacht gegen alles Schöpferische und Freie* - tandis que la suspicion se transforma, depuis longtemps, en confiance, dictée par le marché, en tout ce qui est créateur et libre.

La barbarie n'est ni manque de raison ni manque de nature, mais manque d'irrationnel et d'inventé (mais voyez l'*invention* d'une folle barbarie dans le *Sacre du Printemps*, bouleversant tout homme civilisé). La raison nous renvoie à la nature.

L'histoire de l'humanité semble être cyclique, avec les règnes successifs de la superstition, de la raison, de la passion ; avec les cultes respectifs du sacré, du vrai, du beau. Aux charnières entre ces époques surgissent la fraternité, la création, la décadence. Nous trouvant au beau milieu de la deuxième période, verrons-nous le retour de la troisième, du rêve ? Sur cette roue, le point le plus éloigné, aujourd'hui, c'est la fraternité, que ne peuvent plus évoquer, sérieusement, que d'incorrigibles rêveurs.

Chez l'animal, on trouve des traces de toutes nos mystérieuses capacités, depuis l'étincelle du bien et le sens du beau jusqu'au suivi du vrai. Impossible de comprendre comment a pu se faire le saut : des organes et des fonctions réactifs – aux productions créatives. *L'œil est notre face animale, et le regard – la spirituelle* - Aristote.

L'esprit constate l'égalité des yeux, mais l'âme introduit une inégalité des regards. Le cœur reconnaît l'égalité des âmes, mais l'esprit perçoit l'inégalité des souffrances et des imaginations.

Dans le mot, ni l'on ne se dénude ni l'on ne se dissimule, dans le mot on crée, on crée une requête, nécessairement ironique (*ironie* voulant dire interrogation), et dans laquelle je dois briller soit par ma présence soit par mon absence. Au cours de l'interprétation de cette requête se produisent des rencontres inattendues des objets (*Protokollsätze*) qui, hors de mon discours, pouvaient s'ignorer. Parmi les subjugués par le mot, on trouve surtout poètes ou tyrans, ces amateurs des régions inexplorées, vers lesquelles les mots bâtissent des ponts.

Le sens est la jonction (une forme d'unification mystique, au-delà du mystère) du discours (problème interprété dans le contexte du modèle) et de la réalité (qui est mystère). La langue, elle, sans le modèle, au-dessus duquel elle est bâtie, est absurde, et c'est ça, son plus grand miracle. Elle est parlée et elle est parlante : *Il y a deux langages : celui qui disparaît devant le sens, dont il est porteur et celui qui se fait dans le moment de l'expression* – M.Merleau-Ponty. Le conceptuel se concentre autour du sens, et le poétique se fixe dans le mot : *Le poème n'est poétique que s'il s'incarne dans les mots* - Hegel - *Das Poetische ist erst dichterisch wenn es sich zu Worten verkörpert.*

Le dualisme cartésien, réduisant le monde soit à l'âme soit à la matière, infligea une grande injustice à la langue, qu'il classa parmi la matière (les philosophes analytiques, pour réparer les dégâts, tombèrent dans une hérésie encore plus grave). Or, l'âme qui conçoit et l'âme qui exprime, l'esprit et le goût, le modèle ou la quête, ce sont deux facultés si différentes et si autonomes, que la sainte triade, réalité - modèle - langage, s'impose. D'ailleurs, Descartes voit dans l'homme non pas une dualité, mais une triade, puisque les sens n'appartiennent ni à l'âme ni au corps, mais à leur fusion inextricable.

Dès que le fait d'écrire est ressenti comme aussi naturel que de se laver ou de marcher, on irradie la platitude et la graphomanie ; le mot est toujours un artifice, une invention comme les tentatives d'un mime de rendre les couleurs, goûts ou températures. La singerie, elle, est naturelle ; la création, face au monde silencieux, est un pied de nez grimaçant, dont on est fier et honteux à la fois. G.Verdi disait, qu'il *valait mieux inventer une réalité que la copier* - *Copiare il vero può essere una buona cosa, ma inventare il vero è meglio.*

Dans le langage, il y a une partie magique, qui créa l'homme, et une

partie mécanique, que l'homme créa. Il faudrait revoir ce qu'on entend par *commencement*, en glorifiant le Verbe.

L'écriture reproduit les mêmes étapes que la musique : la partition (conçue abstraitement par le compositeur), les instruments (où se retrouvent cordes et souffles), l'interprète (développant les idées et enveloppant les notes), l'auditeur (dont l'oreille est plus présente que le cerveau ou l'âme). Mon drame est que mes instruments français seront, fatalement, mal accordés ; je ne peux compter que sur de bons cerveaux de mon auditoire improbable.

Le Français est le seul à oser se méfier des idées et à se fier au mot. *Le Français est l'homme et maître du mot. Sa pensée a pour source la langue* - W.Schubart - *Der Franzose ist ein Mensch und Meister des Wortes. Er denkt von der Sprache her*. Tous tentent de rehausser l'émotion : le Français - par le mot - outil - verdict, l'Allemand - par le rêve - but - motifs, le Russe - par la vie - contrainte - repentance. Le motif premier comme la dernière parole méritent la mémoire surtout dans un verdict sans appel, dans des causes entendues.

Les mots, c'est un champ magnétique d'attirances, avec des flèches et des arcs, avec lesquels je pourrai dessiner un monde de cibles. Les idées, c'est un répertoire de cibles touchées. *Il y a plus de ressources dans les mots que dans les pensées. C'est le monde des mots qui crée le monde des choses* - J.Lacan. Tout mot est une requête ou un ordre, et c'est la perspective allégorique du regard sur les choses qui en détermine l'épaisseur et surtout la hauteur. Le meilleur créateur se reconnaît par ses requêtes ! De la *sédimentation de discours* (E.Husserl) ne naît que l'arbre sémantique et non pas les choses pragmatiques.

La langue de philosophie, c'est le français, comme la langue de poésie, c'est l'allemand. La logomachie française pousse à soigner la ligne

sémantique, musicale, du discours ; la logomachie allemande favorise le goût de l'édifice syntaxique structurel. La morphologie indigente du français oblige à créer des concepts avant les mots ; la morphologie allemande invite à créer des mots avant les concepts. Les contraintes vaincues expliquent souvent le succès intellectuel ; c'est pourquoi la meilleure philosophie française est poétique (Pascal ou Valéry) et la meilleure poésie allemande est philosophique (Hölderlin ou Rilke).

Le lien magique est celui du mot à la chose invisible et à l'homme invisible

– Alain. Passer de l'homme et de la chose au mot est presque mécanique, de la conception arbitraire ; c'est le chemin inverse qui est magique : comment, du mot, aboutir à la réalité, c'est à dire au sens, en passant par des interprétations linguistique, logique, conceptuelle, pragmatique ?

L'absence de but décrit aussi bien le mauvais que le bon nihilisme. Le premier, l'absurdiste, le constate et se met à se lamenter et à justifier son cynisme. Le second, le noble, le proclame par un acte de volonté, car l'essentiel de nos élans et de nos visages s'associe à la hauteur de nos commencements et à la noblesse de nos contraintes.

Pour créer de la beauté pathétique ou pour oser une vérité tragique, et le talent et la noblesse doivent s'inspirer du Bien intraduisible, le seul authentique.

Le miracle de la sensation et de la pensée humaines est si inconcevable hors dessein d'un Créateur, qu'il, ce miracle, les place résolument hors de la réalité, et tout créateur devrait donc se tourner vers ce Créateur irréel, s'adresser *seul vers le Seul* (Plotin) et non pas vers ses semblables, porter l'étonnement infini et non pas les soucis de ce jour.

L'humanisme prêchait un homme, capable de compassion, de rêve, de beauté ; aujourd'hui, on apprécie la cohérence, le financement, l'écologie

– ces traits du robot, régnant déjà dans tant de têtes déshumanisées.

Ma conscience, c'est ma surface, ou ma frontière. À partir d'elle, je peux soit me livrer à l'introspection de ma profondeur divine, soit me vouer à la hauteur de la création humaine. L'Être ou le Devenir, et ma conscience inaccessible me rend Ouvert dans les deux directions. Mais je dois munir ce Devenir d'assez de mystère et d'intensité, pour le rendre digne de mon Être. Me sentir dans un même milieu, en franchissant la frontière – le plus haut bonheur !

À quoi puis-je penser, dans un état apaisé ? - au coin du feu, au bon vin, à Louis de Funès. Mais une fois attrapé par la palpitation, je me mets à songer à la musique, à la création, à la consolation. Et je me mets à tricher : j'approche le feu de mon cœur, j'enivre mon âme, et c'est mon sombre esprit qui commence à émettre de belles ombres.

Ils veulent, par leurs livres, assouvir notre soif, tandis que je ne cherche qu'à la maintenir. Tout bon livre est une proclamation d'une soif.

Mon tribut à la phénoménologie : toutes mes facettes *peuvent* se réduire aux relations binaires : l'être – moi et mon Créateur ; le devenir – moi et ma création ; le faire – moi et l'époque ; l'avoir – moi et la chose. Je *dois* tenir à la seule facette, où agit mon soi inconnu, - au devenir.

La hauteur est contre-indiquée au bonheur ; elle est une cohabitation d'une souffrance fatale et d'une béatitude inventée, de la honte terrestre et de la fierté céleste, du sacrifice de la lumière et de la fidélité aux ténèbres. Le bonheur, lui, est dans le doux vertige d'ascension. *Le bonheur est indissolublement associé au geste de monter* - Teilhard de Chardin.

Tant qu'un Dieu connu auréolait les hauteurs, où Il invitait l'homme,

celles-ci ne pouvaient être qu'humaines. Mais depuis que ce Dieu est mort, l'homme doit se surmonter, pour créer une hauteur divine, où son Dieu, inconnu et même inexistant, ne serait que son propre soi inconnu.

L'incommensurabilité tragique entre la réalité et le rêve, entre un état d'âme et sa verbalisation, entre l'évidence du désespoir et l'espérance volatile fait de la création une espèce de rédemption, tentant de réconcilier ces deux facettes.

Tant de dithyrambes à la pensée libre, mais je fais le tour des pensées proclamant la liberté, et les compare à celles en proie à l'esclavage passionnel, face à Dieu, à la femme, à la mort, et j'y trouve plus de profondeur, de couleurs, de hauteur et de ... liberté. La liberté apriorique est stérile ; seule la liberté finale est fertile.

Dans un monde sans Dieu, d'après ces oiseaux du malheur que sont les philosophes, on doit se livrer à l'absurdité, à l'horreur, à l'angoisse. Moi, je n'y vois que l'ennui mécanique pour les stériles, et la liberté créatrice pour les fertiles.

En littérature, l'élan du commencement, né dans la hauteur ou la grandeur, vaut plus que les moyens du parcours, aussi profond qu'il soit. Et d'ailleurs, l'échec dans le second volet explique parfois le succès dans le premier. Mais l'échec dans le premier rend banale toute réussite dans le second.

Mes actes, créatifs ou contemplatifs, maîtrisent, ou au moins sont en accord avec les voix du vrai ou du beau, que j'entends au fond de mon soi connu. Mais la voix du Bien, au fond de mon soi inconnu, reste sans écho ou constate d'irréconciliables dissonances. Mais, dans tous ces cas, la limite, vers laquelle converge mon enthousiasme, ne peut avoir qu'une origine divine. *Il faut chercher ce qui est au-dessus de la pitié et du Bien -*

il faut chercher Dieu – L.Chestov - *Нужно искать того, что выше сострадания, выше добра. Нужно искать Бога* - on sait, que ces recherches sont vaines, il suffit donc de vénérer cette limite introuvable.

Vivre pour penser ou penser pour vivre, c'est également bête ; à ces deux positions réalistes il faut opposer la pose d'ironiste – le rêve, qui invente une autre vie et enfante de pensées imprévisibles.

L'univers du rêve a sa propre logique : l'impossible y est plus présent que le possible, l'inexistant y a plus de place que le suffisant ou le nécessaire.

L'écriture est peut-être le palliatif le plus performant d'un amour à la dérive ou d'un pénible exil. *L'écriture assouvit la langueur, après la perte d'une patrie ou d'une amante* – V.Nabokov - *Потеря родины оставалась для меня равнозначной потере возлюбленной, пока писание не утолило томления*. Écrire, c'est réinventer ; et les amours et les patriotismes inventés sont les plus beaux, même s'ils ne sont pas les plus vrais.

Toute espérance a pour origine la vue des crépuscules envahissant la lumière d'une pensée, d'un sentiment, d'une action. La mauvaise espérance, c'est se persuader de l'imminence des aubes prometteuses. La bonne – quitter le temps, créer des aubes imaginaires, où l'on rêve, et y chanter la grandeur tragique des crépuscules réels, où l'on vit.

La seule action qui me soustrait au Mal est l'action artistique – la création. Ne plus savoir créer est comme ne plus savoir aimer - la pire des souffrances. *La souffrance consiste dans la diminution de la puissance d'agir* - P.Ricœur - pour tout autre type d'action, ce n'est qu'un ennui, et la faiblesse peut y être une source de bonheur ou de noblesse.

Dans le monde de la nécessité, les vérités universelles s'imposent à

l'homme. Dans le monde de la liberté, c'est l'homme qui crée ses vérités personnelles.

Il ne faut pas chercher que, au contact avec mes pages, la seule sensation qui s'en dégage soit brûlure ou glaciation ; il faut que je sois axiologue de mon climat, des accalmies aux tempêtes ; quant aux paysages, qui ne sont point mon fort, que le lecteur les reconstitue lui-même.

Ils partent des objets, que la conscience délimita déjà, et l'intellect conceptualisa et verbalisa ; je pars de ces perceptions pré-conscientes que j'appelle états d'âme ; c'est pourquoi l'essentiel de mon énergie porte sur les commencements : partir de l'âme, porté par l'esprit.

Ne s'adressant qu'au Créateur, mon écrit ne *donne* rien à ses lecteurs improbables, il s'attend plutôt à en *recevoir* un double accueil, une double interprétation : par un esprit - recevoir un sens, une répartition de ses profondeurs et de ses hauteurs, et par une âme - recevoir une émotion, se faire aimer.

La musique et la pensée remplissent un texte poétique : la première porte le plaisir et l'ivresse, et la seconde apprend la marque du breuvage, son cépage, son terroir.

La création est une production, que ne déterminent ni mon intelligence ni ma volonté ni mon savoir ni mon intérêt ; son déclencheur ou sa source s'appelle soi inconnu : *Le Moi est invariant, origine* – Valéry.

Me pencher sur l'essence, c'est rendre plus profond mon savoir ; me vouer à l'existence, c'est rendre plus haute ma liberté. Mais cette profondeur et cette hauteur ne peuvent pas se passer l'une de l'autre, au risque d'affleurer ou s'écrouler en platitude, ce qui arrive aux purs essentialistes ou aux purs existentialistes.

L'esprit nous souffle des mélodies et rythmes décharnés, mais la musique est composée et animée par notre âme. La tragédie naît de l'angoisse d'une âme, dont l'attente est trop haute pour un esprit trop lourd ; la tragédie c'est l'affaiblissement (extinction, effacement, chaos) de la voix de la hauteur (grandeur, pureté, noblesse), l'âme étouffée par les choses.

Tout créateur connaît les assauts du désespoir, que n'arrive à endiguer aucune autorité – que ce soit le savoir, la puissance ou Dieu. Pourtant, le désir de la consolation ne se laisse pas éteindre et trouve son assouvissement éphémère et furtif dans la tentative de munir la création humaine de l'intensité du créé divin, qu'on finit par confondre : *Quelle consolation – la représentation d'un Dieu du devenir ! - Nietzsche - Was für ein Trost in der Vorstellung eines werdenden Gottes liegt.*

L'essence de l'homme a deux facettes - la poétique et la mécanique ; et son existence présente deux facettes réciproques : la création ou l'action. La seconde rapproche l'homme du mouton ou du robot et devrait être occultée.

Nous assistons à l'échange de rôles entre existence et essence. Jadis, on associait à la première - l'objectivation et la liberté, et à la seconde – l'affirmation et la nécessité. Aujourd'hui, l'existence, c'est une objectivation moutonnaire et une nécessité robotique, tandis que l'essence devient une affirmation inventée et une liberté créatrice.

L'audace et le don déterminent la stature d'un penseur, l'audace d'un devoir de créateur et le don d'un pouvoir de maître, les deux bénis par l'intensité d'un vouloir de rêveur. L'audace suffit pour développer *noûs, intellectus, esprit, Vernunft* ; mais le don est nécessaire pour tout envelopper par l'âme.

- Sens -

Index des Auteurs

Adorno Th.	121	Cicéron	135	Héraclite	31,52,66
Alain	152	Cioran E.	20,48,50,79, 88,117,119,121	Hesse H.	5,97
Amiel H.F.	35,50	Claudel P.	100	Hippius Z.	43
Angéelus S.	75,115	Connes A.	31	Hölderlin F.	90,93,117, 122,134,140,143,152
Aragon L.	91	Croce B.	123	Homère	11,45
Aristophane	104	Dante	41,50,76	Horace	11,100,104
Aristote	37,40,47,59, 90,141,149	Debray R.	20,129	Hugo V.	12,40,84,96, 143
St Augustin	20,38,45	Defoe D.	19	Husserl E.	15,151
Bachelard G.	67,107	Deleuze G.	59,60	Jankelevitch V.	33,103
Bacon F.	39,40,60,135	Derrida J.	67,95	Jaspers K.	10
Badiou A.	5	Descartes R.	20,102,105, 150	Jésus	89,138
Bakhtine M.	75	Dickinson E.	14	Johnson S.	132
Balzac H.	42,125	Diogène	78,140	Joubert J.	13,50,61,83, 91,122,148
Barney N.	17	Donne J.	139	Joyce J.	129
Barthes R.	145	Dostoïevsky F.	7,20,42, 93,136	Jünger E.	25
Bataille G.	72,94	Du Bellay J.	124	Kafka F.	90,104
Baudelaire Ch.	46,63	M ^{re} Eckhart	79	Kant E.	31,53,57,126, 141
Baudrillard J.	22,23	Einstein A.	87,92,136, 142	Kierkegaard S.	43,46, 66,99,147
Beethoven L.	21,114	Emerson R.	58	Koestler J.	15
Bélinsky V.	49,124	Enthoven R.	46	Kraus K.	8,9
Benjamin W.	38,85,92	Fellini F.	24	Lacan J.	151
Benn G.	16	Fénelon F.	62	Lec S.	95,134
Benoît XVI	103	Fichte G.	18	Leibniz W.	63,89
Berdiaev N.	19,81,100	Flaubert G.	9,32,95	Levinas E.	145
Bergson H.	26,88,136	Foucault M.	86	Lichtenberg G.	29,83
la Bible	79,130,135, 136,137	France A.	115	Lombard P.	56
Blanchot M.	10,80,86, 133	Freud S.	95	Loyola I.	17
Blok A.	84,94	Gide A.	24,42,142	Luther M.	71
Boehme J.	125	Goethe J.W.	119	Machado A.	51
Bouddha	43	Gogol N.	10,76,78	Mallarmé S.	84,87,104
Braque G.	79,86,146	Gracián B.	83	Malraux A.	45,45,85
Broch H.	93	Green J.	60	Mandelstam O.	44,119
Browning R.	89	St Grégoire de Naz.	3	Marx K.	23,139
Byron G.	15	Grieg E.	101	Matisse H.	43,121
Camus A.	136	Grothendieck A.	34	Mauriac F.	135
Canetti E.	58,87	Habermas J.	132	Melville H.	40
Carroll L.	89,115	Hamann J.G.	123	Merleau-Ponty M.	141, 150
Cervantès M.	51,117	Hegel G.	II,23,95,150	Michel-Ange B.	81
Chateaubriand F.-R.	II	Heidegger M.	4,13,18, 58,81,98,100,109, 117,128,138,142,148	Modigliani A.	9
Chesterton G.K.	146, 146	Hemingway E.	12		
Chestov L.	71,91,113, 124,154				

Montaigne M.	5,115	Quintilien	92,120	Sterne L.	91
Mozart W.A.	88,114	Renan E.	30,50	Suarès A.	42,107
Musset A.	68	Ricœur P.	155	Tacite	92
Nabokov V.	20,32,36, 132,155	Rilke R.M.	36,152	Tagore R.	125
Napoléon B.	87,145	Rimbaud A.	45,117,131	Tchaadaev P.	28,144
Nietzsche F.	II,3,4,6,13, 16,20,22,23,23,27, 30,38,45,47,49,51, 52,56,64,65,65,87, 93,95,96,98,100,105, 109,111,113,117,119, 121,128,133,138,157	Rolland R.	32	Tchaïkovsky P.	54,114
Ortega y Gasset J.	43, 50,92	Ronsard P.	62	Tchékhov A.	50,88
Ovide	16	Rostand E.	40	Teilhard de Ch. P.	153
Paracelse	124	Rostropovitch M.	122	Tolstoï L.	33,50,119, 133
Pascal B.	II,23,30,152	Rousseau J.-J.	19,27	Tourgueniev I.	11
Pasternak B.	42,45,45, 85	Rozanov V.	112	Trismégiste	140
Pavese C.	45,50,116,124	Saint Exupéry A.	17	Tsvétaeva M.	38,61,85, 85,126,135
Paz O.	19,95	Salomé L.	76	Twain M.	47
Pessoa F.	16,143	Sartre J.-P.	22,72,86, 86,95,100,117,136	Valéry P.	II,8,10,20, 22,23,28,31,36,38, 44,45,46,54,58,61, 65,75,79,80,84,103, 111,114,116-118,120, 121,126,126,127,133, 138,144,152,156
Pic de la Mirandole	87	Schiller F.	118	Vasari G.	45
Picasso P.	47,124	Schlegel A.	42	Verdi G.	150
Pindare	23	Schlegel F.	23,111	de Vinci L.	83,109,120
Platon	14,53,59,72, 87,90,96,131,144	Schopenhauer A.	20,46, 52,88,109	Virgile	45
Plotin	51,62,152	Schubart W.	151	Voltaire A.	II,49
Pouchkine A.	33,129	Schumann R.	81	Weil S.	9
Prichvine M.	12,18,57	Sénèque	134	Wiazemsky P.	15
Protagoras	27	Serres M.	6,38,46,60, 67	Wilde O.	94
Pythagore	23,147	Shakespeare W.	7,21, 42,120	Wittgenstein L.	3,86,103
		Shaw B.	21		
		Socrate	8,33,46		
		Sophocle	117		
		Spinoza B.	34,95,142		
		Steiner G.	88		
		Stendhal	48,83		

Sommaire

Introduction	I
Qui	3
Quoi	37
Comment	75
Pourquoi	115
Index des Auteurs	159

